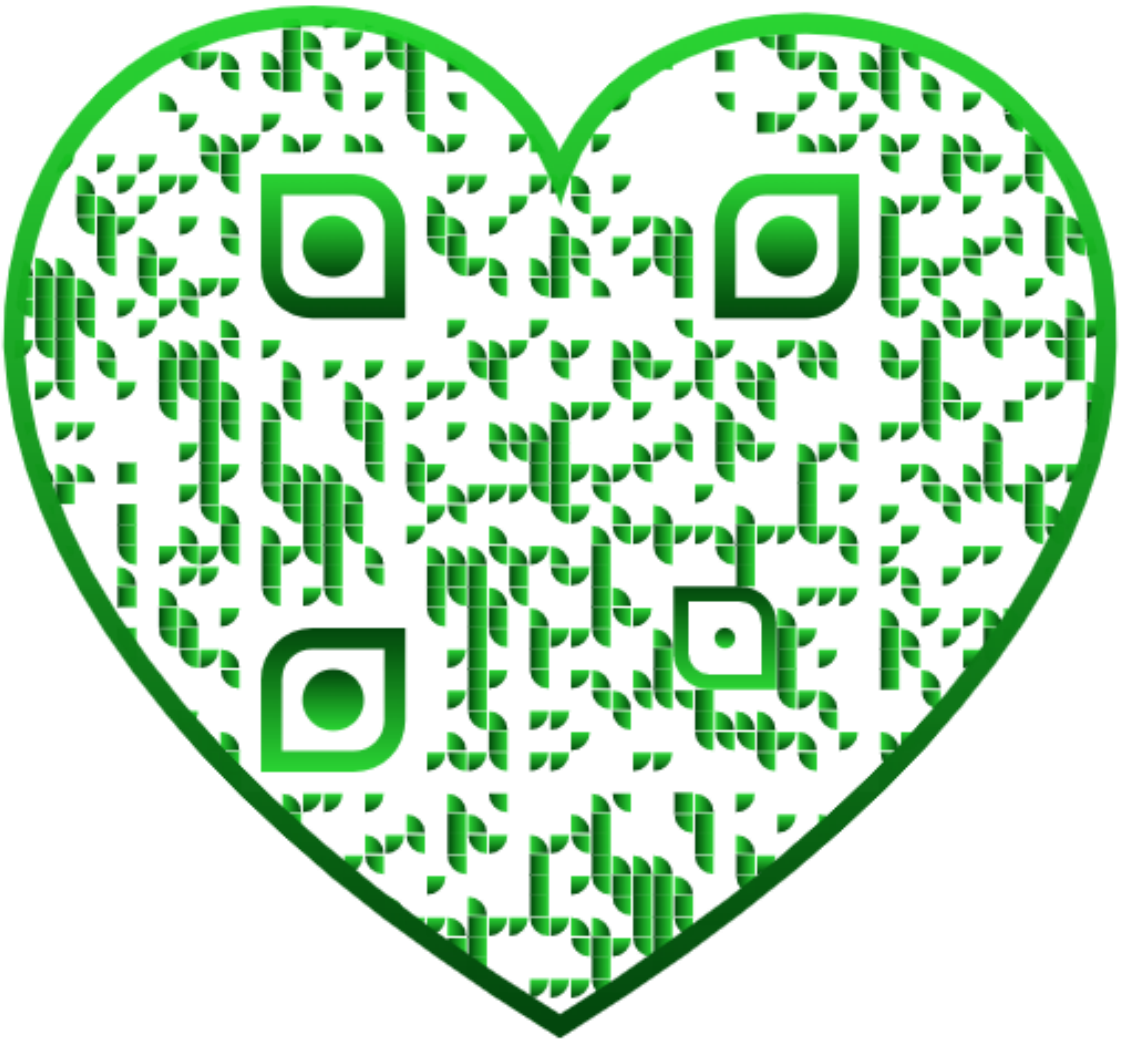
LAURENT BRIOT
et
CHRISTOPHE DUBOIS

L'AFFAIRE ALEXIA DAVAL

LA VRAIE HISTOIRE

DOCUMENT

Michel LAFON



Laurent BRIOT et Christophe DUBOIS

L'Affaire Alexia Daval

La vraie histoire

Michel

LAFON

PROLOGUE

Leurs visages nous sont devenus familiers. La blondeur d'Alexia, sa coupe au carré, ses lunettes à monture noire, son regard pétillant et son large sourire. Les larmes de Jonathann, ses lèvres tordues de douleur, ses yeux de chien battu. Le masque de souffrance d'Isabelle et Jean-Pierre Fouillot, elle ses robes élégantes, lui sa moustache blanche parfaitement dessinée.

Les images reviennent en mémoire, comme des flashs : les parents d'Alexia blottis contre leur gendre, un bar PMU devant lequel s'amassent des centaines de roses blanches, Jonathann prononçant quelques mots, de sa voix minuscule, devant une foule compacte.

L'affaire Alexia Daval a marqué les esprits. D'abord l'histoire d'une joggeuse disparue en 2017 au cœur d'un automne humide et gris dans un coin tranquille de l'est de la France, le nom et le visage de la jeune femme à la une de tous les journaux. Puis bientôt la confirmation du drame annoncé : un corps retrouvé, martyrisé, brûlé. Et très vite les parents de la jeune femme, sa sœur et son beau-frère, et bien sûr son époux, Jonathann, propulsés devant les caméras. Eux si « ordinaires », si simples.

L'affaire Daval, c'est dans les premiers jours le spectre d'un détraqué, un malade, un pervers qui s'en est pris à une jeune femme seule, un matin, et qui rôde peut-être encore non loin. L'affaire Daval,

c'est ensuite le choc d'un mensonge, d'une trahison, de l'inexplicable. C'était donc le mari ! Le veuf inconsolable ! Le gendre idéal qui venait se réconforter dans les bras de ses beaux-parents ! Il nous a pris à témoin de son malheur, avançant en tête d'un footing en hommage à sa femme, puis pleurant des mots d'amour et de désespoir au bout d'une marche blanche rassemblant deux fois plus de participants que d'habitants de Gray-la-Ville.

Comment imaginer un tel scénario ? Comment cet homme sans charisme, effacé, a-t-il pu donner la mort à la femme qu'il disait aimer ? Dans quel engrenage infernal ce garçon jusque-là sans histoires a-t-il sombré ?

*
* *

Journalistes spécialisés dans les affaires judiciaires et criminelles, nous étions à Gray dès les premières heures du drame. La disparition, la découverte du corps, les trois mois de mensonges de Jonathann Daval, ses aveux puis ses accusations contre sa belle-famille, le procès.

Pour retracer au plus près chaque épisode de l'affaire Daval, nous avons rencontré tous les proches d'Alexia et de Jonathann, certains plusieurs fois, des heures durant, comme leurs parents, leurs frères et sœurs. Avec eux, nous découvrirons des épisodes méconnus de la vie du couple. Nous vivrons l'envers du décor.

L'objet de ce livre est aussi de retracer une enquête hors norme : des milliers de pages de procès-verbaux d'auditions, de photos, d'écoutes téléphoniques, des heures de reconstitution du crime, des dizaines d'expertises techniques ou psychologiques. Et aussi : deux années de textos échangés entre Alexia et Jonathann. Pour la première fois révélés, ils nous permettent de pénétrer de manière inédite dans l'intimité du couple. Une incursion nécessaire pour

comprendre. Enfin, pour la première fois également, les gendarmes et les profileurs chargés des investigations ont accepté de raconter leur travail et les coulisses de l'enquête. Leurs méthodes, leurs angoisses et leurs convictions n'apparaissent dans aucun procès-verbal. Ils nous les révèlent ici.

Jonathann Daval, d'apparence fragile, unanimement décrit comme serviable et gentil, a tué son épouse de ses propres mains. Rien dans la vie de cet homme et dans le parcours de ce couple ne laissait présager cette issue. Une enfance insouciante, une adolescence amoureuse, des parents aimants, des amis, une passion commune pour le sport, un parcours professionnel rectiligne, un mariage princier, une maison avec piscine… et le projet de donner la vie, d'agrandir la famille pour prolonger le bonheur. Un couple des années 2000 comme il en existe des milliers.

L'affaire Daval, dans la frénésie du moment, a été érigée en emblème des violences conjugales et de cette insoutenable litanie des femmes mortes sous les coups de leur mari, conjoint ou ex-compagnon. Elle a surgi à l'apogée de l'affaire Weinstein et du mouvement #Metoo. Chacun y est allé de son commentaire, y compris dans les rangs du gouvernement, et en particulier la secrétaire d'État chargée de l'Égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa. Et pourtant. L'histoire est plus compliquée que cela.

La mort d'Alexia est bel et bien un féminicide, au sens où on l'entend aujourd'hui. Une victime de plus, de trop. Le terme d'uxoricide, plus jamais utilisé, aurait cependant été plus approprié dans cette histoire. Sa définition est extrêmement claire : « meurtre de l'épouse par son mari ». L'étymologie est tout aussi limpide : *uxor* signifie « femme, épouse » ; *cide*, « meurtre ».

Car ici, pas de femme battue à longueur de journée, pas d'humiliations, pas de violences verbales ou psychologiques, pas de signalement aux services sociaux et encore moins aux services de police. Pas de soumission, pas d'emprise. Alexia pouvait s'exprimer à sa guise, elle était libre de ses pensées et de ses gestes. Elle pouvait travailler, aller courir, nager, rencontrer ses copains et ses copines. Sans doute n'a-t-elle jamais subi la moindre violence avant la tragédie. Alors quoi ? Que s'est-il passé ? Serait-ce sa faute à elle ? Cette « femme de caractère », castratrice, comme l'ont laissé entendre les avocats et les proches de Jonathann ? Aurait-elle poussé son mari à bout ? Oui, certains l'ont pensé…

Le couple donnait l'image d'une vie paisible et heureuse. En réalité, dans son intimité, il s'effondrait lentement sur lui-même. Des bisbilles et des mésententes qui s'accumulent, s'entassent, fermentent. Et enfin tournent au drame.

Nous avons écrit ce livre pour comprendre. Pourquoi cette histoire a-t-elle tant touché les Français ? Pourquoi, même trois ans après, à l'heure du procès, a-t-elle encore autant fasciné ? Mais surtout pourquoi ce meurtre ? Qui était vraiment Jonathann Daval ? Pour quelles raisons s'est-il ostensiblement montré aux bras de ses beaux-parents alors qu'il venait de tuer leur fille ? Et comment ces gens si dignes, qui adoraient leur gendre comme on aime un fils, ont-ils vécu ses mensonges et ses trahisons ? Pourquoi ont-ils encore cru à son innocence alors même que tout l'accablait ?

Et bien sûr Alexia. Pourquoi cette jeune femme pétillante a-t-elle eu le coup de foudre pour ce garçon si discret, issu d'un milieu moins favorisé que le sien ? À quoi ont ressemblé ses années de bonheur, puis ses derniers mois, ses dernières journées, ses derniers instants ?

Le fil conducteur de cette histoire est le mensonge. D'abord celui de Jonathann Daval, qu'il faut conjuguer au pluriel : le jour où il a camouflé son meurtre, faisant preuve d'un sang-froid hors du commun ; les semaines qui ont suivi, parfait dans son rôle de veuf éploré ; celles pendant lesquelles, contre toutes les évidences, il a accusé sa belle-famille d'avoir été complice de la mort d'Alexia…

Jonathann Daval a menti les yeux dans les yeux à sa famille, à ses amis, à sa mère, aux enquêteurs, aux psychologues qui l'ont vu en prison… Il a menti aux Français en les prenant à témoin de sa sinistre fable.

Le mensonge de Jonathann Daval est le résultat de beaucoup d'autres. Celui de ses proches qui n'ont pas voulu croire qu'il puisse être coupable. Celui de Jonathann Daval à lui-même aussi. Enfant et adolescent, il n'a jamais osé dire non. Depuis toujours, il s'est construit à travers les autres, sans exister par lui-même. Si ce n'est peut-être le jour de son passage à l'acte. Un sursaut de toute-puissance. Pour aussitôt disparaître à nouveau.

Dans cette affaire, le poison du mensonge a tout détruit. À commencer par la vie d'Alexia, tuée à vingt-neuf ans.

– 1 –

Le face-à-face

Rendez-vous a été donné au château de Rigny, un bel ensemble d'hôtellerie et restauration qui s'étend, en une poignée de bâtiments, sur les cinq hectares d'un magnifique parc à l'anglaise traversé par la Saône. L'endroit est « chic et champêtre », comme on dit aujourd'hui dans les guides touristiques : « Idéalement située entre Dijon et Besançon, avec piscine et terrain de tennis, la bâtisse principale, vieillissante et alors sans affectation, a été restaurée à la fin du XIX^e^ siècle, puis rachetée par l'ancien maire de Rigny qui l'a aménagée en hôtel-restaurant dans les années 1960. Elle compte aujourd'hui une trentaine de chambres à la décoration et au mobilier d'époque, style manoir bobo… »

Ce lundi 17 juin 2019, une belle journée d'été s'achève et il fait encore bon quand les serveurs dressent les tables sur la terrasse ombragée du château. Les parents d'Alexia, Isabelle et Jean-Pierre Fouillot, arrivent et saluent le patron, un homme qui leur ressemble : à la fois affable et un peu raide. La bienséance dans son plus simple appareil. Ils ont sympathisé récemment. À cause du drame. Ils sont du même métier. Le patron, d'un geste, leur désigne une table où Isabelle et Jean-Pierre reconnaissent immédiatement la chevelure

hirsute de maître Gilles-Jean Portejoie. Stéphanie, leur fille aînée, et son mari Grégory sont déjà attablés aux côtés de l'avocat.

C'est l'homme de droit qui a choisi le lieu de la rencontre, où il ne dépare pas. Il s'en dégage une sorte de chic désuet, de m'as-tu-vu sobre. *« Nous prendrons un verre pour nous préparer, si vous le voulez bien »*, avait-il proposé avec sa courtoisie habituelle. Gilles-Jean Portejoie est ce que les journalistes appellent un « bon client ». Quarante ans de carrière, toujours le mot juste – et souvent drôle –, des plaidoiries théâtrales, beau mangeur et joli buveur, prompt à vous inviter dans un restaurant favorablement coté, alternant confidences et secrets bien gardés, voire mensonges outranciers. Un de ces avocats avec qui l'on s'amuse et l'on apprend. Un de ces avocats qui connaissent le job et qui savent que ce job, depuis quelques années, se joue aussi avec la presse.

Mais en cet instant, Gilles-Jean Portejoie n'a aucune envie de s'amuser. Il salue sobrement les parents d'Alexia et les invite à s'asseoir. Il mesure mieux que quiconque l'importance de la journée qui les attend. Jonathann Daval va-t-il enfin tout dire ? Demain, une reconstitution du meurtre se tiendra d'abord, dès l'aube, dans le pavillon où il vivait avec Alexia, puis dans le bois où le corps de la jeune femme a été retrouvé. Comme la loi le prévoit, les parties civiles peuvent y assister. Autour de la table, personne n'en a l'envie, mais tous ont besoin d'y être, besoin de savoir. Seule Isabelle hésite. Elle craint ces moments. Retourner dans la maison de sa fille, là où elle a elle-même grandi, revoir ses effets personnels, *« peut-être ses chaussures dans l'entrée… »*, glisse-t-elle, entendre la voix de son gendre, le voir reproduire les gestes, imaginer sa fille, la dispute, les coups…

Elle s'en sent incapable. *« Je n'ai même pas réussi à me rendre dans la rue de Sonjour depuis qu'Alexia n'est plus là »*, confesse-t-elle à

l'avocat. Autour de la table où l'on partage un rosé frais, tout le monde sait qu'il faudrait qu'elle y aille. Elle a fait craquer Jonathann une première fois. Elle est peut-être la seule qui saura le pousser jusqu'à la vérité totale : Que se passait-il vraiment dans leur couple ? Pourquoi cette dispute le vendredi soir, après le repas en famille ? Comment l'a-t-il étranglée ? Pourquoi l'a-t-il frappée ? Qui a brûlé le corps si ce n'est pas lui ? Et surtout, question qui l'emporte sur toutes les autres : Pourquoi a-t-il tué Alexia ?

« Je ne sais pas si j'aurai la force », répète Isabelle en essuyant une larme sous ses lunettes noires. Elle est digne. Élégante. Comme toujours. Brushing impeccable. Femme dévastée mais forte par-dessus tout, cette fois elle semble faillir. *« Je n'y arriverai pas… »* Jean-Pierre aimerait lui donner du courage mais il n'a jamais obligé sa femme à quoi que ce soit. *« Si tu n'as pas la force d'y aller, nous resterons là »*, souffle-t-il. L'avocat se redresse lentement sur sa chaise : *« C'est évidemment compliqué, dur, douloureux. Mais Isabelle, ce que nous cherchons, c'est la vérité. Et vous pouvez aider Jonathann à nous l'apporter. »* Isabelle se tourne vers sa fille Stéphanie et son autre gendre, Grégory : ils ne disent mot mais ont l'air d'acquiescer.

La conversation, ponctuée de silences lourds, dure près de deux heures. Y aura-t-il des journalistes ? Combien de temps cela va-t-il durer ? Qui sera présent ?… Puis Isabelle prend une respiration : oui, il faut y aller.

Le lendemain, 5 heures du matin, Gray-la-ville.

Les forces de l'ordre ont installé des barrages aux deux extrémités de la rue de Sonjour, une artère légèrement montante le long de laquelle se succèdent des pavillons et leurs jardinets. Quelques journalistes sont déjà là, tenus à l'écart derrière les barrières

métalliques, quand Isabelle et Jean-Pierre se présentent dans la Mini de Madame, suivis de près par Grégory et Stéphanie. Quelques minutes plus tard, un fourgon blanc de l'administration pénitentiaire arrive en trombe. À l'intérieur, derrière les vitres teintées : Jonathann. Il a été extrait de la maison d'arrêt de Dijon où il vient d'apprendre que sa belle-famille sera présente tout au long de la reconstitution. On le sort du véhicule, la tête basse et le visage fermé, pour aussitôt le faire pénétrer chez lui, par le garage en sous-sol. Une demi-douzaine de gendarmes l'attendent, dont le colonel Yves Raguin, commandant de la section de recherches de Besançon qui a dirigé toute l'enquête. Sont présents également deux médecins légistes, qui devront confirmer si les déclarations de Jonathann correspondent bien aux constatations faites sur le cadavre d'Alexia, le procureur de Besançon, Étienne Manteaux, les avocats de Jonathann, un greffier et la juge d'instruction, Marjolaine Poinsard. Cette dernière va mener les opérations tout au long de la journée.

Dès leurs premiers pas dans le garage, les parents d'Alexia comprennent que chaque minute sera une épreuve. *« On avait l'impression qu'Alexia et Jonathann vivaient là encore la veille,* se souvient Isabelle. *Il y avait effectivement au sol les chaussures de ma fille, à côté des bouteilles et des bocaux vides dans une caisse comme s'ils attendaient qu'on les emporte au container. »* Le regard de Jean-Pierre s'arrête, lui, sur un blouson de ski suspendu dans un meuble penderie : *« J'ai eu un flash, j'ai vu Alexia dans ce blouson… Et Jonathann qui était là, face à nous. »*

Jonathann Daval a maigri, son visage est émacié, marqué par une grimace permanente comme s'il retenait continuellement des pleurs. Il porte des baskets bleu marine à semelles blanches, un jean sombre, un pull gris foncé et par-dessus un gilet pare-balles muni d'un harnais. Il s'agit d'un système de sécurité qui permet de retirer les

menottes à un mis en cause pour lui libérer les mains tout en le gardant sous contrôle.

La juge demande à la famille et aux avocats de confier leur portable à un gendarme puis invite tout le monde à monter dans l'habitation. Là, au salon, elle présente à Jonathann une jeune gendarme qui tiendra le rôle d'Alexia. Elle a vingt-cinq ans, est légèrement plus grande que lui et porte des lunettes à monture rectangulaire et noire. Comme Alexia sur la plupart des photos diffusées dans les médias. Il ose à peine la regarder. À côté d'elle, un gendarme d'une trentaine d'années prêt à le remplacer, lui, si jamais il refusait de se prêter à certains actes de la reconstitution. On se tait. Un gendarme prépare son ordinateur pour scripter tout ce qui sera dit et fait. Un autre, qui prendra des photos tout au long de la journée, prépare son matériel. Puis la juge commence : *« Donc ce vendredi 27 octobre 2017, vous rentrez avec votre épouse d'un dîner chez vos beaux-parents, et que faites-vous alors ? »*[1] Jonathann Daval, d'une voix faible, presque fluette, explique : il est d'abord allé faire tourner une machine à laver et a lancé un cycle du lave-vaisselle tandis qu'Alexia se brossait les dents et se changeait dans la salle de bains. Puis il est venu au salon prendre un digestif. *« En tout, deux grands verres »*, précise-t-il quand la juge lui demande des détails. Jonathann ne répond que par courtes phrases. Elle doit le relancer régulièrement. Elle lui demande maintenant de se souvenir de chacun de ses gestes, chacun de ses mots. Il essaie de raconter : il était assis dans le canapé quand Alexia est passée dans leur chambre pour prendre son traitement contre l'infertilité, puis en est ressortie au bout de quelques minutes pour venir dans le salon. Il marque une nouvelle pause. Le silence semble infini. Ses beaux-parents sont là, juste derrière lui. Comme tout le monde dans la pièce, ils savent que le drame s'est joué à cet instant. Il lâche : *« Je tiens d'abord à*

m'excuser auprès d'Isabelle et Jean-Pierre, de Stéphanie, pour les mots que je vais employer et les gestes que je vais faire. » Il essaie de les regarder mais n'y parvient pas. Puis il se lance, les yeux baissés : *« Elle me demande si je compte venir me coucher… s'il y a une chance qu'on fasse l'amour. Je lui réponds que je n'ai pas envie de me coucher… et que je n'ai pas envie de faire l'amour. »* Il hésite un instant, puis : *« C'est là que tout a commencé… »* Une nouvelle fois la juge l'invite à continuer. Encore un long silence avant qu'il y parvienne. Jonathann raconte enfin qu'Alexia a soudainement haussé le ton, lui reprochant de ne plus la désirer, lui jetant au visage qu'il n'avait plus jamais envie de lui faire l'amour, qu'il était un menteur, qu'en vérité il ne voulait pas d'enfant, que cela ne servait à rien qu'elle prenne un traitement pour cela, qu'il était inutile qu'il vienne se coucher dans la chambre cette nuit, qu'elle s'occuperait toute seule avec ses sex-toys, qu'il n'était pas un homme, qu'il ne méritait pas d'être dans cette maison, qu'il n'était pas à la hauteur… Jonathann conclut : *« Ce n'était pas la première fois qu'elle me faisait ce genre de reproches. »* Isabelle et Jean-Pierre, debout et les bras croisés, restent silencieux, le visage fermé.

« Comment réagissez-vous ? », lui demande la juge. Il raconte qu'il se lève *« pour quitter la maison, pour aller faire un tour »*, mais Alexia aurait continué en criant toujours plus fort, lui aurait reproché cette fois son comportement lors du dîner, qu'il ne s'était pas occupé d'elle, qu'il avait passé son temps à aider ses beaux-parents au service plutôt que d'avoir ne serait-ce qu'une intention pour elle…

« Je veux passer devant elle pour récupérer les clés de la voiture sur l'îlot central de la cuisine, mais elle m'agrippe le bras pour pas que je m'en aille. »

D'un geste de la main, la juge invite la gendarme à se mettre en position et à reproduire avec Jonathann la scène qu'il décrit. Il

explique alors qu'il *« force le passage »,* veut se diriger vers l'escalier qui descend au garage, qu'Alexia tente de bloquer la porte en haut de l'escalier, qu'elle lui reproche d'être lâche et de fuir à la moindre dispute, qu'il la pousse contre le mur (*« violemment, oui »*, répond-il à la juge) et parvient à passer. Selon lui, elle continue de l'agripper et de le ceinturer pour lui arracher le trousseau de clés des mains – sur ses indications, la gendarme se positionne derrière lui –, il tente de se dégager, Alexia en perd ses lunettes mais elle parvient finalement à lui prendre les clés et repasse devant lui, en haut de l'escalier, pour l'empêcher de partir, il veut de nouveau forcer le passage… *« et c'est là que… »*… Son visage se déforme un peu plus encore, il semble à bout de souffle. Il pleure, les yeux fermés, la tête dans les épaules. Autour de lui, chacun essaie de trouver sa place dans le couloir étroit ou au pied de l'escalier, pour voir ou au moins entendre.

« Continuez », dit posément la juge. Il respire profondément et reprend : il tente d'arracher les clés qu'Alexia tient dans sa main droite, le bras en l'air ; dans la bousculade, ils descendent les deux premières marches de l'escalier – il pousse la jeune femme contre le mur, son bras droit contre la poitrine et sa main gauche attrapant la main tenant les clés ; il la plaque plusieurs fois violemment contre le mur ; Alexia lui donne des coups de genou dans la jambe, lui répète qu'il n'est pas un homme, puis lui mord le bras à l'intérieur du coude…

Il chouine : *« Ça m'a mis hors de moi. La morsure et les insultes, ça m'a mis hors de moi. Je lui ai frappé la tête contre le mur. Plusieurs fois. Je voulais qu'elle se taise. »*

À la demande de la juge, il reproduit son geste en attrapant la gendarme par les joues. Puis il ajoute : *« Là, elle m'a dit : "Frappe-moi si t'es un homme, t'es même pas capable de me frapper !" »* Alors il lui donne plusieurs coups de poing au visage, des deux mains, il ne se

souvient plus combien, ni s'il tenait encore les clés ou si elles étaient tombées au sol, ni si Alexia saignait, la lumière était éteinte, mais ce qui est certain c'est qu'elle continuait de l'insulter, affirme-t-il, et qu'il voulait qu'*« elle se taise »*. À ce moment il a porté ses mains au cou d'Alexia. Il les pose sur celui de la jeune gendarme et les retire aussitôt.

– Combien de temps avez-vous serré ? demande la juge.

– J'ai serré jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

– Elle continue de se débattre ?

– Oui elle essaye de me donner des coups avec les genoux. Et elle m'agrippe les bras. Elle fait ça jusqu'à ce qu'elle s'écroule dans l'escalier…

La juge lui rappelle que les légistes estiment entre quatre et cinq minutes le temps nécessaire pour donner la mort par asphyxie et qu'il a lui-même reconnu lors de son dernier interrogatoire que la strangulation avait pu durer aussi longtemps. Elle lui demande de reproduire ce geste. Il repose ses mains sur la gendarme mais ferme les yeux et tourne la tête, comme s'il refusait de voir. Au bout d'une minute, il se met de nouveau à pleurer et demande : *« Je suis obligé de rester comme ça ? »* Il le faut. En tout cas, la juge le veut. Une torture de plus, dans un long silence cette fois, infligée à Isabelle, Jean-Pierre, Stéphanie.

– Votre épouse continue de se débattre ? reprend la juge.

– Oui elle essaye encore de me donner des coups avec les genoux. Et elle m'agrippe les bras. Elle fait ça jusqu'à ce qu'elle s'écroule.

– Alexia a-t-elle suffoqué ? Son visage a-t-il changé de couleur ?

– Je ne me souviens pas… Je ne me souviens pas…

– Nous avons vu que quatre à cinq minutes, c'est très long. Qu'aviez-vous en tête à ce moment-là ?

– Je voulais qu'elle se taise et qu'elle arrête de m'insulter. J'étais en colère mais je ne voulais pas la tuer. J'étais hors de moi. Ce n'était pas moi. Je n'avais jamais levé la main sur elle…

*
* *

La gendarme qui tenait la place d'Alexia est remplacée par un mannequin de chiffon (lesté de 52 kilos, comme Alexia), étendu la tête en bas dans l'escalier. Jonathann, penché sur le mannequin, mime des gifles avec la paume et le revers de la main. Il voulait *« qu'Alexia se réveille »*, dit-il. Il la secoue en la prenant par les épaules. *« Je me rends compte qu'elle est inerte. »* Il n'arrive pas à prononcer le mot : morte. Il sanglote encore. *« Ça me paraissait irréel. »* Il montre alors comment il attrape son épouse par les aisselles pour la faire glisser jusqu'en bas de l'escalier – *« mais c'était trop lourd »* – puis comment il se ravise et la prend par les mains, les bras tendus, pour la tirer jusque dans la petite salle de sport qu'il avait aménagée à côté du garage. Des années plus tard, cette image hante encore souvent Jean-Pierre, le père de la jeune femme. *« Il l'a traînée comme un vulgaire sac à patates*[2] *»*, dit-il. À chaque fois qu'il évoque cette scène, les larmes lui montent aux yeux.

« Étiez-vous saoul ? », demande alors la juge à Jonathann. *« On avait déjà bu au dîner, plus les deux verres de digestif, donc heu… je ne sais pas… Mais je ne voulais tuer personne ! »*, esquive-t-il en ajoutant qu'il tente de nouveau, à cet endroit, de réveiller Alexia en la secouant : *« Quand j'ai vu qu'elle restait inerte, j'ai paniqué. Je ne savais pas quoi faire, je ne pouvais pas la laisser comme ça donc je suis allé chercher le Nemo pour le rentrer dans le garage. »*

Jonathann montre ensuite comment il a monté le corps d'Alexia à l'arrière du véhicule utilitaire, puis l'a recouvert d'un drap qu'il est allé chercher dans la maison, avant de remonter dans sa chambre

pour prendre des somnifères et s'endormir sur son lit. *« Je me suis réveillé plusieurs fois et je suis revenu à chaque fois ici pour voir si c'était bien réel, si Alexia était toujours inerte, si tout ça était vraiment arrivé. »* Puis il raconte que ce n'est que le lendemain matin qu'il a imaginé le scénario de la disparition d'Alexia au cours d'un jogging, qu'il lui a alors enfilé ses chaussures de course et remis ses lunettes, qu'il lui a retiré son alliance, puis qu'il s'est mis au volant du Nemo pour partir vers la forêt. Le procureur de la République, resté silencieux jusque-là, intervient : *« Quand prenez-vous le téléphone d'Alexia pour envoyer un SMS à sa sœur disant qu'elle s'en va courir ? »* *« Juste avant de partir »*, répond Jonathann Daval.

Après s'être assurée que personne n'avait rien à ajouter, la juge annonce que les opérations de reconstitution marquent une pause. Il faut organiser et sécuriser le transport du cortège vers le bois d'Esmoulins, là où le corps d'Alexia a été retrouvé. Alors que des gendarmes s'apprêtent à poser de nouveaux scellés sur les portes du pavillon, une scène incongrue commence. Jean-Pierre s'adresse à la juge : il aimerait récupérer quelques outils dans le garage. Une brouette, un Kärcher, une scie circulaire, une boîte à outils… des vestiges de la « vie d'avant », quand le beau-père venait donner un coup de main à la maison pour les travaux d'aménagement. La magistrate se tourne alors vers Jonathann Daval qui acquiesce. Dans la foulée, elle autorise Isabelle à emporter un yucca qui commence à s'assécher (il trône aujourd'hui dans leur salon), le griffoir du chat Happy, et Stéphanie et Grégory reprennent, eux, un parc pour enfant qu'ils avaient prêté à Alexia et Jonathann dans la perspective d'une naissance prochaine.

Dans la rue, quelques membres de la famille d'Alexia ont été exceptionnellement autorisés à franchir les rubalises qui sécurisent le secteur pour venir devant la maison du couple. Derrière les barrières

des gendarmes, une vingtaine de journalistes sont maintenant présents. Les chaînes d'info et les radios nationales enchaînent les directs, souvent pour ne pas dire grand-chose si ce n'est que la reconstitution se poursuit depuis plus de trois heures dans le huis clos du pavillon et qu'à ce stade aucune information ne filtre.

Une dizaine de reporters se sont déjà positionnés aux abords du bois d'Esmoulins, à cinq kilomètres de là, où le dispositif de sécurité pour la suite de la reconstitution est impressionnant : des équipages à cheval de la Garde républicaine et deux motards patrouillent sur les sentiers entre champs et bois, un hélicoptère et un drone survolent la zone tandis que tout autour plus de cent gendarmes tiennent les médias et les curieux à distance. Évidemment, un photographe de presse tente de s'approcher un peu plus qu'autorisé, mais il est vite rattrapé et raccompagné loin de là… *« C'est une énorme organisation qui a demandé pas mal de préparation*, se souvient le colonel Raguin, à la tête des opérations. *Nous avions aussi dressé des bâches autour de la scène de découverte du corps et nous avions fait venir des militaires pour vérifier qu'aucun piège photo ou vidéo n'avait été installé dans les arbres avant qu'on arrive… »*[3] Comme depuis le début de leur enquête, les gendarmes ont une peur bleue des éventuelles fuites dans les médias… Ils ont dû aussi repositionner les troncs d'arbres entre lesquels le corps avait été découvert. Pour une raison inconnue, ils n'étaient plus à leur place d'origine.

*
* *

Quand le cortège des véhicules en provenance de la rue de Sonjour arrive enfin et que tout le monde se retrouve sur ces chemins de terre qui mènent au bois, une question trotte dans toutes les têtes : Jonathann va-t-il enfin avouer la crémation du corps ? Malgré

les évidences, il continue d'affirmer qu'il a laissé Alexia morte, simplement recouverte d'un drap. Or son cadavre a été retrouvé partiellement brûlé, notamment aux jambes et à hauteur des parties génitales. Selon les experts, le feu a été allumé en plusieurs endroits et l'auteur a voulu l'accélérer en aspergeant le corps d'une mousse aérosol inflammable, mais le feu n'a pas pris.

Qui alors a mis le feu ? Pourquoi ? Plusieurs fois interrogé par les enquêteurs puis les juges, Jonathann n'a jamais rien répondu d'autre que *« je ne sais pas »* ou *« je ne l'explique pas »*. Isabelle la première n'y croit pas, et pour elle il n'y a que deux options possibles : soit c'est Jonathann lui-même qui a commis cet acte atroce et il n'arrive pas encore à l'avouer, soit c'est un de ses proches qui aurait voulu l'aider.

Toujours à l'invitation de la juge, Jonathann indique l'endroit où il a stoppé son Citroën Nemo sur le bas-côté d'un chemin de terre, par-delà les premières cultures, à l'orée du bois de Vaivre. Un gendarme positionne le véhicule, puis Jonathann Daval qui semble s'être ressaisi ouvre les portes arrière, tire sur les jambes du mannequin représentant Alexia, le fait chuter au sol, sur le dos, puis le traîne le long du chemin. Après quelques dizaines de pas, il marque une pause, comme pour reprendre des forces. Il a perdu une dizaine de kilos depuis qu'il est incarcéré. La juge lui demande s'il s'est également arrêté le matin du 28 octobre 2017. *« Oui, plusieurs fois »,* précise-t-il. Seul le rotor de l'hélicoptère dans le ciel brise le silence qui écrase la scène. Isabelle et Jean-Pierre, Stéphanie et Grégory, comme depuis le début de la journée, se gardent de la moindre réaction. Ce n'est pourtant pas l'envie qui leur manque. Toujours cette image d'Alexia traînée « comme un vulgaire sac à patates »…

Jonathann Daval reprend sa marche à reculons en traînant le mannequin, pénètre quelques mètres dans le bois et s'arrête à hauteur des deux troncs d'arbres allongés l'un à côté de l'autre. Là, à

près de cinquante mètres de la camionnette, il montre comment il a d'abord passé les jambes d'Alexia (*« elles étaient raides »*, précise-t-il) par-dessus le premier tronc, puis attrape le mannequin sous les aisselles et fait basculer tout le corps entre les deux arbres. *« C'était impressionnant, il agissait mécaniquement comme s'il était extérieur à tout ça »*[4], remarquera l'adjudant-chef Franck P., directeur d'enquête.

« Et qu'avez-vous fait ensuite ? », demande la juge. Il retourne à son véhicule pour récupérer le drap et en couvrir le corps de sa femme, parce qu'il *« ne peut pas la laisser comme ça »*, affirme-t-il. Nous y voilà. On arrive à la crémation, qu'il nie. À partir de cet instant, la juge le met face à la moindre de ses contradictions. Elle commence doucement : *« Vous ne prenez que le drap dans le Nemo ? »* *« Oui. »* Puis elle insiste et demande s'il ne prend ni allumettes, ni briquet, ni bombe aérosol… Non, non et non, martèle-t-il, *« Je n'avais rien de tout ça dans le Nemo. »* Jonathann jure qu'il a simplement pris le drap et qu'il est retourné au corps, qu'au passage il a ramassé les lunettes d'Alexia qui étaient tombées sur le chemin, qu'il les lui a remises, puis qu'il l'a recouverte du drap et a quitté les lieux. La juge lui rappelle que lorsque le corps d'Alexia a été retrouvé, le drap était couvert de branchages et partiellement calciné, mais il répète qu'il est parti tout de suite après avoir posé le drap, que les branchages, ce n'est pas lui, le feu encore moins. Elle lui met alors sous les yeux une photo du corps d'Alexia tel qu'il a été découvert par les gendarmes. Il est bien obligé de regarder. Bien obligé de reconnaître que, oui, il y a des branchages, des bouts de drap calcinés… Mais non, ce n'est pas lui. *« Le problème c'est que le feu ne peut pas s'être déclenché tout seul… »*, insiste la juge avant de lui demander si, selon lui, quelqu'un d'autre a pu mettre le feu. *« Je ne peux pas vous le confirmer »*, répond-il.

C’en est trop pour Isabelle. *« Je savais qu’il ne disait pas tout, j’en étais convaincue, et puis il fallait qu’on en finisse, qu’on sache enfin toute la vérité pour qu’on puisse commencer à faire notre deuil. Alors je me suis adressée à lui sans réfléchir, c’est sorti tout seul, je n’ai même pas demandé l’autorisation à la juge… »*[5], raconte-t-elle. Elle supplie plusieurs fois Jonathann : *« S’il te plaît, dis la vérité ! S’il te plaît ! C’est toi qui l’as fait ? Tu en as parlé à quelqu’un ? »* Jean-Pierre ajoute : *« Va jusqu’au bout ! »* Puis ensemble ils le préviennent que s’il continue de nier, l’enquête va reprendre pour chercher un complice ; ils le conjurent : *« Si tu l’as aimée, si tu nous as aimés, s’il te plaît, dis-le. »* Il répond : *« Non Isabelle, je n’en ai parlé à personne. Je n’ai pas mis le feu. Je ne sais pas ce qui s’est passé… »* Il pleure de nouveau. Il est sur le point de craquer mais ses mots ne sortent pas, l’étouffent même. Isabelle ajoute : *« Fais-le pour elle. Nous ne t’en voudrons pas plus. Ça ne la fera pas revenir. Mais fais-le pour elle, s’il te plaît. »* Ses avocats, maître Randall Schwerdorffer et maître Ornella Spatafora, sollicitent alors une pause qui leur est accordée. *« On va s’asseoir avec Jonathann sur ce tronc d’arbre,* expliquent-ils. *On a une discussion presque amicale avec lui. On lui dit : “Vous faites ce que vous voulez, vous êtes libre, mais si vous avez quelque chose à dire, c’est maintenant.” Il nous dit alors : “Je ne peux pas, je ne me rappelle même pas, mais je sais que c’est moi.” »*[6]

Après dix minutes d’interruption, Jonathann Daval reprend la parole. *« C’est moi. Je fais encore un blocage, j’ai du mal à l’admettre, mais c’est moi, oui. »* Puis il explique avoir aspergé le drap avec de la mousse inflammable, avoir mis le feu avec un briquet, et être parti sans attendre. *« Nous avons retrouvé une bombe aérosol dans votre garage ce matin. Est-ce cette bombe que vous avez utilisée ? »*, l’interroge la juge. Il répond que oui, qu’il n’a jamais cherché à dissimuler les preuves qui le désignaient. *« Je voulais qu’on me*

chope », affirme-t-il. Isabelle a alors cette réaction étonnante : elle remercie Jonathann. Avec le recul, elle expliquera que ce remerciement traduisait son soulagement d'avoir enfin obtenu son aveu. *« Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'à ce moment-là elle éprouve encore de l'affection pour son gendre malgré toutes les horreurs qu'elle vient de voir et entendre »*, observe pour sa part un avocat. La déclaration d'Isabelle devant micros et caméras, juste après la reconstitution, laisse penser qu'à cet instant elle n'a pas encore réussi à « désaimer » (une expression qu'elle utilisera souvent par la suite) son gendre adoré : *« Je le connais bien, je sais qu'il nous aime, nous avons des liens très forts avec lui. Ce n'était pas facile. C'est tellement dur pour l'instant, on l'aimait, le pardon, ça viendra un peu plus tard, chaque chose en son temps. »*

1. Les dialogues entre la juge d'instruction et Jonathann sont basés sur les restranscriptions judiciaires.
2. Entretien avec les auteurs, le 22 juin 2020.
3. Entretien avec les auteurs, le 5 janvier 2021.
4. Entretien avec les auteurs, le 5 janvier 2021.
5. Entretien avec les auteurs le 4 janvier 2021.
6. « Sept à huit » (TF1), le 15 novembre 2020.

– 2 –

Deux familles que tout oppose

Frédéric Pottecher, acteur, scénariste et célèbre journaliste qui a chroniqué toutes les grandes affaires judiciaires du XX^e^ siècle, aurait dit un jour : « Pas de grands procès sans petite ville. » Gray, cinq mille habitants, sur les bords de Saône, à équidistance de Dijon, Vesoul et Besançon. Les jours de soleil, les rayons se réfléchissent sur l'eau où défilent paresseusement des bateaux de plaisance. À l'automne, un épais brouillard flotte sur les bords du fleuve. Des vols de cygnes, hérons cendrés ou fauvettes aquatiques dessinent d'élégantes arabesques. Gray a tous les attributs d'une petite ville carte postale de la France paisible. Elle a été une commune florissante qui a abrité au Moyen Âge un château fort, puis la résidence des souverains et gouverneurs de la province. Elle a ensuite accueilli de nombreux couvents et des garnisons avant de devenir à la fin du XVIII^e^ siècle un comptoir de commerce important. Sur les quais étaient débarqués eaux-de-vie, huiles, laines, fruits, sucres, cafés, cotons… en provenance du Midi et en direction de l'est et du nord de la France. Il reste quelques vestiges de ce passé prestigieux : le château, devenu musée d'Art et d'Archéologie Baron Martin, du nom de l'ancien propriétaire. Ou encore l'hôtel de ville, l'un des plus beaux bâtiments de la Renaissance en Franche-Comté, avec ses tuiles polychromes de

tradition bourguignonne. Mais depuis des années, comme dans de nombreuses villes moyennes, les commerces du centre-ville de Gray ferment et sa jeunesse part dans les grandes agglomérations.

La ville est une belle assoupie lorsque Alexia Daval disparaît. Soudainement elle est prise d'assaut. Journalistes, curieux et forces de l'ordre se croisent dans les rues habituellement désertes. Les camions des chaînes d'info, surmontés d'antennes paraboliques, et les véhicules siglés de toutes les grandes radios nationales s'installent devant le pavillon de la jeune femme ou face à *La Terrasse*, le bar-tabac longtemps tenu par ses parents et aujourd'hui vendu. L'établissement, d'ailleurs, n'a jamais connu pareille affluence. La salle affiche complet tous les midis. Le maire, qui connaît bien la famille, enchaîne les interviews, son téléphone sonne en permanence. Un réveil brutal, hostile, inattendu. Les gendarmes locaux sillonnent la ville autant pour chercher des renseignements que pour rassurer. Dans les commerces spécialisés et les grandes surfaces alentour, les ventes de bombes lacrymogènes explosent. Une joggeuse a disparu. Une joggeuse a été tuée. Un tueur rôde. Un monstre est en liberté.

Au milieu de ce fracas, deux familles.

Quelques kilomètres seulement les séparent. Leurs pavillons se ressemblent, pourtant ils n'ont pas grand-chose en commun. La maison d'Isabelle et Jean-Pierre Fouillot, où a grandi Alexia, est nichée au fond d'une impasse, dans un quartier résidentiel de Gray. Ici, tout est propret. Les jardins sont soignés, les maisons bien alignées, les volets et les portes de garage peints avec harmonie. La maison de Martine Henry et de son mari, où a été élevé Jonathann, se trouve à trois kilomètres de là, dans le village de Velet, quatre cents habitants, à la lisière des champs, dans une résidence construite autour d'un rond-point. Moins central, moins cossu.

Pour entrer chez Isabelle et Jean-Pierre, il faut sonner à un interphone et attendre l'ouverture à distance de la porte métallique. Le visiteur progresse alors entre une pelouse soigneusement tondue et un garage dans lequel Jean-Pierre abrite sa Porsche Carrera 4. Un cadeau qu'il s'est offert (d'occasion) en 2015 pour ses soixante ans après une vie de labeur et qu'il partage facilement avec ses amis : *« Mon plaisir, c'est de voir les autres la conduire »*[1], glisse-t-il. L'autre plaisir de la famille, depuis toujours, c'est une belle piscine à l'arrière de la maison, avec fauteuils confortables où Isabelle aime lire et rêvasser, barbecue et vue à 180 degrés sur la campagne. Dans l'habitation, la déco est intemporelle et élégante sans être tape-à-l'œil. Canapés en cuir blanc, table basse en verre, quelques tableaux, grande table pour recevoir toute la famille. *« C'est mon père qui l'a construite,* précise Isabelle. *Il avait une petite entreprise d'agenceur menuiserie*[2]*. »* Dans ce salon-salle à manger, on ne craint pas de déboucher une bouteille de champagne ou de macvin blanc, un vin du Jura, le péché mignon d'Isabelle. Le couple aime recevoir, boire des vins fins et bien manger, comme il aime les bonnes tables de la région où il a pris l'habitude d'inviter ses filles et leurs époux.

Dans la rue, la Mini d'Isabelle est généralement garée devant la fourgonnette blanche de Jean-Pierre, son véhicule « de tous les jours », comme il dit. Aujourd'hui retraité, il continue d'y grimper tous les matins à 6 h 30 pour aller prendre un café avec ses amis dans le bar-tabac PMU dont il était encore propriétaire il y a peu. Dans l'habitacle, une photo d'Alexia posée sur le tableau de bord.

Jean-Pierre Fouillot est un actif. En plus de ses journées interminables derrière le comptoir de sa brasserie, il ne pouvait s'empêcher de bricoler chez lui ou chez ses filles. Année après année, il a aussi racheté et retapé des appartements dans Gray et aux

alentours et depuis qu'il est à la retraite, il y consacre une bonne partie de ses journées.

Lorsqu'il n'est pas au boulot, Jean-Pierre affectionne les chemises blanches, les mocassins et les pantalons de couleur. Isabelle porte des robes bien taillées et des tailleurs chics et sobres. À soixante ans passés, c'est une jolie femme soucieuse de son apparence. On le lui a reproché. L'élégance ne sied pas au drame. Le couple dégage une forme d'union et d'équilibre : Isabelle dirige la conversation, Jean-Pierre la complète. Et quand ils ne sont pas tout à fait d'accord ou qu'il veut signifier la tendresse qu'il voue à sa femme, Jean-Pierre ponctue ses phrases de bienveillants *« ma caille »*.

Depuis le drame, malgré les années qui passent, Isabelle a du mal à quitter le masque de douleur qui lui assombrit le visage. Les larmes ne sont jamais loin. Pour Jean-Pierre, c'est pareil. Pleurer pour ne pas sombrer. Derrière sa moustache finement taillée et ses yeux rieurs, c'est un homme gentil, un peu taiseux, qui cache un sentimental. Il est plus que jamais l'épaule sur laquelle Isabelle se repose. Il l'enveloppe, la serre dans ses bras, la protège. L'accompagne lorsque les images ou les propos sont trop durs. Un roc au cœur tendre. *« On a toujours tout fait ensemble »*, insiste Isabelle.

*
* *

Alexia est née le 18 février 1988, cinq ans après sa sœur Stéphanie. Sur une vidéo tournée par Jean-Pierre en 1994 à l'occasion des premières vacances de la famille à l'étranger, aux Canaries, la fillette a perdu quelques dents, affiche un sourire malicieux et tourne le regard vers son papa qui l'appelle « Alex ». Elle batifole dans la piscine, souffle les bougies d'anniversaire. Une image d'enfance heureuse, comme beaucoup d'autres. Isabelle Fouillot avait alors trente-quatre ans, quelques années de plus que sa fille

lorsqu'elle a disparu. La ressemblance est frappante. Même chevelure blonde, même visage fin. Clin d'œil complice à la caméra.

Chez les Fouillot, l'éducation se fait à l'ancienne, dans le respect des traditions. Les deux sœurs sont élevées dans la « culture du travail et du respect » : *« On est très famille »*, souligne Stéphanie. Les deux sœurs complices partagent beaucoup de choses. L'aînée a toujours été un exemple, un modèle.

Jean-Pierre est issu d'une famille de six enfants (cinq frères et une sœur). Son père – socialiste convaincu – a été employé dans une fromagerie, puis ouvrier chez John Deere, la plus grosse entreprise de la région, spécialisée dans les presses de tracteurs. Avant de reprendre le bar PMU, Jean-Pierre a eu une première vie à l'usine Thomson de Gray, qui assemblait des téléviseurs. D'abord comme tourneur-fraiseur, puis comme agent de maîtrise. Trente et une années dans la même entreprise avant de faire partie des victimes d'un plan de restructuration.

Isabelle, elle, un seul frère, est née dans un milieu plus aisé : son père, Roger Travelet, chef d'entreprise, possédait une menuiserie qui employait une dizaine de personnes et équipait une bonne partie des pavillons de la ville. Militant RPR, chiraquien convaincu, il est membre fondateur du Lions Clubs local. Les deux beaux-pères avaient beau être de bords politiques opposés, « ils se respectaient », souligne Jean-Pierre. Roger a communiqué à sa fille le goût de la politique. Isabelle est conseillère municipale depuis 2008 en charge des affaires sociales et des finances : *« Le maire, une relation de mon père, est venu me chercher. Il fallait une femme. Et puis j'étais commerçante, c'est toujours bien dans une équipe municipale. Je lui plaisais. Mon père était très fier. »*[3]

Isabelle Fouillot se reconnaît dans des valeurs conservatrices. *« C'était mieux avant »*, dit-elle souvent en souriant. *« Nous sommes*

une famille à l'ancienne. » Elle a travaillé pendant vingt-cinq ans pour l'enseigne Casino : caissière centrale, elle s'occupait de la comptabilité. En 2005, lorsque Jean-Pierre est licencié, il profite de ses indemnités de licenciement pour acheter le bar PMU *La Terrasse*, à Gray. Isabelle suit. Presque sans réfléchir. « *Ça n'allait pas de soi car on se lançait dans l'inconnu,* se souvient-elle*, mais on sentait qu'il fallait y aller.* » C'est chose faite en octobre 2005. Isabelle s'occupe de la cuisine, Jean-Pierre du bar. Le couple décroche une licence « tabac » qui lui permet d'augmenter rapidement le chiffre d'affaires de *La Terrasse*. Jean-Pierre se réveille tous les jours à 5 heures pour aller lever le rideau et servir le café aux clients matinaux. Il aime ce moment où la ville est encore plongée dans le silence, où il accueille les plus fidèles : « *Les clients du matin, c'est des gens bien, pas des soiffards.* » Isabelle arrive à 8 heures pour préparer les plats du jour. Puis enchaîne au comptoir. Retourne en cuisine pour le service. Le tout à un rythme soutenu. L'établissement tourne bien. Situé sur une petite place, au cœur de la ville, il fait face à la Saône. Un point central de la cité grayloise. En une quinzaine d'années, sans prendre de vacances – ou si peu –, les Fouillot se bâtissent un statut social, une assise dans la ville, une aisance financière.

*
* *

Par facilité, on pourrait cataloguer la famille d'Alexia du côté des notables et celle de Jonathann du côté de la classe populaire. L'une a franchi un cap, gravi une marche sociale, l'autre non. À Velet, chez la mère de Jonathann Daval, la sonnette est fixée sur un petit muret. Pas d'ouverture automatique. Un portillon en bois blanc permet de pénétrer dans le jardin où trônent des toboggans en plastique et quelques objets décoratifs. La famille s'est installée ici en 1981, date de construction du lotissement. Depuis, les voisins sont restés les

mêmes. Comme si le temps s'était figé. En face, l'ex-maire du village. Dans la rue qui file à droite, des amis que fréquentait Jonathann. Sur la gauche, l'un de ses plus fidèles copains. Juste à côté, l'une de ses sœurs.

La première pièce de la maison est une véranda où Martine reçoit les visiteurs, bavarde devant un café, prend l'apéro. Sur la porte, une petite trappe est aménagée pour le chat Poki. Le dernier de la maison. Il a succédé à Felixia, une petite chatte que la famille a gardée dix-huit ans. Jonathann l'appréciait particulièrement. Il faisait ses devoirs avec elle sur ses genoux. *« Il a été très affecté par sa mort »*, raconte Martine dès l'évocation de ce souvenir.

Martine est une petite femme massive, visage fermé, chez qui l'on devine assez vite une grande résistance à l'épreuve. Peu encline à la sensiblerie. Un roc. Sa coquetterie, c'est de teindre ses cheveux courts : roux, blonds, bruns, rouges… suivant son humeur ou la saison. Martine n'est pas une grande expansive, mais quand elle se décide à parler, elle parle vite, comme une mitraillette, et parfois les mots se bousculent. Il arrive aussi qu'elle les mélange ou les confonde. Elle en rit elle-même. D'ailleurs, contrairement à la première impression que l'on se fait, elle rit facilement, Martine.

Martine Henry, née à Dole (Jura), au milieu de quatre frères et sœurs, a grandi dans un univers ouvrier. Son père a travaillé dans la chaudronnerie, puis la métallurgie, sa mère a œuvré sur des machines à l'usine, puis a exercé le métier de serveuse et enfin d'aide à la personne. Martine a suivi le modèle : elle a d'abord tissé des paniers à salade à la chaîne (les paniers de grand-mère que l'on secouait en faisant de grands cercles avec le bras !), puis s'est arrêtée quelques années pour élever ses enfants. Lorsqu'elle a repris le travail, elle s'est occupée de personnes âgées, a conduit des bus de transport scolaire, travaillé dans une usine de produits plastiques puis

a décroché un agrément pour garder des enfants. Ce qu'elle continue à faire à soixante-six ans. Aujourd'hui, Elle s'occupe de deux « carnes », comme elle dit, de six et huit ans. Un métier d'assistante maternelle qu'elle aime et qui est pour elle « primordial ». À côté d'elle, discret mais à la carrure imposante, se tient Florent, le beau-père de Jonathann, ouvrier en bâtiment, passé par la mécanique auto et la chaudronnerie. Quand l'affaire éclate, il ne travaille plus depuis des mois. Un licenciement pour cause de mésentente avec son patron.

Florent parle peu mais cru. Lui aussi est un roc. Pas facile de savoir par quel côté l'aborder. Son excentricité, ce sont ses tee-shirts à l'effigie de groupes de rock. Pink Floyd en particulier. Un rien bourru, il ne s'est jamais mis en avant : *« Je passe mal à l'image »*, avance-t-il[4]. C'est surtout un prétexte pour ne pas répondre aux journalistes. Il ne les aime pas. Pas plus qu'il n'apprécie les avocats ou les grands patrons. Pas son monde.

Florent n'est pas le père biologique de Jonathann. Mais c'est tout comme. Il a rencontré Martine quand Jonathann, son sixième enfant, n'avait que deux ans. Elle venait de quitter son mari. Il l'a vu grandir, l'a élevé. Depuis toujours ou presque il le considère comme son fils (il en a eu un autre avec Martine). Et Jonathann l'appelle « papa ». Pour Martine, la famille, c'est sacré : dans la pièce principale, les murs sont couverts de photos de la fratrie grand format. Les coupes de cheveux des garçons et les vestes en jeans fleurent bon les années 1980. En les commentant, Martine laisse aller son accent franc-comtois en ouvrant les « o » et en allongeant les « a ». Et lorsqu'elle parle de ses filles et fils, elle dit « la » Stéphanie, « le » Cédric. C'est sa façon d'être tendre ou de dire son amour. Sur les clichés, on retrouve aussi le souvenir des vacances d'été, quand la famille rejoint un mobile-home installé dans le Var, d'abord dans un camping de Saint-Aygulf puis à Roquebrune-sur-Argens. Une photo immortalise Jonathann

adolescent allongé sur la plage à côté de son beau-père. L'hiver, vacances au ski dans le Jura. Martine récite les noms des stations fréquentées par la famille : Gérardmer (Vosges), Rétabier (Haut-Doubs) et Bellefontaine (Jura). Jonathann a pris des cours à l'école de ski avec son petit frère Emeric, mais il n'aimait pas ça. Alors il a continué sans moniteur, avec ses autres frères. Souvent étaient également invités les cousins et cousines, les copains du quartier, le fils du maire… *« Il aimait cette ambiance »*, se souvient Martine avec nostalgie.

Dans la tribu Daval, Jonathann, né le 16 janvier 1984, est l'enfant le plus calme et le plus fragile. Depuis sa chambre mansardée au premier étage, vue imprenable sur le rond-point où se retrouvent les amis du quartier. Aucune excentricité. Un grand lit, un bureau, une armoire blanche, un écran de télévision, des ordinateurs et jeux vidéo (sa passion), une chaîne hi-fi sur laquelle il écoute Avril Lavigne, Indochine, Bob Marley… Sur une étagère, un livre sur la Coupe du monde de football 1998.

Ses premières années sont marquées par des problèmes de santé. Réservé, peu bavard, il ne réagit pas lorsqu'on lui parle. *« Il était dans sa bulle, je le bousculais un petit peu »,* se souvient Martine. En fait, il n'entend pas d'une oreille. Cela ne sera détecté que tardivement. *« Il avait des végétations. »* À cause de ce handicap, il double son CP, doit suivre une rééducation orthophonique pendant deux ans. Il a du mal à prononcer certains mots. Ainsi se dessine le portrait d'un petit garçon discret, un peu effacé et qui se réfugie dans les jupes de sa mère à la moindre occasion. Et ses ennuis de santé se multiplient. À l'approche du collège, il développe une scoliose qui l'oblige à porter un corset toute la journée. Cela lui vaut des quolibets de la part des autres élèves. Pour ne rien arranger, il souffre d'asthme. À la mort de son père biologique, alors qu'il n'a que douze ans, il développe des

troubles obsessionnels compulsifs (TOC) : *« Quand je faisais son lit, il regardait en dessous, vérifiait que les draps étaient bien tirés*, raconte Martine. *Si on bougeait une chaise, il la replaçait. Il se lavait les mains plusieurs fois par jour. Il passait beaucoup de temps dans la salle de bains ! »* Sa mère lui fait consulter un pédopsychiatre, mais il n'y aura pas de suivi : *« Ça n'a pas accroché avec ce spécialiste. Ça s'est passé tout seul ensuite. »*

À l'adolescence, Jonathann est un garçon solitaire, qui reste souvent seul dans sa chambre, sort parfois avec ses copains du quartier. Il n'est pas le meneur, mais plutôt celui qui reste en retrait. Il se met rarement en avant sauf lorsqu'il est question d'ordinateurs et de microprocesseurs. Il joue un temps au football dans l'équipe locale mais doit arrêter à cause de son asthme. Les adultes croisent un garçon « poli et respectueux ». À l'école, son caractère timide ne l'empêche pas d'être un bon élève, même s'il y a des hauts et des bas, comme l'attestent ses bulletins que Martine a soigneusement gardés dans une pochette : mention « félicitations » à de nombreuses reprises au collège privé Saint-Fouret-Jeanne-d'Arc, « médiocre » dans les matières générales au lycée général Cournot (sauf en informatique, où il est « sérieux et motivé »), mais « excellent » au lycée professionnel Fertet en spécialité « électronique et réseaux ». Il y décroche un BEP électronique en 2004, puis un bac pro « micro-informatique » au lycée professionnel Antoine, à Chenôve près de Dijon en 2006.

Si ses frères et sœurs peuvent avoir du caractère, être turbulents, il est l'enfant sage de la famille. « *Tranquille, attentionné, soigneux, ordonné, à l'écoute des autres, plutôt intellectuel* »[5], dit l'une de ses sœurs à l'enquêteur de personnalité. Incapable, selon ses proches, du moindre geste de colère, presque apathique. Son meilleur ami, Matthieu, qui était aussi son proche voisin, rapporte une anecdote

vécue lorsqu'ils avaient seize ans : « *Un jour, il se tuait à la tâche sur un cours de maths. On entre dans sa chambre avec une bande de copains. On fait les idiots, le lit cogne contre le mur, déforme le placo… il nous a lancés un regard noir, nous avons quitté les lieux.* »[6] C'est le seul souvenir d'une attitude « belliqueuse », d'un « regard méchant ».

1. Entretien avec l'un des auteurs, le 30 septembre 2019.
2. Entretien avec l'un des auteurs, le 22 juin 2020.
3. Entretien avec les auteurs, le 4 janvier 2021.
4. Entretien avec les auteurs le 30 juin 2020.
5. Rapport d'enquête de personnalité, 1er septembre 2018.
6. Cour d'assises de Haute-Saône, le 19 novembre 2020.

– 3 –

Jonathann et sa princesse

Au premier étage de la maison d'Isabelle et Jean-Pierre, après l'escalier à droite, rien n'a changé dans la chambre d'Alexia. Les vestiges de son enfance et de son adolescence y sont intacts : les murs qu'elle a peints à la brosse, en mauve, sa couleur préférée ; le petit bureau où elle faisait ses devoirs – dans le tiroir des compas, une règle, une trousse ; placardées aux murs, les photos des copines, de la famille, du cocker américain Must qu'elle a adoré enfant ; sur une commode la chaîne hi-fi pour écouter Céline Dion et Michael Jackson, et le coffre à jouets, les peluches…

Ici, Alexia a rêvé. D'une vie de jeune fille, d'amour, de baisers, puis d'une vie de femme, d'enfants, d'une grande maison comme celle de ses parents, avec une piscine aussi. Ici, Alexia a embrassé celui qu'elle aimait. Son premier amour. Celui que les copains surnomment « Thann », en prononçant « ane ». Pourtant sur l'état civil, son prénom ne s'écrit qu'avec un seul « n », mais lui-même et tous ses proches, depuis toujours, en ajoutent un à l'oral comme à l'écrit.

La rencontre, c'était il y a un siècle. La belle et le ténébreux. La rayonnante et le taiseux. La « snob » et le « bon gars ». Les copains ne les imaginaient pas ensemble, mais lorsqu'ils ont compris qu'ils s'étaient choisis, personne n'a trouvé à y redire. Alexia est une

adolescente rayonnante. Elle a seize ans, lui vingt. Pour la décrire, souvent les mêmes mots : *« Lumineuse, épanouie, pétillante comme une coupe de champagne »*, énumère Marie-Françoise Miallet, une voisine et amie de la famille. Comme Jonathann, elle est sage. Très sage. Elle travaille, rentre à la maison, aime les soirées en famille, les après-midi avec ses copains et copines, souvent les mêmes, jamais de relations incertaines, uniquement des jeunes du quartier ou des amis recommandés, ses parents veillent. Et elle n'a pas le goût de se rebeller.

Jonathann, à côté d'elle, est « un ton en dessous », dit-on. L'ami qui vous veut du bien, tout en discrétion, voire effacement : *« Calme, gentil, jamais un mot plus haut que l'autre, toujours prêt à donner un coup de main »*[1], se souvient son ami d'enfance, Matthieu.

C'est un des gars de la bande, Stéphane, qui a provoqué la rencontre. Il habite dans la même rue qu'Alexia et fréquente le même lycée que Jonathann. Tous trois font partie de groupes d'amis qui régulièrement se retrouvent avec plaisir. La jeune fille et le garçon se croisent une première fois lors d'une partie de badminton dans un gymnase de Gray. Leurs regards s'embrassent, pas leurs mots et encore moins leurs lèvres. Pas encore. Cela vient un peu plus tard. D'abord lors d'une soirée chez Alexia : *« On a compris qu'il se passait quelque chose entre eux et que cela irait plus loin »*, confie l'un des participants, Benoît Ruffinoni[2]. Peu après, un séjour au ski est organisé chez l'un des frères de Jonathann, dans le Haut-Doubs. Stéphane propose d'emmener Alexia, ainsi que deux autres amis, dont Jonathann : *« Ils sont tombés sur des congères sur la route,* se souvient sa mère, Martine. *Ils ont dû dormir à l'hôtel. »*[3] Ce périple leur permet de se connaître un peu plus. Coup de foudre ? Pour Alexia, c'est sûr. Elle le dira plus tard à plusieurs amies. Jonathann paraît moins emporté. Il y a une attirance, c'est certain. Un désir

aussi, assurément. Mais selon sa mère, il trouve Alexia un peu « pimbêche » lors de ce premier week-end. *« Il m'a dit qu'il l'avait trouvée trop sûre d'elle, un peu fière, comme on dit chez nous. »*

Lors de son procès, Jonathann racontera la suite : *« Quelques jours plus tard, elle m'a invité pour fêter son anniversaire. Elle a fait le premier pas. C'est elle qui me cherchait. Au début, je ne l'avais pas perçu. »*[4] Alexia l'embrasse. Jonathann est surpris. Il est beau garçon, disent ses proches, mais lui ne voit qu'une chose : « trop belle pour moi. » Elle n'est pas du même monde, pas de la même classe sociale, pas de la même éducation, pas du même standing. Elle n'a pas les mêmes manières, pas le même vocabulaire, pas les mêmes façons de se tenir en société… Et puis, Jonathann n'a pas eu de réelles amours. Un ou deux flirts postadolescents sans lendemain tout au plus. Sa mère est ravie : *« Jusqu'alors, il restait dans sa chambre, passait des heures devant son ordinateur. Il sortait juste avec quelques copains dans un local à Velet. Je lui disais : "Si tu ne sors jamais, tu vas devenir curé." J'étais contente qu'il ait trouvé quelqu'un.*[5] » Le sourire d'Alexia, ses yeux bleu-gris, son énergie… rapidement il ne peut plus se passer d'elle.

Alexia est en seconde au lycée Augustin-Cournot de Gray, lui en bac pro au lycée professionnel Antoine. Les premiers mois, ils ne se voient que le week-end. La semaine, chacun retourne à ses études, chacun dans son lycée. Ils se croisent à la va-vite. Puis un peu plus souvent et plus longuement, le soir après les cours, pendant les vacances. La plupart du temps, c'est Jonathann qui vient chez Alexia. L'inverse est moins naturel. *« On aimait beaucoup ce jeune garçon*, reconnaît encore aujourd'hui Isabelle. *Il était très poli, aimable, et on sentait qu'Alexia était bien avec lui. »*

D'un côté, la bande de Gray, de l'autre, celle de Velet. Deux bandes de jeunes qui passent d'une maison à l'autre, partagent les

mêmes jeux, les mêmes loisirs. Les journées au ski, les anniversaires au karting de Besançon, les longues discussions assis sur un bout de trottoir. Et la piscine des parents d'Alexia, dès que le soleil donne : la petite troupe s'y baigne, s'y amuse, la maison est accueillante. Isabelle est aux anges, c'est la vie qu'elle a rêvée pour ses filles : *« Ils avaient tout pour être heureux »*, répète-t-elle souvent.

*
* *

Depuis le drame, il n'y a plus grand monde pour parler des moments heureux. Pourtant, il y en a eu. Et beaucoup certainement. Stéphanie Daval, sœur de Jonathann, doit bien l'avouer : *« Alexia, c'était sa princesse. »* Martine Henry confirme : *« Il l'adorait, c'était sa muse, il était fier d'être avec elle. »* La mélodie est la même chez les proches d'Alexia. Jean-Pierre Fouillot : *« Il était super amoureux, il la protégeait, s'en occupait, c'était que du bonheur. On ne se souciait de rien. »* Isabelle : *« Alexia aussi était très amoureuse, ça se voyait. » « C'était SON Jonathann »*, se souvient Marie-Françoise Miallet.

Des photos attestent que Jonathann a été un garçon souriant et joyeux : lors d'un repas de famille il grimace, à une autre occasion il fait le clown en dévorant des escargots et une autre fois encore prend la pose avec un collier de fleurs et de fausses moustaches. Sur la grande majorité des clichés, le couple est tout sourire. Complice même, souvent.

Aujourd'hui, il est commun de dire – avec un arrière-goût de mépris – que Jonathann était un homme lisse, sans caractère, presque transparent, en tout cas un type qui ne faisait jamais de vagues. Cela reste vrai. Mais à l'époque, on apprécie surtout ce garçon d'humeur égale en toute circonstance, « toujours prêt à rendre service », qui ne pose jamais de problèmes et qui se fond dans le décor, quel que soit le décor. Comme lorsqu'il intègre sans anicroche le cercle des amis

d'Alexia. Mélanie, la meilleure amie depuis la classe de cinquième, se souvient : *« Nous ne le connaissions pas mais très vite il est devenu un copain. Comme s'il avait toujours été là. »* Matthieu, son ami d'enfance : *« Une année, je me suis fait enlever les dents de sagesse à Noël. Je ne pouvais pas faire la fête, j'étais seul. Jonathann m'a dit : "Ne mange pas tout seul !" Qui a débarqué ? Lui ! »*

Après le lycée, les enfants de Gray n'ont pas un millier de possibilités : *« Pour la fac ou autre, c'est Dijon ou Besançon, l'un et l'autre à une heure d'ici »*, résume Isabelle. Alexia et Jonathann choisissent la seconde option. Elle à la fac, en psycho. Lui en BTS informatique. Forcément, l'occasion est trop belle : ils s'installent ensemble dans un petit appartement. Alexia a dix-huit ans. *« Elle était contente,* se souvient sa mère[6]. *Elle ne partait pas seule et faisait comme toutes ses copines de Gray. »* Casaniers et très attachés à leurs racines, les amoureux rentrent tous les week-ends auprès de leur famille et de leurs amis de toujours. Pour amortir le choc de la rupture quand ils repartent pour la semaine, ils font l'acquisition d'une petite chatte qu'ils appellent Happy. Ils ne le devinent pas à l'époque mais elle va prendre une place très importante dans leur vie. En quelques mois, Happy devient omniprésente, à Besançon, à Gray, dans les conversations avec les amis… Très vite, elle est presque comme l'enfant que le couple se promet déjà d'avoir un jour. En attendant, tous deux poursuivent leurs études. Jonathann est à l'aise dans son BTS. Les ordinateurs, l'informatique, la technique le passionnent depuis toujours. Dans ces domaines, tout semble facile pour lui. Alexia, elle, continue la psychologie jusqu'en licence, puis passe une maîtrise de sciences de l'éducation pour devenir professeur des écoles, comme sa sœur Stéphanie, qu'elle considère comme son modèle. D'ailleurs, quand elle est de retour à Gray, elle fait là aussi comme sa sœur : elle donne un coup de main au bar de ses parents.

Jean-Pierre Fouillot raconte : *« Elle faisait le service, on la payait et elle se faisait des bons pourboires. Elle aimait ça, plus en tout cas que lorsqu'il fallait donner un coup de main en cuisine. »*

Mais Alexia rate le concours pour devenir institutrice, tente – en vain – celui d'infirmière. *« Elle était désarçonnée,* nous dit Isabelle Fouillot, *elle avait bien bossé ce concours, elle a voulu rebondir tout de suite. »* Elle envoie un CV, un seul, au Crédit Mutuel parce qu'« ils embauchent des jeunes à bac + 5, quelle que soit la filière », a-t-elle entendu dire. Son père la sermonne : il lui faudra envoyer bien plus d'un CV si elle veut trouver du boulot ! Les choses ne tombent pas du ciel ! Et pourtant, à sa grande surprise, sa fille est rappelée. Patrick Amiote, directeur de l'agence de Besançon, confie : *« Alexia était plutôt littéraire, mais elle voulait apprendre le métier de banquier et était très volontaire. »* Elle réussit la formation interne et est embauchée dans l'agence de Gray, puis est mutée à Planoise, un quartier populaire de Besançon : *« Ce n'est pas évident de recruter du personnel ici*, poursuit Patrick Amiote. *On a des classes très populaires, quatre-vingt-dix ethnies différentes. Alexia avait des valeurs humaines, était d'humeur égale, souriante, calme. Elle avait le profil idéal. »* D'abord guichetière, Alexia devient conseillère clientèle et s'intègre parfaitement à l'équipe. Des photos retrouvées dans sa messagerie professionnelle la montrent souriante, entourée de ses collègues, dans une brasserie de Besançon. Sur un autre cliché on la voit au pot de départ d'un des employés. Alexia s'épanouit et ne compte pas s'arrêter là. Jean-Pierre Fouillot confirme : *« Elle avait de l'ambition et elle aimait ce qu'elle faisait. Elle voulait aller plus haut. »*

De son côté, avant même la fin de son BTS, Jonathann a décroché un stage dans une entreprise de Gray et s'y est fait embaucher comme informaticien. Le couple décide alors de revenir vivre sur ses terres d'enfance. Tout est en ordre, comme ils aiment. L'un et l'autre ont un

travail, ensemble ils ont des projets. Alexia effectue tous les jours le trajet jusqu'à Besançon en covoiturage avec un collègue. Sur la route, ils échangent des banalités sur leur boulot, leurs sorties, leur famille. Jonathann, lui, n'a que quelques kilomètres à faire pour rejoindre la société informatique – à un jet de pierre de la brasserie des parents d'Alexia – où il donne toute satisfaction. Les deux amoureux partagent aussi le goût du sport. Lui peut enchaîner trente kilomètres à pied en un week-end et participe à plusieurs marathons. Alexia court aussi mais aime plus encore la natation. Autant l'écrire simplement : Alexia et Jonathann forment un couple quasi fusionnel qui fait l'admiration de tous. Et la route est toute tracée : bientôt le mariage, puis la maison, la piscine, les enfants. Il n'y a qu'un « mais », un seul : en revenant vivre à Gray, en attendant mieux, le couple s'est installé chez les parents d'Alexia et leur chambre – celle d'Alexia dans son enfance – jouxte celle d'Isabelle et Jean-Pierre. Selon Jonathann[7], Alexia entre alors dans une période de gêne, d'embarras. *« Elle n'ose pas, elle a peur de les mettre mal à l'aise »,* comme il dit. En clair, elle éprouve toutes les difficultés du monde à faire l'amour. Et si ses parents l'entendaient ? Que penseraient-ils ? Qu'imagineraient-ils ? Alors elle se dérobe, glisse dans le lit, s'éloigne. Après plusieurs refus, Jonathann aurait à son tour ressenti un malaise, une perte de désir, un blocage même. À l'époque, le couple est persuadé qu'il ne s'agit que d'une mauvaise passe, car après une année de cette vie sans intimité, il trouve de quoi se loger… dans le pavillon voisin de celui des parents d'Alexia ! *« Un pur hasard,* sourit encore Isabelle. *Ils nous ont demandé si ça nous gênait ! On leur a dit que non évidemment ! »* Effectivement, tout semble rentrer dans l'ordre. La vie d'Alexia et Jonathann reprend son cours normal : rectiligne et sans anicroches.

Un autre mouvement s'amorce pourtant à cette époque : Plus Jonathann se rapproche de sa belle-famille, plus les visites chez ses

propres parents s'espacent. Martine, sa mère, en souffre : *« Lorsqu'ils habitaient chez les parents d'Alexia, je suis allée boire un café au PMU avec Jean-Pierre. Il m'a dit en plaisantant que j'avais de la chance de ne pas avoir les enfants à la maison. J'avais envie de lui répondre plus sérieusement que moi je ne les voyais jamais… »* En fait, Martine reçoit des visites de Jonathann, mais il est presque toujours seul. Il se présente en fin de journée pour le goûter, parfois à midi pour déjeuner. Et le soir, il vient faire de la musculation : *« Il avait acheté des barres, mais il l'avait caché à Alexia,* assure Martine Henry. *Elle s'en est rendu compte en regardant son compte bancaire. »*[8]

Le week-end, comme Alexia continue de donner un coup de main à ses parents, Jonathann finit par avoir ses habitudes au bar-tabac. Il salue les clients, passe derrière le comptoir pour se servir un café. Bientôt il est là comme chez lui. Comme dans la famille Fouillot d'ailleurs. Il y a un rendez-vous qui ne trompe pas. Presque un rituel : l'apéro du dimanche soir. Le seul jour où Isabelle et Jean-Pierre soufflent un peu. Depuis un moment déjà, Jonathann y est toujours le bienvenu. Et il n'en rate aucun. Sur la terrasse l'été ou dans le salon quand il fait trop frais, le jeune homme se sent bien dans cette famille à travers laquelle il trouve une forme de reconnaissance. Enfin, il existe. Jonathann est le fils que Jean-Pierre n'a pas eu. Les deux hommes nouent une vraie complicité. Jean-Pierre, avant de devenir « quelqu'un » à Gray, a grandi et évolué dans un milieu populaire semblable à celui de Jonathann : *« La classe sociale de Jonathann n'a jamais été un problème pour nous,* jure Jean-Pierre. *Au contraire. Si on pouvait faire grimper le gamin, on le faisait. »* Jonathann est d'ailleurs l'un des rares à qui Jean-Pierre prête le volant de sa Porsche : *« Souvent on aurait dit un enfant, c'est pour ça que tout le monde l'aimait bien. On avait envie de l'aider et de le protéger. » « On a tout donné pour lui »*, regrette aujourd'hui Isabelle. Amateurs de bonnes

tables, les Fouillot l'invitent aussi volontiers, avec Alexia, dans les meilleurs restaurants de la région. Jonathann y découvre la gastronomie, aime ça, comme il aime à peu près tout ce que lui proposent Alexia et ses parents. Il faut dire que dans le pavillon des Fouillot, on ne hausse pas la voix, la vie est douce. Plus apaisée en tout cas que dans la maison de Velet où le ton monte probablement plus souvent…

Jonathann a les clés du pavillon, passe des heures dans le canapé à regarder la télévision avec ses futurs beaux-parents. Il en profite sans jamais exagérer, rendant en retour des services, comme lors des repas, lorsqu'il se lève le premier pour présenter les plats ou débarrasser. D'ailleurs, tout le monde le sait : Jonathann est un jeune homme très serviable. Au point même d'énerver Alexia qui trouve parfois qu'il en fait trop. *« Tu es invité, tu n'as pas à te lever »*, lui fait-elle remarquer. Mais c'est bien le seul sujet de tension que l'on devine au sein du couple. Car pendant toutes ces premières années, les parents d'Alexia ne se souviennent pas d'une seule dispute. Jusqu'à un épisode assez déroutant, l'unique différend jamais connu.

*
* *

En 2014, Jonathann passe voir ses futurs beaux-parents. Il a découvert un SMS dans le portable d'Alexia qui lui fait penser qu'elle flirte avec un autre. *« C'était un pâtissier,* se souvient Isabelle. *Nous l'avions rencontré quand nous prenions elle et moi des cours de cuisine. Il était gentil. » « J'ai peur qu'elle s'en aille »*, soupire Jonathann, désespéré. Isabelle et Jean-Pierre se transforment en conseillers conjugaux et en parlent à Alexia, qui ne dément pas : *« On lui a dit qu'elle devait prendre une décision, qu'elle ne pouvait pas laisser Jonathann comme ça, malheureux. Mais on lui a surtout dit qu'elle avait fait la bonne rencontre avec Jonathann, qu'elle ne devait pas faire*

n'importe quoi… » Qu'a réellement ressenti Alexia ? A-t-elle écouté son cœur ? Sa raison ? Quoi qu'il en soit, l'incident est rapidement clos. Peu de temps après, Jonathann fait une demande de fiançailles à Alexia. Cette fois-ci, il assure avoir fait le premier pas, comme il l'a raconté lors de son procès : *« Je l'ai invitée au restaurant. À la fin du repas, j'ai mis la bague dans un gâteau avec un verre de macvin. »*

S'ensuit le mariage. Il est programmé le 18 juillet 2015. Le couple se connaît depuis dix ans. Il vient annoncer la nouvelle à Martine Henry : *« Ça tombait pendant nos vacances, du coup nous sommes revenus exprès mais nous n'avons pas du tout participé à la préparation. De toute façon Alexia ne voulait pas. Elle a dit que c'était inutile. »*[9] Du côté des Fouillot, on ne se souvient que d'une chose : *« La famille de Jonathann n'a participé à rien, ni sur le plan logistique, ni financièrement. Lorsqu'on leur a annoncé la date, leur première réflexion a été de dire qu'ils étaient en vacances à ce moment-là. »*

En fait, les incompréhensions entre les deux familles sont de plus en plus fréquentes. Leurs différences de plus en plus flagrantes. Leurs points communs inexistants. Sauf peut-être celui de faire « comme si », uniquement pour que les jeunes amoureux vivent leur histoire sans le poids d'une défiance qui ne dit pas son nom. Les relations entre Martine Henry et Isabelle et Jean-Pierre Fouillot sont quasi nulles : *« Juste avant qu'ils rachètent le bar, ils sont venus prendre l'apéro »,* se souvient seulement la mère de Jonathann. *« C'était surtout pour faire plaisir aux jeunes »*, reconnaît Jean-Pierre. Comme Isabelle, il n'en garde pas un grand souvenir : aucune complicité particulière, aucune expérience partagée, une simple présentation entre futurs beaux-parents. Mais il n'hésite pas : *« Nous avions été bien reçus. »* Isabelle et Jean-Pierre Fouillot savent qu'aujourd'hui la famille de Jonathann leur reproche un certain mépris, une condescendance sociale, et même parfois un dédain humiliant. Alexia

aurait nourri le même sentiment. Ils contestent tout cela. Isabelle réfléchit cependant longtemps avant de qualifier Martine et son mari : *« Disons que ce sont des gens simples. »* Jean-Pierre Fouillot : *« Elle a toujours gardé des enfants, comme ma mère. Il se disait que son mari n'était pas un bourreau de travail. »* À l'époque, ils apprécient bien plus le fils que ses parents. Sa gentillesse, son apparente attention pour Alexia, ses coups de main pour réparer les ordinateurs de la maison.

Le mariage est une très belle fête pourtant. À la mairie de Gray, une surprise pour Alexia : elle pense être mariée par une adjointe au maire et amie de la famille qui s'avance pour commencer la cérémonie. Mais au dernier instant, c'est Isabelle qui s'approche, enfile son écharpe tricolore par-dessus une très élégante robe fuchsia, puis annonce, dans un sourire radieux, qu'elle va procéder à l'union de sa fille et de son gendre. L'assistance éclate de rire et des applaudissements envahissent la salle des mariages. Moments de bonheur pur. Au milieu de tout cela, il faut bien chercher pour apercevoir la famille du marié, au fond à droite. Un peu plus tard, exercice imposé, le photographe fait poser Martine et Florent avec les jeunes mariés : elle porte une robe crème avec un énorme papillon, lui un costume à col mao. La mariée rayonne dans une superbe robe blanche prolongée d'une traîne transparente ; Jonathann porte beau un gilet et costume cintré noir. La fête se déroule dans le somptueux château de Talmay, en Côte-d'Or, un bâtiment du XVIII^{e} siècle classé monument historique.

Le couple prend la pose dans une élégante voiture de sport anglaise louée pour l'occasion. La fête est belle. Il y a l'ivresse, les dames qui dansent, les cravates défaites des hommes, la jarretière de la mariée mise aux enchères… Plus de mille photos sont prises. Elles

termineront dans un bel album en papier glacé que les parents d'Alexia conserveront précieusement.

Les bulles de champagne du mariage à peine explosées, le couple achète une maison, l'ancien pavillon des grands-parents d'Alexia, situé rue de Sonjour à Gray-la-Ville, à moins de deux kilomètres de leurs parents respectifs. La maison où Isabelle Fouillot a grandi, construite par son père, pierre par pierre. Un pavillon simple que le couple réaménage à son goût. Nouveaux meubles, nouvelle cuisine, nouveau parquet, salle de sport au sous-sol. Alexia et Jonathann s'y installent en décembre 2016. Le pavillon est bientôt équipé d'une piscine. La même que celle des parents d'Alexia. Le couple – ils ont à peine trente ans – coche déjà de nombreuses cases du bonheur. Boulot, maison, mariage. Ne manque que l'arrivée d'un enfant. C'est l'étape à venir. La suite logique. Le bonheur qui se prolonge et grandit, comme grandit la famille.

1. Procès devant la cour d'assises de Haute-Saône, le 19 novembre 2020.
2. Entretien avec les auteurs, le 22 septembre 2020.
3. Entretien avec les auteurs, le 6 janvier 2021.
4. Procès devant la cour d'assises de Haute-Saône, le 20 novembre 2020.
5. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
6. Entretien avec les auteurs, le 4 janvier 2021.
7. Déclarations réitérées par Jonathann devant les enquêteurs.
8. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
9. Entretien avec l'un des auteurs, le 30 juin 2020.

– 4 –

Un samedi matin comme les autres…

C’est un samedi qui se présente de la meilleure des façons chez les Fouillot. Isabelle et Jean-Pierre n’aiment rien de plus que ces week-ends où ils peuvent passer du temps avec leurs deux filles et leurs gendres. Toute la famille réunie. Stéphanie, l’aînée, est venue de Paris la veille avec son mari Grégory pour fêter les quatre ans de leur petit garçon. Alexia et Jonathann ont évidemment été invités. Au programme, c’est presque une tradition : raclette.

On a bien ri, bu et mangé. Sur une photo prise par Stéphanie et versée au dossier judiciaire, on aperçoit Alexia détendue, avec une veste de jogging rouge, qui distribue les cadeaux à son jeune neveu. Dernière image captée de la jeune femme. Des instants de bonheur simple comme on les aime dans la famille, et comme on compte bien les prolonger tout le week-end. D’abord, ce samedi après-midi mère et filles iront s’offrir quelques heures de shopping à Besançon tandis que Jean-Pierre, lui, restera derrière le zinc de *La Terrasse*, la brasserie familiale, comme chaque samedi de l’année depuis près de huit ans. Grégory et Jonathann passeront sans doute boire un café ; on se racontera les dernières nouvelles de Gray, on laissera filer le temps… Puis en fin de journée, tout le monde se retrouvera peut-être

« chez les parents », on verra, tout comme on verra ce qu'on fait demain…

En attendant, ce samedi d'octobre 2017 peu après 11 heures, Isabelle s'affaire dans la maison à quelque rangement tandis que Stéphanie et Grégory laissent filer la matinée tranquillement avec leur petit garçon quand Jonathann frappe à la porte, affolé. *« Alexia n'est pas rentrée de son jogging, elle est partie à 9 heures ! »*, s'inquiète-t-il. Isabelle jette un œil à sa montre : *« Cela ne fait que deux heures, Jonathann, elle a sans doute rencontré quelqu'un et discute, il ne faut pas t'inquiéter comme ça… »*

Stéphanie a reçu un message de sa sœur à 9 h 13 : *« Hello, tout le monde debout. Je vais aller courir un coup, je passerai peut-être vous faire un coucou si je suis motivée. Bisous. » « Moi je m'attendais à ce qu'elle arrive d'une minute à l'autre et lui était déjà en pleurs »*, s'étonne encore Isabelle aujourd'hui. Jonathann insiste : il « sent » qu'il est arrivé quelque chose à Alexia, pleurniche-t-il. Grégory l'entend, sort de la salle de bains où il finissait de se préparer. *« Quand j'ai vu à quel point il était inquiet, je l'ai pris par le bras et je lui ai dit qu'on allait la chercher*, raconte-t-il. *Mais j'étais moi aussi surpris de son comportement. J'ai surtout fait ça pour le rassurer. »* Grégory prend le volant de son SUV gris sombre, Jonathann monte à côté de lui et indique l'itinéraire qu'a pu emprunter Alexia. En quelques minutes, les deux beaux-frères se trouvent sur les bords de Saône, à la lisière de Gray, là où commence la campagne. Par ici se croisent promeneurs et joggeurs. Jonathann et Grégory scrutent les chemins au loin, s'approchent des fossés les plus profonds, reviennent sur leurs pas, balaient du regard les rues avoisinantes, puis Jonathann demande à passer chez lui. Alexia a peut-être fini par rentrer…

Grégory se gare devant le pavillon, laisse entrer son beau-frère, l'entend crier *« Alexia ! »* à plusieurs reprises, sans aucune réponse, puis le voit revenir en pleurs. En sortant de la maison, Jonathann croise Cédric, un de ses frères, et Martine leur mère qu'il a prévenus. Tous les quatre échangent quelques mots pour imaginer où pourrait se trouver Alexia, mais personne n'a de réponse, alors Grégory décide de se rendre aux urgences.

*
* *

Au centre hospitalier de Gray, deux infirmières s'apprêtent à sortir fumer une cigarette devant l'entrée principale. La matinée a été chargée pour elles : en plus du flux ordinaire et ininterrompu des urgences, un grave accident de la route a mobilisé une bonne partie des équipes. Les deux femmes finissent de ranger le matériel quand elles voient arriver un jeune homme, les yeux rouges et humides. *« Dites-moi, c'est une belle allergie ça ! »*, plaisante l'une d'elles avec sa façon habituelle d'essayer de dédramatiser les situations. *« Non non, je cherche mon épouse »*, répond Jonathann en fondant en larmes. Il explique qu'Alexia n'est pas revenue de son jogging, cela fait bientôt trois heures, puis : *« Dites-moi qu'elle est là ! »* Les deux infirmières replongent leur cigarette dans leur paquet et vont consulter les registres. Elles ont beau passer leur doigt deux fois sur la liste des arrivées du jour, aucune Alexia Daval. L'infirmière suggère de signaler sa disparition à la gendarmerie, Grégory hésite un instant, se demande si on va prendre leur démarche au sérieux, mais décide d'y aller quand même.

Moins de dix minutes plus tard, une jeune gendarme s'applique à retranscrire les propos de Jonathann : il veut officiellement signaler la disparition d'Alexia, précise cette fois qu'elle est partie sans son

téléphone, détaille sa tenue vestimentaire (des chaussures « rose-rouge pétant », un legging noir jusqu'au genou, un gilet et des lunettes rouges), indique deux parcours qu'elle a pu emprunter en donnant le nom de chaque rue ou chemin, et raconte qu'avant de se rendre chez les parents d'Alexia pour dire son inquiétude, il a déjà cherché son épouse, en vain, en effectuant quatre ou cinq fois les trajets possibles de son jogging. La gendarme lui demande si Alexia a des tendances suicidaires, si elle pourrait être partie volontairement… Mais non, non, rien de tout ça. *« La seule chose, c'est qu'elle prend un traitement hormonal pour avoir un enfant, et à cause de ce traitement par moments elle a des trous de mémoire et elle ne sait plus ce qu'elle fait… »,* ajoute-t-il. Et quand la gendarme lui demande si son épouse rencontre des problèmes avec quelqu'un, il explique qu'une « connaissance » habitant une rue voisine a harcelé Alexia au téléphone, que ce type est passé plusieurs fois devant chez eux en scrutant la maison, qu'il était sans doute amoureux d'Alexia mais que *« c'est passé »*, précise-t-il.

La gendarme lui demande s'il a une photo d'Alexia en sa possession. Il en sort une de son portefeuille. Un portrait. *« Je vois une jeune femme souriante, un sourire plein de joie »*[1], se souvient Adeline Pillot, à l'époque maréchale des logis-chef à la gendarmerie de Gray. *Et je le vois, lui, très inquiet, en pleurs. »* La gendarme l'observe un instant, demande à Jonathann et Grégory de patienter, s'isole quelques minutes avec son commandant d'unité, puis revient annoncer qu'ils vont lancer des recherches. Grégory se souvient de son étonnement : *« Ils nous prennent tout de suite au sérieux. Moi je m'attendais à ce qu'on nous dise : "Elle est majeure et vaccinée, elle a le droit de faire ce qu'elle veut" ou : "Ça fait trois heures qu'elle est partie, il n'y a pas de quoi s'inquiéter", mais ils ont tout de suite parlé d'appeler les chiens pisteurs et ont engagé des équipes… »*

À 12 h 30, à peine une demi-heure après que Jonathann a signalé la disparition de son épouse, deux gendarmes sont envoyés au bar PMU des parents de la jeune femme. L'endroit est bien tenu mais sans grand charme ni fioritures, fait d'une grande véranda d'aluminium surmontée de l'enseigne *La Terrasse* en rouge et blanc sur fond noir. Sur le trottoir d'en face commence le Pont de Pierre qui enjambe la Saône où quelques grands cygnes blancs donnent une impression de carte postale.

À l'arrivée des gendarmes, seule Isabelle est présente derrière le comptoir. Jean-Pierre est déjà parti à la recherche d'Alexia. Isabelle assure aux gendarmes que sa fille n'est pas dépressive, que tout va bien dans sa vie et que, selon elle, elle n'a aucune raison de disparaître volontairement. Un militaire prend note et lâche : *« Une autre de nos équipes est également partie à sa recherche. »* C'est à cet instant qu'Isabelle comprend qu'il est peut-être arrivé quelque chose de grave à sa fille. Elle ignore que les gendarmes, ainsi que le procureur de la République de Vesoul, Emmanuel Dupic, considèrent déjà la disparition d'Alexia comme inquiétante : une joggeuse partie seule, sans raison apparente de « changer de vie » ou de « prendre de la distance » et qui ne donne plus signe de vie, « ça sent pas bon ».

Très vite, des patrouilles des gendarmeries de Gray et de Vesoul et des brigades voisines sont envoyées sur les traces de la jeune femme. On la cherche en ville, aux alentours de Gray, au cimetière, et même dans les toilettes publiques. À 14 heures, une équipe se rend au PC de la police municipale pour visionner les images enregistrées dans la matinée par les trois caméras de surveillance installées dans les environs du domicile du couple. Sans plus de résultats : pas le début de l'ombre de la silhouette d'Alexia. Dans la foulée, un chien pisteur amené de Lons-le-Saunier, à une heure et demie de là, est immédiatement engagé devant le pavillon du couple. On demande à

Isabelle de bien vouloir fournir un vêtement appartenant à sa fille. Elle se précipite à l'intérieur de la maison, ressort avec un sweat qu'Alexia porte régulièrement. Un gendarme le tend au chien. Il s'appelle Darco. Et le voilà qui semble sentir la trace d'Alexia ! Son attitude ne fait aucun doute. Enfin une piste ! Darco, suivi de son maître et d'une poignée de militaires, remonte la rue de Sonjour, poursuit tout droit dans la rue du Val-de-Saône et, au bout du champ, encore tout droit sur la route de Velet, puis à droite chemin des Près, dans le hameau… On tient la trace de la joggeuse ! L'animal poursuit sa piste encore à droite sur le sentier de la Prairie, et au lavoir bifurque à gauche en direction des bords de Saône. Mais soudain, arrivé sur les rives, il se fige, semble chercher, et « marque », comme disent les initiés. Trois fois. Impossible pour lui d'aller plus loin. Il tourne en rond au pied de son maître. La trace d'Alexia s'arrête là.

Comment est-ce possible ? Première hypothèse : une voiture a emporté la jeune femme. Mais dans ce cas, Alexia est-elle montée de son plein gré ? A-t-elle été enlevée ? À moins qu'elle n'ait été accidentellement percutée par un véhicule avant que le conducteur panique et l'emmène ? Et si c'était tout autre chose ? Les techniciens de la gendarmerie savent que la trace trouvée par le chien peut correspondre à un précédent jogging, plus ancien. La trace olfactive se serait alors effacée avec le temps, et donc le chien la perdrait là, sur les bords de Saône, parce que le sol, à cet endroit, est plus humide, ou plus sec, ou plus fréquenté…

Premier espoir déçu. *« On ne comprend rien, on est perdus, mais surtout on commence vraiment à s'inquiéter »*, se remémore Jean-Pierre.

Au même moment, un gendarme est envoyé au 18, rue de Sonjour. Il se présente à Jonathann *« pour une perquisition du domicile »*, annonce-t-il en ajoutant qu'il ne faut pas s'inquiéter pour

autant. C'est la procédure normale, un *« acte d'enquête »* à la recherche d'un indice qui pourrait permettre de comprendre ce qui a pu se passer. *« Bien sûr »*, répond le jeune homme. Il n'y voit pas d'inconvénient, s'écarte pour laisser entrer le militaire. Il a le visage fermé, la tête basse, comme si le poids de son inquiétude le voûtait. Suivi de Jonathann, silencieux, le gendarme fait le tour du séjour, de la cuisine, des deux chambres, de la salle de bains, descend au sous-sol, jette un œil dans la salle de sport, puis revient dans la pièce à vivre où il a vu un téléphone sur l'îlot central, entre la cuisine et le salon. *« C'est celui d'Alexia »*, dit aussitôt Jonathann. Le gendarme l'informe qu'il va le saisir mais qu'au préalable il voudrait y jeter un œil. Il y trouvera peut-être un indice, le début d'une explication. *« Vous connaissez le code de déverrouillage ? »*, demande-t-il. Jonathann répond que oui et le lui donne. L'appareil s'allume sans difficulté et affiche immédiatement plusieurs appels en absence, dont un de *Maman* à 11 h 25 et un autre de *Jonathann* à 12 h 08. Le gendarme clique sur l'icône de la messagerie SMS. Les derniers textos reçus proviennent du téléphone de Jonathann. À 10 h 37 il écrit : *« Je vais passer par le boulot récupérer l'imprimante pour notre voisin. Ne m'attends pas pour la douche. »* À 10 h 42 : *« Toujours en train de courir ? Je vais au verre vider les cadavres que tu bois… Lol ! Bisous à tout à l'heure. Je t'aime. »* Et à 11 h 04 : *« Tu es rentrée ? je vais arriver. »* Le gendarme trouve également le message envoyé par Alexia à sa sœur Stéphanie à 9 h 13 par lequel elle la prévient qu'elle part courir et qu'elle passera peut-être ensuite chez ses parents. Message auquel Stéphanie a répondu : *« Ohhh mais arrête de brûler des calories !!! Avale-les plutôt. »*

Le gendarme éteint le téléphone, le glisse dans une poche en plastique, y appose un cachet de cire et remplit la fiche de scellé. Dans la case prévue à cet effet il écrit : « scellé n° 01 ».

Au même moment, des gendarmes s'affairent à la brigade de recherches de Vesoul. Le procureur de la République souhaite que des moyens importants soient immédiatement engagés. Des équipes sont constituées pour se rendre à Gray au plus vite, un hélicoptère de la section aérienne de la gendarmerie de Dijon est appelé en renfort pour survoler la zone et, surtout, un appel à témoin est lancé sur les réseaux sociaux. En quelques heures la nouvelle fait le tour des amis et des proches d'Alexia, ainsi que de toute la ville. Les uns téléphonent pour savoir si on a des nouvelles, d'autres proposent leur aide pour les recherches. Évidemment, les premiers journalistes appellent ici et là ou se rendent directement sur place, et bientôt le visage d'Alexia Daval, cheveux lisses et blonds, large sourire, lunettes aux montures noires, est diffusé un peu partout en France.

*
* *

Il n'est pas encore 18 heures et la nuit tombe déjà sur ce samedi d'automne. Dans les bureaux de la gendarmerie de Gray, quatre militaires sont désignés pour entendre les proches d'Alexia. Ils veulent comprendre si quelque chose dans la vie de la jeune femme, peut-être ces derniers mois, pourquoi pas ces derniers jours, a pu la mettre en danger ou lui donner des envies de départ… Bref « toute information qui pourrait être utile à l'enquête », comme le répètent les gendarmes à leurs interlocuteurs. Isabelle a beau chercher, elle ne voit pas. Elle décrit une famille, la leur, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Elle et Jean-Pierre qui vivent encore aujourd'hui dans la maison où Alexia et sa sœur Stéphanie ont grandi, des relations entre les uns et les autres sans difficultés ni tabous. *« En tout cas je ne pense pas qu'Alexia me cacherait quelque chose de grave »,* dit-elle. L'unique source de disputes – et encore, disons plutôt de désaccord, précise-t-elle – ce serait au sujet du poids d'Alexia. Elle n'est pas anorexique,

mais elle est très mince, en tout cas Isabelle la trouve trop mince, et de plus en plus. *« En fait, le seul vrai problème de santé que je lui connaisse, c'est sa difficulté à avoir un enfant »,* ajoute-t-elle avant d'expliquer qu'Alexia suit un traitement hormonal contre l'infertilité, qu'elle a été opérée il y a quelques mois suite à l'apparition d'un kyste sur ses ovaires, et surtout que durant l'été Alexia a fait une fausse couche à deux mois de grossesse. *« Ça la travaille beaucoup »*, reconnaît Isabelle. Mais bon, quoi ? Quel rapport avec sa disparition ? Il n'y a que sa sœur, Jonathann et eux, ses parents, qui sont au courant. Et puis Alexia semblait reprendre le dessus ces derniers temps, elle n'était pas dépressive pour autant et la veille au soir, lors du dîner familial, elle semblait même en forme. Et puis Isabelle dit : *« C'est une femme forte. Elle a du caractère, vous savez. »*

Isabelle n'imagine pas sa fille disparaître, tout balancer, mettre fin à ses jours. Elle était bien dans son travail, bien dans sa vie, elle pratiquait beaucoup de sport, surtout la natation et la course à pied. Avec Jonathann, ils étaient en train de rénover leur maison, y faisaient creuser une piscine, la vie était belle malgré ces difficultés à avoir un enfant. D'ailleurs, la sœur d'Alexia avait elle aussi eu des complications, mais elle avait fini par tomber enceinte et donner naissance à un magnifique petit garçon. Pour Isabelle, il est donc forcément arrivé quelque chose à Alexia. Quelque chose qu'elle n'a pas souhaité. Elle réfléchit sans trouver, et finalement se souvient d'une histoire qui remonte à quelques mois lui semble-t-il, un voisin qui aurait harcelé Alexia sur son téléphone. *« Elle m'en avait parlé mais elle ne semblait pas en faire un drame, je ne sais pas »*, conclut Isabelle, perdue dans ses pensées et les yeux gonflés de larmes.

Dans un bureau voisin, Stéphanie est également entendue. Elle connaît bien sa sœur, répond-elle d'emblée au gendarme qui l'interroge sur leur relation. Elles s'appellent plusieurs fois par

semaine et échangent très souvent par textos. Stéphanie confirme sans nuance tout ce qu'a pu dire leur mère. La joie de vivre d'Alexia, sa passion pour l'activité sportive, ses bonnes relations avec ses collègues, son caractère affirmé qui lui permet d'affronter les épreuves dans sa volonté d'avoir un enfant. *« Et dans son couple ? »*, demande le gendarme. Elle répond sans hésiter : Alexia et Jonathann forment un couple uni, sans problème. Alexia peut ne pas être facile à vivre par moments, certes, mais Jonathann est quelqu'un de calme et s'accommode très bien du tempérament de sa femme, on peut même dire qu'il se plie en quatre pour elle. Enfin, interrogée sur des personnes avec qui Alexia aurait pu avoir des problèmes relationnels, Stéphanie se souvient elle aussi de ce voisin qui a importuné sa sœur. Alexia lui a raconté que tout avait commencé par une histoire de trou dans le grillage, au fond de son jardin. Une poule s'était introduite chez elle et un jeune homme, sans doute un ami ou le fils de ces voisins-là, était venu s'en excuser puis lui avait laissé son numéro de téléphone pour qu'Alexia le prévienne si l'incident se reproduisait. Stéphanie ne se souvient plus exactement comment les choses se sont déroulées ensuite, mais ce qui est sûr c'est qu'Alexia a reçu beaucoup d'appels et surtout des SMS de ce jeune homme. Il avait même été si insistant qu'elle avait dû bloquer son numéro, se souvient encore Stéphanie. Et d'ajouter : *« Il s'appelle Arnaud. »* Cela confirme les dires de Jonathann et d'Isabelle. D'ailleurs, une équipe est déjà en route pour retrouver le jeune homme et l'interroger.

Au tour de Grégory d'être interrogé. Il est le mari de Stéphanie. L'autre gendre. Un regard « extérieur » à la famille pourra peut-être éclairer les enquêteurs. Mais le constat de Grégory ne fait pas vraiment leur affaire : pour lui comme pour les autres, hormis son obsession au sujet de son poids et sa difficulté à la procréation, Alexia est simplement *« une jolie jeune fille, amoureuse et heureuse dans sa*

vie, dans sa famille, dans son couple ». Pourrait-elle avoir une relation extraconjugale ? demande le gendarme. « *Non* », tranche Grégory d'un ton assuré. Et il conclut : « *Je tiens à vous le dire tout de suite, je ne vois pas du tout Jonathann faire du mal à Alexia.* »

Cela fait maintenant dix heures que la jeune femme n'a plus donné signe de vie. Jean-Pierre, son père, est entendu lui aussi. Ce n'est pas le plus bavard. Sous ses airs d'homme à l'aise dans ses pantalons à pinces colorés et ses chemises blanches, il est corseté par une sorte de réserve viscérale. Il n'est pas expansif, mais il sait ce qu'il veut et est sûr de ses convictions : pour lui, Alexia a fait une mauvaise rencontre ou a été victime d'un accident, d'un malaise, en tout cas il ne sert à rien de chercher dans sa vie ! « *Tout allait bien, j'ai peur du pire* », dit-il au gendarme. Puis, à l'invitation de celui-ci, il raconte : « *Jonathann est passé dans la matinée au bar. Je ne saurais pas vous dire quelle heure il était précisément, mais c'était plutôt dans la première partie de la matinée. Il est venu prendre un café, comme cela arrive, et il m'a dit qu'Alexia était partie courir. Il a ajouté qu'il n'était pas vraiment favorable à ce jogging, car elle avait des maux de ventre, mais c'est tout.* » L'homme semble perdu. Il conclut, le visage déformé par l'angoisse, que Jonathann n'est resté que quelques minutes puisque c'est en fin de matinée qu'il est venu pour faire part de son inquiétude.

*
* *

En fait, l'audition qui apporte le plus « d'informations utiles à l'enquête » est celle de Jonathann, dans un bureau à côté. C'est aussi la plus longue, près de quatre heures, celle qui traîne dans la soirée, car une question des enquêteurs en entraîne une autre, puis encore une autre. Après avoir raconté sa rencontre avec Alexia, Jonathann

livre aussitôt des détails sur l'intimité de son couple. À la question de savoir s'il pouvait y avoir des conflits entre lui et Alexia, il n'hésite pas : oui ça arrive, dit-il de sa petite voix pleureuse. L'enquêteur a à peine besoin de lui demander pourquoi, Jonathann se lance dans une longue confidence : selon lui, Alexia n'apprécie que très modérément sa belle-famille, ce qui crée de nombreuses disputes entre eux, car lui aime aller rendre visite à ses parents ou à ses frères et sœurs. Il va même un peu plus loin en expliquant qu'aux yeux d'Alexia il n'y a qu'une famille qui compte, la sienne. Puis il enchaîne sur une autre source de disputes : leurs difficultés à avoir un enfant. Il confirme qu'Alexia suit un traitement contre l'infertilité – des piqûres et des cachets, précise-t-il – avant de se livrer à une confidence qui va dérouter les enquêteurs : il a, de son côté, des problèmes d'érection. Et Alexia les lui reproche. D'ailleurs, continue-t-il, il a commencé un traitement pour cela et prend deux types de médicaments, du Spedra et du Cialis, tous deux censés favoriser et prolonger l'érection…

Comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu, le gendarme lui demande : *« Alexia vous reproche des problèmes d'érection, c'est bien ça ? »* Jonathann confirme. *« À quoi ressemblent ces reproches ? »* À des *« bouderies »*, elle *« faisait la gueule »*, répond-il. Puis il raconte qu'un jour, après une de ses « pannes », elle lui a dit qu'il n'était pas un homme, que si un homme la voyait ainsi nue, il la *« sauterait tout de suite »,* mais pas lui. Le gendarme retranscrit consciencieusement chacune des paroles de Jonathann. Puis il lui demande s'il se souvient de sa réaction. *« Je suis tombé de haut, je ne m'y attendais pas, j'étais dégoûté »*, répond le jeune homme. *« Vous étiez énervé ? »*, tente l'enquêteur. Non, il ne l'était pas. Il s'est excusé et est même retourné vers son épouse, mais elle est restée indifférente et ils sont passés à autre chose.

Pourquoi Jonathann raconte-t-il cela à un gendarme, presque spontanément, alors qu'Alexia a disparu depuis le matin ? Que cherche-t-il à faire comprendre ? Et pourquoi, à plusieurs reprises, a-t-il parlé de son épouse au passé ? Le militaire insiste : ces problèmes existent depuis longtemps ? Avant le mariage déjà ? Ou c'est plus récent ? Jonathann ne se démonte pas : les premières fois, c'était environ un an avant leur mariage, quand ils ont vécu un temps chez les parents d'Alexia, entre leur logement à Besançon et l'emménagement dans la maison de la rue de Sonjour où ils vivent actuellement. D'un ton toujours mièvre, il explique qu'Alexia *« ne voulait pas faire ça »* dans cette maison, que ses parents pourraient entendre et que lui, du coup, ça l'a bloqué une première fois, puis une deuxième, et puis après, ils se mettaient *« tellement la pression pour avoir un enfant »* que ça le bloquait aussi. D'ailleurs, selon lui, son problème aujourd'hui est bien plus psychologique que physiologique.

Le gendarme revient alors sur les disputes au sein du couple. À quoi ressemblaient-elles ? Étaient-elles fréquentes ? En fait, raconte Jonathann, elles sont intervenues surtout à la suite de la prise du traitement d'Alexia contre l'infertilité. Alexia perdait alors la maîtrise d'elle-même, affirme-t-il. Elle devenait même violente. Elle le tapait, lui donnait des claques, le pinçait. Lui essayait de la calmer, ça durait en général une demi-heure, puis elle devenait moins agressive et elle finissait par s'endormir. Ces derniers temps, c'était plus fréquent, dit-il. Naturellement, personne n'est au courant de ces crises. C'est quelque chose qui est resté dans leur intimité et, de ce qu'il en sait, elles ne se sont jamais produites ailleurs que chez eux. Il y a juste un neurologue à Dijon qui est au courant, parce que le couple est allé le consulter à ce sujet. Le gendarme note qu'il faudra retrouver ce médecin et vérifier les dires de Jonathann. Il lui demande aussi s'il est déjà arrivé qu'il réponde aux crises supposées d'Alexia de manière

violente : non, jure-t-il. A-t-il des traces de ces disputes sur le corps ? Oui, répond-il mollement en ouvrant le bras droit pour montrer, à l'intérieur du coude, une trace rougeâtre. Alexia l'aurait mordu le vendredi matin lors d'une de ses crises, justement. D'ailleurs il porte aussi la marque de plusieurs petites griffures sur le poignet gauche. L'enquêteur saisit l'appareil photo du service et demande s'il peut prendre un cliché. Bien sûr, répond sans hésiter Jonathann.

– Selon vous, qu'a-t-il pu arriver à Alexia ? demande alors le gendarme.

Jonathann est catégorique : ce n'est pas un suicide, pas Alexia, elle est trop forte. Un départ avec quelqu'un ? Il n'y croit pas non plus. Et avec qui ? Il y a bien réfléchi mais il ne voit pas. Reste un enlèvement, ou un malaise dû à ses crises peut-être, il ne sait pas. L'enquêteur lui demande alors de retracer la chronologie la plus précise possible des événements depuis la soirée de la veille. Jonathann s'exécute sans hésiter : vers 23 h 30, après une soirée chez ses beaux-parents où tout s'est bien passé, Alexia et lui sont rentrés à la maison, chacun dans sa voiture car Alexia était allée à la piscine avant de se rendre au dîner de famille et lui venait de chez lui. En fin de soirée, elle se sentait fatiguée, précise-t-il, elle avait des maux de tête. C'est elle qui a demandé à rentrer. En arrivant, ils ont donné à manger à Happy, leur chat qu'ils n'avaient pas croisé depuis le déjeuner, puis Alexia a lancé une lessive tandis que lui faisait tourner le lave-vaisselle. À l'approche de minuit ils se sont couchés, juste après qu'Alexia a pris son traitement, et ils se sont rapidement endormis. Ils se sont réveillés vers 7 heures, puis ils ont déjeuné ensemble devant une série, *The Grinder*, téléchargée sur Internet. Lui a pris des flocons d'avoine et des œufs, Alexia a mangé des fruits. Ensuite ils ont un peu regardé la télévision, il a vidé le lave-vaisselle, a fait un peu de rangement – *« des choses qu'Alexia n'avait pas rangées*

la veille » – et a étendu le linge qui avait été lavé pendant la nuit. Alexia, elle, s'est préparée. Il l'a rejointe dans la salle de bains au moment où elle enfilait sa tenue pour courir : un soutien-gorge de sport rouge, un tee-shirt gris, un gilet rouge par-dessus, un short en tissu noir et des chaussettes blanches. Elle lui a dit qu'elle avait besoin de faire un jogging car elle avait trop mangé la veille. « *Elle était obsédée par son apparence* », précise-t-il. Enfin il l'a vue descendre le seau à compost et a entendu la porte du garage s'ouvrir. Cela signifiait qu'Alexia venait de quitter la maison en passant par le sous-sol. Il était 9 heures passées.

Jonathann continue son récit en racontant ce qu'il a fait, lui, de son côté : Il est passé sous la douche puis, comme il en a l'habitude, a pris sa camionnette Nemo pour aller apporter le seau à compost chez ses parents, dans le village voisin de Velet, à moins de cinq kilomètres de là. Il a pris un café avec sa mère, ça n'a pas duré très longtemps, puis est reparti pour aller jeter des bouteilles en verre au container à côté de l'ancien collège. Après, il est passé à *La Terrasse*, le bar de ses beaux-parents, où il a discuté cinq minutes avec Jean-Pierre qui lui a offert un café. De là, il est allé sur son lieu de travail, l'entreprise Fourot, quelques centaines de mètres plus loin en longeant la Saône. Il ne travaille pas habituellement le samedi mais ce matin il avait besoin de récupérer une imprimante pour dépanner un voisin. Ce n'est qu'après, en rentrant chez lui, qu'il a commencé à s'inquiéter. Il était près de 11 heures et Alexia n'était toujours pas rentrée. Alors il a pris la voiture pour la chercher et, pendant qu'il parcourait l'itinéraire qu'elle avait pu emprunter, il a tenté de la joindre sur le numéro fixe de la maison en espérant qu'elle serait enfin rentrée. À la demande du gendarme, il montre son téléphone. Comme elle ne répondait pas, il a décidé de se rendre chez ses beaux-parents pour leur faire part de son inquiétude, conclut-il. L'audition prend fin. Il est 21 h 45. Les

gendarmes sont perplexes. Alors que la presse – sur la foi des témoignages des proches du couple – décrit une histoire harmonieuse, ils savent que la réalité n'est pas tout à fait celle-là.

1. Entretien avec les auteurs, le 4 janvier 2021.

– 5 –

Les doutes et les mensonges

Jonathann est épuisé. Son audition l'a vidé. Il s'effondre dans le canapé de son salon, s'enveloppe d'une couverture, grelotte et sanglote. Il est plus de 22 heures. Ses proches sont là. Ceux d'Alexia aussi : Isabelle et Jean-Pierre, Grégory, Martine la mère de Jonathann, son frère Cédric, Marianne une tante d'Alexia… Et tout le monde, bien sûr, se ronge les sangs. On cherche une explication, on veut comprendre ce qu'il a pu se passer, où se trouve Alexia si elle a décidé de partir… Mais pourquoi aurait-elle tout abandonné comme ça ? Et si elle avait croisé quelqu'un ? Le chien a perdu sa trace… *« On était tous paniqués, par moments tout le monde parlait en même temps, par moments il y avait un silence lourd »*, se souvient Isabelle.

C'est alors qu'en milieu de soirée se déroule la première scène qui aurait dû semer le trouble chez les proches du couple. Leur faire comprendre que Jonathann n'était pas juste un veuf désespéré. Grégory raconte : *« Dans le canapé, il pleure comme s'il était déjà entré en deuil. Nous on voulait chercher Alexia, on se demandait ce qu'on pouvait faire pour la retrouver, aider les enquêteurs, on voulait battre la campagne, alors que lui semblait déjà résigné. Et puis d'un seul coup, il commence à nous raconter qu'Alexia fait des crises de nerfs, à la limite de l'hystérie. Que cela arrive quand elle a pris son traitement, qu'elle*

l'insulte, le frappe parfois. Il nous dit qu'ensuite elle se calme et qu'elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé. » Isabelle n'a pas oublié cette scène : « *Il a soulevé la manche de son pull et nous a montré les marques qu'il avait au bras… Il disait qu'elle lui avait fait ça… C'était surréaliste.* » Ils sont une quinzaine autour de lui. Personne n'ose commenter. Personne ne comprend vraiment d'ailleurs. Les uns et les autres se regardent en fronçant les sourcils. « *Et puis à un moment il s'est levé et m'a prise à part avec une des tantes d'Alexia,* reprend Isabelle. *Il voulait nous montrer quelque chose et nous a guidées vers la chambre. Il avait les yeux exorbités, il pleurait. Là, il a ouvert un tiroir. C'était rempli de boîtes de médicaments. On n'a pas compris pourquoi il faisait ça, mais il n'était pas dans son état normal alors je n'y ai pas accordé trop d'importance…* » Mais quand elle raconte la scène à Jean-Pierre, de retour dans le salon, lui imagine aussitôt le pire : « *Je me suis dit qu'il voulait nous faire comprendre qu'Alexia n'allait pas bien et qu'elle avait pu mettre fin à ses jours. Mais j'avais du mal à y croire.* »

En réalité, personne ne s'arrête vraiment sur cette étrange scène que vient de jouer Jonathann. Du côté des Daval, on n'est pas si surpris que cela d'ailleurs. On estime depuis longtemps qu'Alexia a un fort caractère, qu'elle a une tendance à se croire supérieure à Jonathann, qu'elle peut, sous ses airs de fille bien élevée et sage, se montrer très dure. Alors qu'elle fasse des crises de nerfs, pas étonnant au fond ! Du côté des Fouillot, les mots de Jonathann paraissent tellement incongrus, tellement loin de l'inquiétude du moment qu'on les met sur le compte de la fatigue, de la panique ou de la colère.

*
* *

Les enquêteurs, de leur côté, commencent leur travail de vérification des premiers éléments en leur possession. Et il y en a un, pas anodin, qui leur a été donné par Jonathann : au détour de son

audition, il a répété, comme lorsqu'il avait signalé la disparition de son épouse, que la seule personne qui aurait pu causer du tort à Alexia, c'est ce fameux voisin, Arnaud M. Il a même été plus précis : il a raconté que, tout au long de l'été, ce voisin a harcelé Alexia d'appels téléphoniques, de SMS, et qu'il a fait courir la rumeur selon laquelle ils auraient tous les deux couché ensemble. Il a ajouté qu'avec Alexia ils ont appris que cet Arnaud souffrait de problèmes psychiatriques, qu'il avait même été interné d'office au printemps dernier et qu'il avait déjà eu des problèmes de harcèlement envers des jeunes femmes. Ce voisin les aurait plusieurs fois observés chez eux, quand il passait devant la maison pour se rendre chez sa grand-mère. *« Il était accro à Alexia*, avance même Jonathann*, du coup à un moment c'était la psychose à la maison, elle n'osait plus rentrer seule chez nous, et moi je ne voulais pas qu'elle aille courir sans être accompagnée. »* Toujours lors de son audition, Jonathann a expliqué que cet épisode s'est terminé sans heurts, quand ils ont bloqué les appels et messages du voisin, et qu'à peu près dans le même temps ils ont appris qu'il avait de nouveau été interné en hôpital psychiatrique. *« On s'est sentis soulagés et on a recommencé à respirer »*, a-t-il conclu.

En fin de journée, les enquêteurs finissent par retrouver cet homme qui a sans doute des explications à donner. Il habite chez sa mère, à Besançon. Il a effectivement effectué plusieurs séjours en psychiatrie, a bien eu quelques ennuis pour des histoires de comportements inappropriés envers des femmes, et il a officiellement été diagnostiqué bipolaire. Il reconnaît avoir échangé de nombreux messages avec Alexia, qu'il connaissait parce qu'elle était la voisine de sa grand-mère et avec qui il avait passé un moment, une seule fois, lors d'un festival non loin d'ici. Puis il explique qu'elle lui a demandé, à la fin de l'été, d'arrêter de lui écrire, ce qu'il a fait. Avait-il des vues sur la jeune femme ? Oui et non. Il aurait aimé avoir une aventure

avec Alexia, mais sans qu'elle quitte son mari, et surtout sans qu'il le sache… Les explications du jeune homme ne sont pas toujours très convaincantes, ni même toujours cohérentes, mais difficile d'y voir des tentatives de manipulation des gendarmes. Il semble plus perdu que menteur. Et qu'a-t-il fait entre vendredi soir et ce matin ? Il est resté chez lui, comme la plupart du temps, répond-il, et vers 11 heures il a appelé sa grand-mère comme il le fait presque tous les jours.

Instinctivement, les gendarmes ne croient pas à la culpabilité de ce garçon. Ils ont raison : les déclarations de sa mère – qui confirmera sa présence à Besançon, à plus de cinquante kilomètres de Gray, le samedi matin – mais aussi l'étude de son téléphone le mettront hors de cause.

*
* *

Dimanche 29 octobre 2017. Gray se réveille sonnée. Dans les cafés, dans la rue quand on se croise, à la boulangerie, la disparition d'Alexia est dans toutes les conversations. Car la jeune femme est plus que « la joggeuse disparue ». C'est une enfant de Gray. Et même ceux qui ne connaissent pas sa famille peuvent facilement l'identifier : *« C'est l'une des filles du couple qui tient* La Terrasse*, sur les bords de Saône »*, dit-on. *« La maman est conseillère municipale »*, savent certains.

Isabelle et Jean-Pierre, eux, sont depuis le lever du soleil sur les bords de Saône, accompagnés de quelques proches. Ils ne savent pas ce qu'ils cherchent, mais ils devaient être là. Que faire d'autre ? Rester les bras croisés ? Pas question, évidemment. Des plongeurs de la gendarmerie sont déployés sur les bords de la rivière, à proximité de la route où le chien pisteur a perdu la trace d'Alexia. Isabelle est sceptique. Elle a du mal à imaginer une noyade. En plus de courir

régulièrement, Alexia est une excellente nageuse. D'ailleurs, la veille encore elle était à la piscine juste avant de se rendre au dîner raclette chez ses parents. À moins qu'elle ait fait un malaise, comme le suggère Jonathann. Et elle aurait basculé dans l'eau ? C'est tout de même difficile à imaginer. Pour Isabelle et Jean-Pierre, vingt-quatre heures après la disparition de leur fille, l'enlèvement reste la piste la plus probable. Devant une caméra de France 3 qui s'approche, Isabelle s'adresse à un éventuel ravisseur : *« S'il vous plaît, dites-nous où se trouve Alexia ! »*

Jonathann, lui, a rejoint les enquêteurs. Ils lui ont demandé de les accompagner pour refaire les trajets qu'Alexia a pu emprunter. Deux véhicules de la section de recherches de Besançon s'engagent dans le quartier du couple puis, là encore, vers les bords de Saône. Jonathann est installé dans le premier véhicule. Apathique, il donne ses indications : *« À gauche », « elle a pu continuer par là », « maintenant à droite », « ou peut-être par ici »*. À côté de lui et dans la voiture suiveuse, les gendarmes prennent des notes sur une carte. Alexia a pu faire une boucle de quelques kilomètres dans un sens ou dans l'autre. Mais à ce stade, rien d'anormal sur le parcours.

Non loin de là, un couple s'approche des gendarmes en faction. L'homme et la femme souhaitent faire savoir que leur fille âgée de quatorze ans a été importunée dans ce secteur par un homme. C'était un peu avant l'été, un peu plus haut sur les bords de Saône, vers la station d'épuration. Leur fille rentrait à la maison avec une amie quand un homme à bord d'une camionnette blanche s'est arrêté à leur hauteur. Il avait une soixantaine d'années et portait une chemise à carreaux rouge, c'est tout ce dont elles se souviennent. Prenant peur, elles ont accéléré le pas et continué leur chemin, mais le conducteur a enclenché la marche arrière pour revenir vers elles,

alors elles se sont mises à courir et ont réussi à se réfugier dans la maison.

Un gendarme note, mais sans numéro de plaque, sans modèle de véhicule, sans description physique de l'individu, c'est maigre, très maigre.

Il y a plus intéressant. En tout cas pour mieux comprendre qui est Alexia : l'audition, à peu près au même moment, de Martine, la mère de Jonathann. À la question du gendarme qui lui demande ce qu'elle sait d'Alexia, elle répond d'emblée : *« Elle ne nous aime pas. Pour elle, on est des ploucs, des pauvres, pas du même standing qu'elle et sa famille. Elle n'est pas comme ses parents. Eux s'en fichent et ne font pas de différence. »* Puis Martine explique que *« pourtant, au début, ça se passait pas trop mal. Elle dormait de temps en temps à la maison, me parlait normalement, ils passaient un Noël sur deux avec nous. »* Ce n'est qu'après le départ du couple à Besançon que les visites d'Alexia ont commencé à s'espacer, jusqu'à devenir exceptionnelles. *« Ces dernières années, il n'y a plus qu'à l'occasion d'un anniversaire ou d'un repas de Noël, mais c'est tout. Et encore, elle doit se sentir obligée. »* Alexia a d'ailleurs si peu d'estime pour sa belle-famille que Jonathann doit venir la voir en cachette, poursuit Martine, sinon il s'expose à des remarques de sa femme. *« Je me souviens d'un jour où il était à la maison pour voir ses neveux et nièces. Cette fois il a envoyé un message à Alexia pour la prévenir, et elle a répondu qu'il perdait son temps chez nous. Je me souviens que ça l'a chagriné »,* raconte-t-elle avant de préciser que, de son côté, elle a fini par accepter le comportement de sa belle-fille et qu'elle n'en fait pas une montagne. *« C'est comme ça »*, conclut-elle sans plus d'émotion. Le gendarme retranscrit les mots de Martine. La merveilleuse idylle du couple parfait ne serait donc pas si merveilleuse…

*
* *

Vingt-quatre heures qu'Alexia n'a pas donné signe de vie et sa disparition fait déjà les gros titres. Elle n'est encore que « la joggeuse disparue » ou « une joggeuse de Haute-Saône » dont on est sans nouvelles, mais l'inquiétude monte déjà partout, comme si de près ou de loin nous avions tous le même mauvais pressentiment : une joggeuse partie seule, un sourire et un regard lumineux qui disent la joie de vivre d'une femme « belle à croquer », amoureuse et pleine de projets, des premières infos qui racontent un couple idéal, une famille sans histoires, une famille comme tant d'autres ou comme celle que beaucoup aimeraient avoir, une petite ville blottie au bord d'une rivière, des habitants qui ne font jamais la une des médias et qui s'en portent très bien, un mystère dans le brouillard d'un week-end de Toussaint. Chez les journalistes, nombreux sont ceux qui pressentent le drame, l'injustice qui donne envie de hurler, l'histoire qui prend aux tripes, l'affaire dont tout le monde parle à la machine à café. Le fait divers qui va marquer l'année. Ils voient juste. Ils sont pourtant loin d'imaginer ce que les enquêteurs ont en tête.

Au tribunal de Vesoul, le procureur Emmanuel Dupic fait partie des tout premiers à avoir senti le drame venir. En quelques heures il a décidé de lancer un appel à témoin, a déployé tous les moyens à sa disposition pour lancer les recherches et trouver le moindre indice. Aussi, dans le plus grand secret, il a été convenu avec les enquêteurs qu'il fallait s'intéresser de près au mari de la joggeuse… Il y a d'abord eu cette audition, dès le samedi en fin de journée, au cours de laquelle Jonathann a spontanément livré les difficultés que traversait son couple : ses problèmes d'érection, les supposés coups de colère d'Alexia, leurs difficultés à avoir un enfant, leurs disputes fréquentes, cette trace de morsure qu'il portait à l'intérieur du coude et qui aurait

été causée par Alexia au cours d'une de ses crises, la veille de sa disparition… Rien qui fasse de Jonathann un suspect évident, certes, mais un tableau tout de même bien éloigné du couple idéal décrit par tous leurs proches. *« Dès son audition on est un peu troublés, ses déclarations sont étranges »*, se souvient le procureur. *Contrairement à ce que tout le monde nous affirme, on peut imaginer une relation très conflictuelle, alors on se demande ce qui se passe vraiment dans ce couple, s'il ne s'est pas battu avec sa femme… »*[1] Surtout, il y a un élément factuel qui le trouble bien davantage : les gendarmes ont beau chercher, interroger tout le monde alentour, personne n'a vu Alexia courir ce samedi matin-là. Dans la rue de Sonjour, pas un voisin, ni plus loin un riverain, n'a aperçu la jeune femme. Sur les chemins de halage des bords de Saône, là où elle aurait dû logiquement poursuivre son jogging, pas plus de témoin. Quant aux images de l'unique caméra de vidéosurveillance installée sur le parcours supposé du jogging, les enquêteurs n'y trouvent pas une seule silhouette qui pourrait s'apparenter à celle d'Alexia…

Un homme, charpentier de métier, est bien venu à la gendarmerie pour dire qu'il avait vu une jeune femme ressemblant à Alexia, mais il n'a l'air sûr de rien. Il se trouvait perché sur le toit d'une cliente, entre Velet et Gray, pour changer des tuiles, quand il a vu passer une joggeuse aux alentours de 9 h 30. C'est en découvrant le visage d'Alexia sur l'appel à témoin qu'il a fait le rapprochement. Comme Alexia, la jeune femme qu'il a vue était blonde, *« enfin châtain clair »* et *« courts sur la nuque »,* à peu près de la même corpulence aussi, pense-t-il, elle portait un haut rouge, enfin il n'est pas tout à fait sûr, en tout cas *« une couleur vive »*, et *« certainement »* un bas sombre et long, il n'a *« pas vraiment fait attention à sa tenue vous comprenez ».* Il se souvient simplement d'un détail : la joggeuse portait une ceinture autour de la taille, comme ces porte-bidons que l'on voit parfois sur

les coureurs. Le gendarme interrompt sa prise de notes : Jonathann n'a jamais évoqué ce type d'équipement… Évidemment, cela ne permet pas d'avancer avec certitude que la joggeuse aperçue par le charpentier n'était pas Alexia, tout comme l'absence d'autre témoin, en ville ou sur les bords de Saône, ne signifie pas que la jeune femme n'a pas couru, mais tout de même. Certes, les joggeurs et les promeneurs étaient peu nombreux ce matin-là car il faisait gris et froid, ce qui limitait la probabilité que quelqu'un la croise, mais tout de même…

Et si Alexia n'avait jamais fait ce jogging ? Si elle n'était pas sortie de chez elle ?

*
* *

Le dimanche après-midi, au lendemain de la disparition, une nouvelle perquisition est organisée au domicile des jeunes époux. *« C'est un acte d'enquête classique en cas de disparition comme celle-ci,* assure Franck P., le chef d'enquête[2]. *Ça permet de mieux connaître la personne, son environnement, on va découvrir son intimité, sa personnalité, sa façon de vivre, et peut-être trouver un détail qui peut nous donner un début de piste. »* Le procureur de la République, lui, reconnaît aujourd'hui qu'il nourrissait un secret espoir[3] : *« Trouver dans le pavillon des traces de lutte, un indice laissant penser qu'il s'y était passé quelque chose d'anormal. Pourquoi pas du sang d'Alexia… »*

Peu avant 15 heures, quatre gendarmes dont un technicien en identification criminelle – les fameux experts en blouse blanche –, se présentent donc à Jonathann et lui demandent de bien vouloir les laisser faire le tour de la maison. *« C'est la procédure »*, lui assurent-ils comme s'il fallait le mettre en confiance. Il réagit à peine, se montre courtois mais passif, comme à son habitude. Et toujours cette tête

basse, ces gestes lents, cette façon de paraître voûté sans l'être, et cette grimace du malheur accrochée au visage.

Les gendarmes sont venus avec une de leurs armes favorites : du Bluestar, ce révélateur de traces de sang ultraperformant. En le pulvérisant sur des objets, au sol, sur une poignée de porte ou sur un mur, et en plongeant les lieux dans la pénombre, le Bluestar scintille – en bleu – au contact de la moindre tache de sang, même si la surface en question a été nettoyée, et même très bien nettoyée. Entre une plinthe et un parquet, sur le joint d'un carrelage, dans la fissure d'une poutre, derrière le robinet d'un lavabo… il reste toujours de quoi faire réagir le Bluestar.

Les gendarmes s'engagent vers le salon-séjour et la cuisine ouverte. À l'image du pavillon, la pièce est spacieuse, certes sans grand charme mais confortable. Des murs blancs, de grandes dalles de carrelage gris clair au sol, des meubles modernes sans grand style, et au centre un large canapé en « L » anthracite surmonté de trois coussins rouge orangé. Face au canapé, une table basse en verre et, dans l'angle, un grand écran de télévision. Sur la gauche, quelques vêtements secs encore suspendus aux grilles d'un Tancarville et, côté droit, des courriers ouverts qui traînent sur la table à manger. De ce coin salon on distingue à travers une baie vitrée le petit jardin et la piscine que le couple vient de faire creuser. De l'autre côté de la pièce, la cuisine (murs couleur terre cuite en rappel aux coussins du canapé) est séparée du séjour par un îlot cubique et volumineux avec plan de travail en granit. Là se trouve une tablette électronique qu'un gendarme demande à Jonathann d'allumer. Il s'exécute en formant du bout du doigt le schéma de déverrouillage et, toujours à la demande du gendarme, ouvre et ferme quelques applications, communique son adresse mail ainsi que celle d'Alexia, leurs identifiants et mots de passe pour accéder à leurs comptes Facebook. Les gendarmes

observent, notent, mais ne trouvent rien qui puisse être « utile à l'enquête », comme ils disent dans leur jargon. Ils invitent alors Jonathann à leur présenter son téléphone, posé là aussi. L'adjudante Marie-Pierre Bouhelier, de la section de recherches de Besançon, s'approche. C'est l'un de ses tout premiers contacts avec le jeune homme. Elle le trouve voûté, *« comme s'il avait en permanence mal au dos »*, avec *« une petite voix fluette »*[4]. Un garçon inoffensif s'il en est. L'adjudante est loin d'imaginer qu'elle sera l'une des deux gendarmes désignés pour interroger Jonathann lors de sa garde à vue et lui faire avouer le meurtre de son épouse.

Pour l'heure, elle lui demande d'ouvrir le journal d'appels de son mobile. Ensemble ils constatent une forte activité depuis la veille à midi, l'heure à laquelle Jonathann a signalé la disparition d'Alexia : des communications avec sa mère Martine, avec Isabelle, avec ses frères Cédric, Yoann et Mickaël, une autre avec une tante d'Alexia, Lydia, ou encore une amie, Mélanie. La fréquence des appels exprime clairement l'inquiétude et la panique. Jonathann contacte beaucoup ses proches, ses amis cherchent eux aussi à le joindre. Et puis, en remontant le temps, l'adjudante Bouhelier remarque deux appels passés à « Alexia » dans la même minute, à 12 h 02 le samedi, quelques instants avant qu'il se présente, avec Grégory, à la gendarmerie. *« J'ai essayé de la joindre… »*, explique Jonathann de sa toute petite voix. L'adjudante note scrupuleusement les horaires des appels, pose des questions banales à Jonathann, et remarque une chose étrange : *« Je me souviens de m'être étonnée de sa façon de parler d'Alexia au passé. Je ne sais plus précisément quels étaient ses mots, mais il a eu des formulations qui m'ont frappée. Je ne dis pas que j'ai trouvé ça suspect, mais le fait est que ça a retenu mon attention…*, poursuit-elle. *Et puis il y a ce moment où j'aperçois la piscine et je lui dis que c'est chouette, je commence à parler des moments à venir avec les*

enfants, plus tard, que ce sera sympa, mais il me coupe tout de suite et me dit qu'il n'y aura pas de "plus tard". »

Les gendarmes consignent tout, informent Jonathann qu'ils saisissent la tablette, une clé USB qui se trouve à proximité, un ordinateur portable un peu plus loin, et les placent sous scellés. L'un d'eux remarque aussi plusieurs boîtes de médicaments dont un somnifère, le Zolpidem, et un antalgique, le Tramadol. *« C'est à Alexia »,* murmure Jonathann. Ils se dirigent maintenant vers la cave et la salle de sport attenante, là où Alexia aime s'entraîner sur son tapis de course quand la météo fait des caprices. R.A.S. par ici. Tout semble en ordre. En remontant vers la buanderie, puis dans la chambre du couple et la salle de bains, et enfin sur le linge suspendu dans le salon, ils s'arrêtent sur plusieurs vêtements d'Alexia, échangent quelques mots. L'expert remarque quelques petites taches sombres. Il s'avance et vaporise à plusieurs reprises le Bluestar. On prend le temps. On plonge la pièce dans la pénombre. Mais rien. Idem en redescendant au garage, quand on s'attarde sur les véhicules du couple : l'Audi A4 de Jonathann, la vieille Laguna du grand-père qu'Alexia utilise au quotidien pour ne pas abîmer la 208 flambant neuve qu'elle a gagnée… Le Bluestar ne déclenche aucune réaction. Pas le moindre scintillement. Pas la moindre trace de sang, nulle part, ni ici au sous-sol ni ailleurs dans la maison. Il ne s'est donc rien passé d'anormal sous ce toit. En tout cas, il n'y a aucune raison de douter de ce que raconte Jonathann. D'ailleurs lui, pendant les quatre heures que dure la perquisition, ne semble pas avoir plus de réaction que le produit chimique. Il est bien là physiquement, se plie à la moindre consigne, mais semble absent comme s'il ne se sentait pas concerné par ce qui se passe sous ses yeux.

*
* *

C’est un vieil homme qui va apporter une nouvelle pierre à l’édifice du doute. Il se présente le lendemain matin, lundi, à la gendarmerie de Gray. Un voisin du couple. Il a quatre-vingts ans. *« Hier après-midi vos collègues sont passés me voir pour me demander si j’avais vu ou entendu quoi que ce soit de particulier chez mes voisins et je leur ai dit que non,* commence-t-il. *Mais cette nuit quelque chose nous est revenu, à ma femme et moi… »*

Dans ce genre d’enquête, on ne peut se permettre de passer à côté d’aucun témoignage, pas même celui d’un vieux monsieur qui a manifestement des petits trous de mémoire. Alors on le fait s’installer dans l’un des bureaux où se déroulent les auditions, et l’adjudante Bouhelier s’assoit face à lui. *« J’ai oublié de dire à vos collègues que dans la nuit de vendredi, à 1 h 26 précises, j’ai entendu que mes voisins ont bougé un de leurs véhicules,* raconte-t-il d’emblée. *Ils peuvent garer leurs voitures le long de leur pavillon, sur le côté droit quand on est dans la rue. Là il y a une plaque de métal un peu bancale et, à chaque fois qu’un véhicule passe dessus, cela fait un bruit que j’entends de chez moi, même si les vitres et les volets sont fermés. »* L’octogénaire en est certain : le « boum-boum » de la plaque est très caractéristique et cela ne peut pas être autre chose : un véhicule est passé à cet endroit à cette heure-là cette nuit-là. *« Mais vous dire si le véhicule entrait ou sortait, ça je ne sais pas. La plaque fait le même bruit dans les deux sens. »* Par ailleurs, il ne sait pas de quel véhicule il s’agissait. Il n’est pas allé jusqu’à regarder par la fenêtre. *« C’aurait été de la curiosité mal placée… »,* glisse-t-il tout à fait sérieusement. Il peut simplement dire que le plus habituel est de voir le véhicule professionnel du mari, le Citroën Nemo de l’entreprise Fourot, garé à cet endroit.

Mais comment peut-il être aussi certain de cette heure aussi précise ? C’est très simple : ce vendredi soir il s’est couché entre 22 heures et 22 h 30, comme tous les soirs. Et comme tous les soirs il

s’est endormi facilement, il s’est relevé dans la nuit pour prendre ses cachets d’homéopathie, et sur le four il a vu 1 h 26 affiché au moment précis où il a entendu le « boum-boum » reconnaissable entre mille. Sa femme, elle, se couche toujours un peu plus tard, vers 23 heures, et a toujours du mal à s’endormir, et cette nuit-là elle était encore éveillée quand le fameux bruit a retenti. *« Je me souviens même qu’elle m’a demandé, quand je suis revenu me coucher, si j’avais entendu le bruit »*, précise-t-il. D’ailleurs elle pourra le confirmer si besoin…

Le témoignage du vieux monsieur n’est pas anodin, loin de là. Car Jonathann a affirmé qu’Alexia et lui se sont couchés aux alentours de minuit et qu’ils ne se sont réveillés que le lendemain matin peu après 7 heures. Or ce voisin est catégorique : vu la configuration des lieux et de la maison, ça ne peut être qu’une voiture du couple qui a déclenché le bruit de la plaque. La gendarme veut donc en savoir un peu plus sur cet homme et lui demande quelles relations il entretient avec ses voisins. *« Nous nous entendons très bien avec tout le monde dans la rue »*, tranche-t-il. Et plus précisément avec le couple Daval ? demande-t-elle. *« J’ai plus de relations avec mon voisin de l’autre côté qui est gendarme comme vous, qui bricole beaucoup et qui vient souvent me demander de lui prêter des outils »*, commence-t-il avec cette manière qu’ont parfois les personnes âgées de digresser sans s’en rendre compte. Puis, face à la moue de l’adjudante : *« Mais bon, avec les Daval… on les connaît moins parce qu’ils sont là depuis peu et qu’on n’est pas de la même génération, mais tout se passe bien aussi. On se dit bonjour par-dessus le grillage. L’autre fois je leur ai proposé des cerises car j’en avais trop. Je leur ai aussi donné un pot de miel car je suis apiculteur. Ils sont gentils, même si je n’ai pas les mêmes affinités que j’avais avec le grand-père d’Alexia qui était l’ancien propriétaire de la maison… »*

– Et que pourriez-vous dire du couple ? tente l'enquêtrice. *« Oh rien de particulier, je ne voudrais pas vous dire de bêtise*, s'inquiète-t-il. *Il s'agit d'un couple très calme et je n'ai jamais rien entendu de particulier chez eux, jamais de cris ou autres, si c'est votre question. »*

Marie-Pierre Bouhelier consigne scrupuleusement les déclarations du voisin. *« Il est très crédible car il semble certain de ce qu'il dit mais, surtout, il est très précis*, se souvient-elle. *J'ai toutes les raisons de le croire. »* Pour autant, là encore, ce n'est pas cette heure trente de décalage qui fait de Jonathann un meurtrier. Si ses déclarations de la veille ne collent pas avec celles de ce voisin, il peut s'agir simplement d'une erreur, d'un oubli : *« Je sais qu'il dit être rentré à minuit mais il a pu se tromper ou il a pu ressortir après une dispute et ne pas l'avoir dit de peur d'être suspecté. À cette heure-là, notre travail n'est pas de trouver un suspect, c'est de trouver Alexia, alors il faut en priorité engranger les informations… »*

N'empêche : imperceptiblement, voire inconsciemment, le doute est déjà présent. D'autant que tous les enquêteurs habitués aux disparitions inquiétantes de jeunes femmes le savent : quand elles se terminent mal, dans la majorité des cas un proche est mis en cause.

1. Entretien avec les auteurs, le 24 mars 2021.
2. Entretien avec les auteurs le 4 janvier 2021.
3. Entretien avec les auteurs le 24 mars 2021.
4. Entretien avec les auteurs le 4 janvier 2021.

– 6 –

Un corps entre deux troncs d'arbres

Lundi 30 octobre 2017. Quarante-huit heures que l'on recherche Alexia. Bien sûr, au fur et à mesure que les heures passent, l'atmosphère s'alourdit. Aux quatre coins de la ville, des gendarmes arrêtent les véhicules. Ont-ils vu ou entendu quelque chose, ou quelqu'un, n'importe quoi pouvant avoir de près ou de loin un lien avec la disparition de la jeune femme ? Plusieurs évoquent une « camionnette blanche » ou un « prédateur » qui aurait importuné des adolescentes ces derniers mois dans le secteur. Mais jamais rien de concret. Ce sont des on-dit. Tous, d'ailleurs, commencent leur phrase par : *« J'ai entendu dire que… »* ou *« Il paraît que… »* Les gendarmes notent sans trop y croire. Ils ont l'habitude de ce genre de rumeurs. Une fameuse « camionnette blanche ». Comme un fantôme qui rôde autour de toutes les grandes affaires mystérieuses. *« Soyez vigilants et restez prudents »*, répètent-ils en laissant repartir les automobilistes. Leur présence est aussi là pour rassurer. Car déjà une autre ritournelle se fait entendre ici et là : *« Si Alexia a été enlevée ou tuée, son agresseur, lui, court toujours et il est peut-être parmi nous… »*

*
* *

À l'extérieur de la ville, en allant vers Mantoche et Esmoulins, d'autres gendarmes encadrent les recherches qui s'intensifient. Plus de trois cents personnes se sont portées volontaires pour une grande battue. La majorité est composée d'anonymes touchés par la détresse des parents de la jeune femme, mais les plus affectés sont bien sûr ses proches, venus nombreux, car tout le monde sait maintenant qu'il faut s'attendre au pire. Benoît Ruffinoni, l'un des amis d'enfance d'Alexia, se souvient, la gorge nouée : *« C'était monstrueux. À chaque instant on se disait qu'on pouvait tomber sur un objet ou un vêtement lui appartenant, ou pire encore sur son corps. À chaque pas je me disais que l'horreur pouvait s'abattre sur nous. »*[1]

Et puis soudain : *« Une jambe ! Capitaine, il me semble que c'est une jambe ! »* C'est un militaire qui hurle. Il a une vingtaine d'années. Il est élève à l'école de gendarmerie de Dijon. Sa compagnie est arrivée en renfort le matin même, il ne connaît ni les lieux, ni Alexia, ni sa famille, mais sa voix tremble. Deux de ses jeunes collègues restent figés à ses côtés. Ils échangent des regards interrogatifs. Ils ont tous le même doute : Est-ce bien un corps humain ? On dirait un mannequin de cire. Ce bout de jambe qu'ils aperçoivent entre deux troncs d'arbres couchés au sol semble si rigide et brillant… Le capitaine approche. Un long silence. Sous un drap et des branchages, il distingue une chaussure de running rose fluo et ce qui semble être un collant de course noir. Sur la partie haute, une veste en nylon rose ou rouge… Autant d'éléments qui correspondent à la tenue d'Alexia le samedi matin. En plusieurs endroits, notamment sur un pied qui dépasse du drap, il semblerait que le corps soit en partie calciné. Le capitaine fait aussitôt reculer ses hommes de quelques mètres. Il faut figer la scène, ne plus rien déplacer, ne rien toucher, éviter d'effacer des traces éventuelles au sol, prévenir les chefs d'enquête et le procureur de la République.

En quelques minutes, les fourgons des techniciens en identification criminelle sont là, les accès au bois sont bloqués et des rubalises sont dressées sur un large périmètre autour du cadavre. Les experts de la police scientifique en blouse approchent, prennent des photos, notent la présence du moindre indice en déposant des plots jaunes numérotés au sol. On fait décoller un drone pour survoler la zone. C'est grâce à lui que des traces qui ressemblent aux passages de roues d'une voiture sont repérées sur un chemin à quelques mètres de là, juste à l'orée du bois. Plus près de la scène de crime, les techniciens relèvent la présence de plusieurs petites bonbonnes en aluminium, comme des recharges de gaz, et juste à côté du corps, un capuchon en plastique gris faisant penser à ceux qui referment les bombes de peinture des graffeurs.

Au même moment, derrière le comptoir de *La Terrasse*, le visage d'Isabelle se déforme soudain. Elle pose son téléphone et raccroche d'un geste nerveux du pouce. *« C'était la gendarmerie »*, glisse-t-elle à Jean-Pierre. Une équipe de télévision, que le couple a laissé entrer, filme en continu. Quelques proches de la famille sont également présents pour soutenir Isabelle et Jean-Pierre dans cette infernale attente. *« Le procureur veut nous voir. Il nous attend »*, dit Isabelle en enfilant déjà son manteau. *« Jonathann a été prévenu ? »*, demande Jean-Pierre.

Quelques minutes plus tard, il est déjà là, sur le parking de la gendarmerie de Gray. On s'enlace rapidement puis Jean-Pierre et Isabelle entrent les premiers. Le militaire à l'accueil les oriente dans un bureau où se tient le procureur de la République. *« Là, il nous annonce qu'un corps a été retrouvé*, se souvient la maman d'Alexia, *et tout de suite on s'effondre. C'est la nouvelle qu'on redoutait le plus. Le monde s'écroule autour de nous. »* Jean-Pierre n'oubliera jamais ce moment lui non plus : *« Moi je suis assis à côté de Jonathann. Aussitôt*

je le prends dans mes bras, il fond en larmes avec moi. » Le procureur Dupic prend les précautions d'usage et ne dit pas que le visage de la joggeuse retrouvée est en tous points ressemblant à celui d'Alexia. Au contraire il montre la plus grande prudence, comme s'il fallait à tout prix autoriser les parents à garder l'espoir : « *Une expertise ADN doit confirmer qu'il s'agit bien de votre fille.* » Évidemment personne n'est dupe, Isabelle la première : « *Qui d'autre cela pouvait-il être ?* »

*
* *

L'homme s'exprime mal. Non seulement il peine à articuler, mais en plus ses phrases sont truffées d'erreurs de syntaxe et de conjugaison. À se demander s'il a bien toutes ses facultés mentales. Que fait-il dans ce bois ? Il est venu cueillir des champignons, répond-il, mais puisque tout le monde cherche Alexia, alors il veut bien aider lui aussi, même s'il ne connaît pas Alexia bien sûr, enfin si, il la connaît depuis qu'il a entendu l'histoire à la télé, pauvre fille, pfff, mais il ne l'a jamais vue en vrai, pfff…

L'individu est rond, le visage poupon. Une trentaine d'années. Il semble inoffensif, presque bonhomme, et se tord les doigts sans arrêt, un peu à la façon d'un enfant impressionné. Mais il se trouvait à quelques dizaines de mètres de l'endroit où le corps a été retrouvé quand il a été aperçu par les gendarmes. Et vraiment, ses explications ne sont pas très cohérentes. Sans hésiter, les gendarmes alertent le procureur de la République, qui ne tergiverse pas non plus : l'individu est interpellé et placé en garde à vue dans les locaux de la gendarmerie de Gray.

Il s'appelle Anthony. Il a vingt-neuf ans. On lui demande de se déshabiller. Ses vêtements sont saisis pour prélèvements. Un gendarme lui tend de quoi se rhabiller puis on l'installe dans un bureau. « *J'ai une copine qui est originaire de Margilley, mais pour le*

moment nous vivons chez mes parents qui vivent à Apremont, mais nous sommes en train de déménager pour habiter à Essertenne, de l'autre côté », commence-t-il quand le gendarme l'invite à se présenter. Peut-il épeler les noms de ces villages ? demande l'enquêteur qui, venant de Besançon, ne connaît pas ces petites communes de la Haute-Saône. Non, répond le jeune homme un peu gêné. Il ne sait ni lire, ni écrire. Il poursuit : il est actuellement sans emploi mais inscrit dans une agence d'intérim, *« celle avec les deux bonhommes qui ont les bras en croix »*, et il a un petit garçon de quatre ans. Il s'est séparé de la maman il y a deux ans et a la garde du petit la semaine, elle le week-end. Ce matin, d'ailleurs, il a dû laisser le p'tit à sa mère, parce qu'il voulait participer à la battue, alors il s'est rendu à la mairie comme la dame de l'épicerie le lui a conseillé, mais là-bas un monsieur lui a dit qu'il y avait des papiers à remplir, alors il est reparti, parce que *« moi et les papiers, ça fait deux »*, et il s'est rendu seul en voiture jusqu'au barrage d'Apremont, et là il a marché dans les champs et les bois en direction des gendarmes. *« Je voulais trouver la personne »*, assure-t-il. Alors pourquoi avoir déclaré dans un premier temps qu'il cherchait des champignons ? Il ne sait pas… il a été surpris… il a dit ça pour dire quelque chose… parce qu'il ne s'attendait pas à voir autant de gendarmes…

L'homme n'a ni le comportement ni les réponses d'un prédateur ou d'un détraqué qui chercherait à dissimuler un acte inavouable. Il fait plutôt penser à un grand benêt qui ne disposerait d'aucun filtre entre sa pensée et sa parole. Mais l'enquêteur veut en avoir le cœur net et l'interroge maintenant sur son rapport aux femmes, à la sexualité, au désir. Il répond patiemment et dans les détails, souvent même avec une naïveté déconcertante. Les vidéos pornographiques dans son téléphone ? C'est pour trouver des techniques *« pour que ça dure plus longtemps »*, sa copine est au courant d'ailleurs, parce que *« des fois*

elle trouve que c'est un peu court ». « C'est une forme d'apprentissage, je l'ai dit aussi à ma copine », dit-il. Lui arrive-t-il de regarder d'autres femmes que sa compagne ? demande l'enquêteur. Ah ça non, elle n'aimerait pas ! Comme lui n'aimerait pas qu'elle regarde un autre des pieds à la tête. Et son emploi du temps du samedi matin ? Ça il s'en souvient parfaitement : il s'est réveillé chez ses parents, comme toujours en ce moment. Ils ont déjeuné rapidement, puis il est parti avec sa copine et un copain, Romain, pour commencer le déménagement. Ils ont fait deux allers-retours. *« Vous voulez savoir ce qu'on a transporté ? »*, interroge-t-il sérieusement…

« Vous avez des difficultés d'élocution, vous savez d'où cela vient ? », préfère enchaîner le gendarme. *« Non, je suis allé chez l'orthophoniste vers mes vingt-cinq ans mais je ne sais pas pourquoi je suis comme ça. Les médecins me font des prises de sang pour voir. Ils cherchent aussi du côté de la… la… la génétique. Ils font ça aussi pour mon gamin. »*

Adeline Pillot, la gendarme qui a reçu Jonathann quand il a signalé la disparition de son épouse, est là au côté du collègue qui mène l'interrogatoire. Elle fait la moue. Elle n'a pas encore l'expérience des grandes enquêtes criminelles mais il ne faut pas être *The Mentalist* pour comprendre que cet Anthony n'a vraisemblablement pas grand-chose à voir avec la disparition d'Alexia. Ses parents, sa compagne et l'ami du déménagement seront bien sûr interrogés, des prélèvements ADN seront faits sur ses vêtements, dans son véhicule, mais ce sera davantage pour la forme… Il est remis en liberté au bout de vingt-quatre heures.

Anthony sera l'unique gardé à vue de l'affaire Alexia Daval avant Jonathann, trois mois plus tard. Et cette garde à vue sera tenue secrète jusqu'au bout. Pas un média, pas un journal, pas un post sur les réseaux sociaux n'y fera allusion. C'est presque un miracle. Et c'est surtout le premier acte d'une histoire qui va se bâtir, de bout en bout,

sur des non-dits et des mensonges. Que ce soit du côté des enquêteurs ou de celui de Jonathann…

*
* *

« Je vous en supplie, ne faites pas une affaire Grégory ! », dit Isabelle au colonel Raguin. Il est le gendarme le plus haut gradé de cette enquête. Celui qui, avec le procureur de la République, a le pouvoir sur tout. Peut-être sur la suite de leur vie. L'homme est droit – raide peut-on penser – et, bien qu'il lui soit impossible de faire part des doutes des enquêteurs à la famille d'Alexia, il tient à être auprès d'elle. Comme il peut.

Quand elle dit « Grégory », Isabelle fait bien sûr allusion au drame de la Vologne, le plus grand fiasco judiciaire de notre époque. Coïncidence, l'affaire a refait surface quelques semaines plus tôt avec les mises en examen de trois proches du petit garçon. Un énième rebondissement, trente-trois ans après les faits. Mais le colonel n'a pas besoin de cette mise en garde pour savoir qu'il s'attaque à une affaire qui s'annonce déjà médiatiquement « très sensible » : tous les médias du pays sont présents à Gray, le retentissement de la découverte du corps est à la une de tous les journaux et, déjà, les journalistes ne disent plus *« la joggeuse »*, mais *« Alexia »*.

Beaucoup se sont interrogés sur l'emballement médiatique qu'a suscité l'affaire Alexia. Journalistes, commentateurs, psychologues, analystes criminels en tout genre, sociologues… ils ont défilé dans les colonnes des magazines ou sur les plateaux de BFM TV ou de LCI. Tous ont fait la même analyse, implacable : l'histoire d'Alexia, c'est l'histoire qui pourrait arriver à n'importe quelle famille, à un proche, un ami, un voisin. C'est ce qu'on appelle aussi « l'effet miroir » : on se retrouve, on se voit presque, dans cette histoire. *« Cela aurait très bien*

pu nous arriver », entend-on souvent. Le phénomène s'est produit deux mois plus tôt avec la disparition de la petite Maëlys au cours d'une fête de mariage à Pont-de-Beauvoisin, en Isère. Qui n'a jamais connu une soirée comme celle à laquelle participaient la fillette et ses parents, dans une salle des fêtes sans grande âme… Pendant que la fête battait son plein, les enfants jouaient innocemment à l'extérieur, et on se disait bien qu'il fallait les surveiller, mais on dansait quand même en se convainquant qu'on ne risquait rien dans ce coin tranquille et que, de toute façon, quelqu'un devait bien les avoir à l'œil…

L'affaire Alexia, c'est la disparition d'une cousine éloignée, d'une nièce dont on ne prend pas suffisamment de nouvelles, d'une amie de lycée… Jonathann, c'est le voisin effacé mais toujours poli que l'on connaît sans vraiment le connaître, un copain de classe dont on a gardé un vague souvenir, un cousin sans histoires… Les Fouillot, ce sont des amis, un oncle et une tante à l'autre bout de la France, un couple de commerçants que l'on côtoie depuis des années… Et leur détresse est celle qui aurait été la nôtre si nous avions été à leur place, celle qui nous traverse quand on les voit ou les entend pleurer leur fille…

« Nous avons senti une énorme pression », se souviennent les enquêteurs. *« Nous avons vite compris que nous serions autant surveillés et attendus par la famille d'Alexia que par les médias et par notre hiérarchie, aussi bien au niveau local qu'à la direction centrale. On avait l'impression que toute la France nous surveillait… »* Une menace pèse particulièrement sur les enquêteurs : celle des « fuites » dans les médias. Encore une fois l'affaire Maëlys vient de passer par là : des informations confidentielles se sont retrouvées dans la presse et ont déclenché le courroux du procureur de Grenoble en charge de l'affaire. Le magistrat a rappelé qu'en offrant au suspect des éléments

de l'enquête, les journalistes lui permettaient de s'adapter et d'avoir « un coup d'avance ». Sauf que dans la profession tout le monde sait que les premiers pourvoyeurs d'informations sont souvent… les enquêteurs eux-mêmes ! Alors pas de ça ici ! Et surtout pas cette fois !

Le colonel Yves Raguin est un homme du genre carré, prudent et méfiant. Quand il installe la cellule d'enquête dans les locaux de la gendarmerie de Gray, baptisée « Bac Hom La Vaivre » – un nom volontairement neutre pour ne pas attirer l'attention –, il réquisitionne un bureau pour le chef d'enquête Franck P., trois pour les enquêteurs et les auditions des témoins qui ne vont pas manquer de s'enchaîner, un pour l'expert en police scientifique, un pour lui-même, un dernier pour centraliser les informations. Et les choses sont claires : rien ne doit transpirer de ces murs et l'équipe, composée d'une douzaine de gendarmes de la section de recherches de Besançon et de la brigade de Gray, doit travailler en vase clos. Le colonel désigne des binômes qui vont plancher sur les différentes hypothèses en cours : la mauvaise rencontre, l'accident (de la route, de chasse), l'acte d'un proche, celui d'un prédateur… Ces binômes sont pour la plupart constitués d'un enquêteur de la section de recherches de Besançon et d'un gendarme de la brigade de Gray, c'est-à-dire un homme ou une femme habitué(e) aux ressorts des affaires criminelles associé(e) à un homme ou une femme de terrain, qui connaît la ville et la campagne alentour, les différentes populations du coin, les commerçants, les délinquants. Autre consigne simple du colonel : les gendarmes de la brigade non concernés par l'affaire n'auront plus accès, le temps de l'enquête, aux bureaux réquisitionnés pour la cellule. Quant à ceux de la S.R. qui retournent chez eux le soir, à la gendarmerie de Besançon, merci de rentrer fissa à la maison sans détour par leur unité. Et merci de ne laisser échapper aucune confidence, pas même aux collègues les plus

proches… *« Nous étions devenus tellement méfiants qu'on ne s'envoyait pas de mail pour échanger nos conclusions sur les différentes hypothèses, on les imprimait et on se les passait de bureau à bureau »*, s'en amuse aujourd'hui l'adjudant-chef Xavier Blanchard, l'un des officiers de la cellule.

La mécanique doit être parfaitement huilée pour mener cette enquête sous haute tension. Et pourtant un grain de sable vient rapidement contrarier les plans des gendarmes. Une histoire de bisbille entre services comme il en arrive parfois au sein de la gendarmerie ou de la Police nationale.

Pour comprendre, il faut se souvenir qu'aux premières heures de la disparition d'Alexia, c'est le groupement de gendarmerie de Vesoul, préfecture de Haute-Saône, qui a été chargé des recherches. Mais ce parquet ne disposant pas d'un pôle criminel, l'enquête judiciaire a vite été transférée à la section de recherches de Besançon, les gendarmes de Vesoul ne conservant alors que la partie « maintien de l'ordre et sécurité » de l'affaire. Si cet aspect n'est pas anodin (un tueur est en liberté, il faut sécuriser la ville, rassurer la population…), il est de toute évidence moins passionnant que l'enquête de terrain pour retrouver le meurtrier d'Alexia…

Quoi qu'il en soit, les enquêteurs de Besançon sont surpris de voir débarquer chez Isabelle et Jean-Pierre, dès la découverte du corps d'Alexia, une jeune femme gendarme dont ils ignorent tout. Évidemment, elle dépend de la compagnie de… Vesoul. Son commandant lui a confié la mission de « protéger monsieur et madame Fouillot des journalistes et des curieux afin d'éviter tout trouble à l'ordre public », comme c'est écrit sur l'ordre de mission. Habillée en civil, elle restera près de trois semaines à leurs côtés, sera présente aux obsèques d'Alexia, à la marche blanche en sa mémoire, donnera un coup de main en salle quand le couple rouvrira *La*

Terrasse (Isabelle et Jean-Pierre la présenteront comme une nièce aux habitués qui la découvrent), et deviendra même, une fois l'affaire terminée, une intime de la famille. *« Nous n'avions évidemment rien contre cette collègue, mais elle nous embarrassait sans le savoir*, raconte aujourd'hui l'adjudant-chef Franck P. *Nous avions Jonathann dans le viseur et elle était en contact quotidien avec lui et les parents d'Alexia…* » Certains auraient pu y voir un procédé peu loyal pour « espionner » le suspect et ses relations avec sa belle-famille. Il n'en était rien…

*
* *

La jeune gendarme est là le jour de la découverte du corps dans le bois d'Esmoulins, sous le toit des Fouillot où toute la famille est réunie. Un rassemblement du soir qui devient vite un rituel : aux alentours de 18 h 30 les premiers – oncle, tantes, amis – arrivent, puis les suivants en ordre dispersé jusqu'à l'heure de l'apéritif ou du dîner. Stéphanie et Grégory sont toujours là avec leur enfant. Sont aussi présents des oncles et tantes d'Alexia, des voisins amis qui se relaient suivant les soirs, mais aussi des frères et sœurs de Jonathann (le jeune Eymeric, le coriace Cédric, la très proche Aurore) ainsi que leur mère Martine qui viennent soutenir « Thann ». Dans le salon-salle à manger, assis autour de la grande table ou dans les deux vastes canapés de cuir blanc qui se font face, on partage des parts de pizza et des plats cuisinés apportés par les uns et les autres et on boit un verre de rouge ou de macvin, le péché mignon d'Isabelle, et même pour certains une coupe de champagne, « parce que chez les Fouillot il y a toujours une coupe de champagne ». Évidemment les conversations ne tournent qu'autour d'Alexia. D'abord pour tenter de garder un infime espoir quand on attend encore la confirmation que le corps retrouvé dans les bois est bien le sien, puis quand la nouvelle

tombe, pour la pleurer en se souvenant de son sourire, des bons moments passés ici autour de cette table basse, du mariage, de ces heures à jouer avec Stéphanie, sa grande sœur, dans la piscine… Mais aussi pour essayer d'imaginer ce qui a pu lui arriver, si elle a souffert – pourvu que non, mon Dieu ! –, si elle a vu le visage de son agresseur… Évidemment il y a des pleurs. Nombreux. Ceux d'Isabelle, de Jean-Pierre, de Stéphanie. Ceux de Jonathann aussi, bien sûr. Lui, comme toujours, parle peu, force un sourire quand on lui passe la main dans le dos, chouine un « non merci » quand on lui propose de grignoter quelque chose, ou acquiesce sans mot dire quand Isabelle, dans un mouvement d'humeur, s'emporte contre les journalistes – BFM TV s'invite souvent en fond sonore et visuel – qui salissent la mémoire d'Alexia, soi-disant qu'elle aurait du caractère, qu'elle serait dominatrice, hystérique ou on ne sait quelle autre ânerie ! *« Mais d'où sortent-ils cela ? »* Et puis au milieu de cette assemblée, il y a le petit garçon qui fait le pitre, ne comprend pas, s'amuse et fait rire les adultes. Et ainsi, au cours de ces soirées où le temps semble ne jamais s'arrêter, on passe des rires aux larmes en quelques secondes.

*
* *

« L'exploitation ADN confirme que le cadavre découvert lundi dans le bois d'Esmoulins est bien celui d'Alexia Daval, la joggeuse disparue à Gray. » Ce mercredi 1er novembre, la déclaration du procureur Emmanuel Dupic est cinglante comme le froid qui fige la Haute-Saône. Il n'y a donc plus d'espoir. En quelques minutes, ce jour de Toussaint, la nouvelle se répand en ville. Midi n'a pas sonné que déjà des dizaines de roses et d'orchidées blanches, de bouquets épinglés de dessins d'enfants, sont déposés au pied du rideau de fer de *La Terrasse*. Les journalistes, toujours nombreux, ne savent plus où donner de la tête. À chaque instant un Graylois ou une Grayloise se

présente. On veut rendre hommage à la fille du pays, soutenir ses parents, crier son indignation, sa colère, sa peur aussi. À deux cents mètres de là, plus haut en centre-ville, plusieurs centaines de personnes sont rassemblées en l'église Notre-Dame où est célébrée la messe de la Toussaint. Au dernier moment, le père Laurent Bertillo a modifié ses premières prières pour les adresser aux proches d'Alexia : *« Nos pensées, nos cœurs sont en permanence tendus vers son mari, sa sœur, ses parents, toute sa famille,* commence-t-il. *Parler de pardon aujourd'hui est indécent devant de tels actes*, poursuit le prêtre, *mais pour autant nous ne prendrons pas le poison de la vengeance. Ce serait encore faire de la publicité à l'horreur. Il nous reste notre présence discrète pour respecter la dignité des proches d'Alexia. »* À la sortie, les paroissiens défilent devant les caméras des journaux télévisés et, là encore, répètent leur compassion et leur effroi, mais aussi l'angoisse et l'inquiétude de savoir un meurtrier en liberté.

Les enquêteurs, eux, disposent bientôt d'un nouveau témoignage qui les intéresse au plus haut point. Celui d'un chasseur, entendu le samedi 4 novembre, une semaine après la disparition d'Alexia. Un vieux de la vieille qui connaît les environs de Gray comme sa poche, et en particulier le bois de la Vaivre, car il vient y tirer la bécasse depuis des années. Quand il a appris que le corps d'Alexia avait été retrouvé dans ce bois, il a fait le rapprochement avec un événement qui l'a intrigué, justement le samedi matin où Alexia a disparu : la présence d'un véhicule, à l'orée du bois, là où habituellement personne ne s'engage en voiture. *« Même les chasseurs ne vont pas si loin »*, affirme-t-il. Il devait être autour de 9 h 40, 9 h 45. Il en est certain car il a quitté son domicile à 9 h 30 précises pour venir dans le bois préparer une partie de chasse et il lui faut dix à quinze minutes pour s'y rendre. Il a vu *« un fourgon blanc »*, affirme-t-il. Il s'agissait d'un Citroën Berlingo, d'un Peugeot Partner ou d'un Renault

Kangoo, *« en tout cas un de ces véhicules utilitaires faits pour les artisans »*. Et celui-ci, dans son souvenir, ne possédait ni affichages sur les côtés ni vitres teintées à l'arrière. D'ailleurs, selon lui le véhicule devait être très propre, car *« il attirait les yeux de loin »*, assure-t-il.

Et voilà un élément troublant supplémentaire : Jonathann Daval, le mari d'Alexia, possède justement un fourgon du même type. Certes, il ne s'agit pas de l'un des modèles cités par le témoin, et celui de Jonathann, un Citroën Nemo, est habillé d'inscriptions noires et rouges en plusieurs endroits, mais le témoin lui-même reconnaît qu'il était très loin et qu'il ne peut pas être catégorique concernant ces « détails ».

*
* *

« Nous connaissons les raisons de la mort d'Alexia, mais des examens complémentaires sont encore nécessaires pour en connaître le détail. » C'est en ces termes que la procureure de la République de Besançon, Edwige Roux-Morizot, annonce aux médias les résultats de l'autopsie pratiquée sur le corps d'Alexia. Elle a pris la succession du procureur Dupic, à Vesoul. *« Son décès est probablement dû à une asphyxie, sans que l'on connaisse encore le mécanisme de cette asphyxie »*, ajoute-t-elle un peu plus tard, se gardant bien d'en dire plus. Les légistes de l'institut médico-légal ont mené une *« autopsie concluante »* malgré la combustion partielle du corps, souligne-t-elle également, affirmant toutefois qu'il est impossible d'affirmer si Alexia a été violée ou non. *« Là encore des analyses sont en cours pour tenter de savoir »,* précise-t-elle. Et de conclure pour répondre à la question d'un journaliste au sujet d'un ou plusieurs éventuels suspects : *« Si j'avais des pistes je ne vous le dirais pas. »*

La procureure de la République ne dévoile pas plusieurs éléments capitaux de l'autopsie, notamment qu'Alexia a reçu de nombreux coups au visage. Ce n'est pas anodin – même si elle est morte par asphyxie et probablement étranglée – car ses lunettes étaient parfaitement en place, et intactes. *« Cela voulait donc dire que son agresseur les lui avait remises sur le nez après l'avoir frappée et même vraisemblablement après sa mort*, se souvient Franck P., le chef d'enquête[2]. *Ajouté à la présence du drap comme pour envelopper le corps, cela signifiait pour nous que le meurtrier était une connaissance, voire un proche, d'Alexia.* » De là à faire de Jonathann le suspect numéro un ? *« Au début, parmi les enquêteurs, nous n'avions pas le même niveau de conviction. Et nous n'avions toujours aucune preuve formelle de son implication… »* D'autant que le capitaine et son équipe sont perturbés par le comportement d'Isabelle et de Jean-Pierre Fouillot vis-à-vis de leur gendre. À chacune de leurs apparitions ils se présentent bras dessus, bras dessous, quand ce n'est pas littéralement enlacés. *« Nous étions auprès de lui pour le réconforter*, soupirent-ils aujourd'hui. *Pas une seconde nous n'avons eu le moindre doute le concernant.* » Après les soirées de veillée en famille, il arrive même à Jonathann de dormir chez ses beaux-parents. Avant les obsèques, il demande à Jean-Pierre de l'accompagner à l'institut médico-légal pour que Happy, le chat qu'il a vu grandir avec Alexia, puisse la voir et la toucher une dernière fois. *« Il a déposé Happy sur le cercueil et nous sommes restés là à pleurer tous les deux*, raconte Jean-Pierre. *Ça a duré un temps qui m'a paru infini. Je ne comprenais pas bien ce qu'il attendait de ce moment et quand j'y repense aujourd'hui je me demande vraiment pourquoi il a fait tout ce cinéma… »*

Lors de la marche blanche qui suit, le dimanche après la découverte du corps, la dizaine de milliers de personnes qui progressent dans les rues de la ville, mais aussi les millions de

téléspectateurs qui regardent ces images peuvent témoigner de la proximité quasi filiale entre les parents d'Alexia et son mari. Cette impression est saisissante quand Jonathann, après le défilé du cortège, doit s'avancer à la tribune pour prononcer quelques mots en mémoire de son épouse. Il semble à peine tenir sur ses jambes, pleure toutes les larmes de son corps et tremble des pieds à la tête, au point qu'on pourrait craindre qu'il s'effondre avant d'arriver au micro. Et là encore Isabelle et Jean-Pierre le supportent moralement et physiquement, tels des tuteurs ou des béquilles, puis l'aident à reprendre sa respiration pour qu'il puisse enfin lire son texte. Cet instant est un souvenir doublement douloureux pour Jean-Pierre : *« D'abord, à l'époque, face à cette foule silencieuse, on réalise un peu plus encore qu'Alexia ne sera plus jamais là. Nous pleurons beaucoup. Pour nous bien sûr mais aussi pour lui que l'on aime… Et puis, aujourd'hui, il y a cette phrase qu'il a prononcée et que je n'arrive pas à accepter…* » Dans sa courte allocution, Jonathann dit : *« La force de notre couple nous faisait nous dépasser.* » Puis à propos d'Alexia : *« Elle était mon oxygène. » « Quand on sait qu'il l'a tuée en l'étranglant on se demande pourquoi cette phrase ? Pourquoi cette provocation ? »*, s'emporte Jean-Pierre. À un autre moment, quelques jours plus tard, le matin des obsèques d'Alexia, Jonathann a besoin de l'avis de ses beaux-parents. Il voudrait remettre la veste qu'il portait à son mariage avec Alexia pour la messe et l'enterrement. Mais il craint que cela paraisse déplacé et a besoin de leur aval. Jean-Pierre n'hésite pas une seconde : *« Si tu en as l'envie pour elle, pour toi, porte cette veste ! »* Et Jonathann le remercie.

1. « Sept à huit » (TF1), le 15 novembre 2020.
2. Entretien avec les auteurs le 4 janvier 2021.

– 7 –

Et les profileurs entrent en scène…

Dès la découverte du corps d'Alexia, le colonel Yves Raguin, qui a constitué l'équipe dirigée par l'adjudant-chef Franck P., a une idée : faire appel à des profileurs, du nom que l'on donne à ces enquêteurs un peu spéciaux depuis que des séries américaines en ont fait des héros. Plus prosaïquement, ce sont des officiers du département des sciences du comportement (DSC), une petite dizaine de gendarmes installés dans des bâtiments modernes et froids à Pontoise, dans le Val-d'Oise, aux côtés des autres experts de la gendarmerie nationale. Ils sont psys de formation, ont suivi un cursus en criminologie ou autres sciences criminelles et peuvent être appelés en renfort n'importe où en France et à tout moment de l'enquête, y compris dans l'urgence comme à l'occasion des alertes enlèvement. *« On les sollicite quand on est face à une situation peu ordinaire, quand le profil et le mobile du meurtrier sont peu évidents*, explique le colonel Raguin. *Leur approche est différente des méthodes traditionnelles et leur recul sur les faits peut nous aider. »* Le colonel en a déjà fait l'expérience au début des années 1990. Déjà pour la disparition d'une joggeuse, Marie-Jeanne Meyer, dont le corps avait été retrouvé carbonisé sous des branchages, après trois jours de recherches[1]…

« On ne leur demande pas de résoudre une affaire mais plutôt de confirmer ou d'infirmer nos intuitions. »

Le 1er novembre, au lendemain de la découverte du corps en forêt, deux officiers du DSC, un homme et une femme, arrivent à Gray. Leur première mission consiste à analyser la « scène de crime », en tout cas la scène où le cadavre a été trouvé. *« Le déplacement sur les lieux, c'est pour visualiser l'endroit, appréhender la configuration, l'accessibilité*, explique Audrey Renard, une des profileurs[2]. *Ensuite, on va travailler sur les photos prises lors de la découverte du corps, sur les indices trouvés à proximité, et sur le rapport d'autopsie,* poursuit-elle. *Avec la personnalité et la vie de la victime que l'on tente de cerner en décortiquant les auditions de tous ses proches, ce sont autant d'éléments qui doivent nous permettre d'établir le profil du meurtrier. »* En l'occurrence, comme l'ont pressenti les enquêteurs, les profileurs vont très vite conclure qu'il s'agit d'un proche d'Alexia. D'abord par élimination. En fait, bien que le légiste ne puisse être catégorique, tout laisse à penser qu'Alexia n'a pas subi de violences sexuelles, ni même de tentative d'agression. *« Si elle avait eu affaire à un prédateur, un détraqué, il en resterait forcément une trace,* décortique Audrey Renard. *Pas obligatoirement des séquelles physiques, mais au moins un vêtement arraché, son legging baissé, sa brassière déplacée. Là on ne trouve pas le moindre désordre vestimentaire… »* Reste la possibilité d'une agression gratuite, d'une violence sauvage et sans mobile apparent. Mais là encore, plusieurs éléments ne collent pas. *« Il y a les lunettes et le drap qui ne correspondent pas à une "mauvaise rencontre". Et ce n'est pas tout : Alexia a les mains dans les poches de sa veste de jogging*, révèle Audrey Renard. *C'est forcément son meurtrier qui les a placées ainsi. Tout cela ressemble à des gestes de "réparation", comme si l'auteur avait voulu "amoindrir" l'horreur de son geste. Ce sont les gestes de quelqu'un qui "prend soin" du cadavre »*, avance la profileuse.

Si les analystes, comme les enquêteurs, sont convaincus que le meurtrier (ou la meurtrière) connaissait Alexia, son comportement les intrigue : d'un côté, il est venu s'enfoncer dans les bois pour dissimuler le cadavre entre deux troncs, puis sous un drap et des branchages. Cela démontre une volonté de repousser la découverte du corps, voire de le faire disparaître sans qu'on ne le retrouve jamais. C'est donc une manière de dissimuler son crime le plus longtemps possible. De la même façon, le meurtrier a manifestement tenté de faire disparaître le corps en y mettant le feu en plusieurs endroits, mais il a ainsi pris le risque d'être aperçu (colonne de fumée, flammes…). Les enquêteurs ont d'ailleurs compris que le capuchon gris retrouvé à côté du corps correspond à celui d'une bombe de mousse polyuréthane expansive (un gendarme a fait le tour des magasins de bricolage de la région pour retrouver le modèle exact !). Cette mousse étant extrêmement inflammable, on peut imaginer que le tueur en a aspergé le corps et le drap avant d'y mettre le feu, mais que cela n'aurait pas fonctionné comme escompté. C'est justement ce que les profileurs jugent paradoxal, comme ils le soulignent dans leur rapport : « Il y a une contradiction entre cette volonté de dissimuler et le fait de mettre le feu, qui peut attirer l'attention. Néanmoins, cette détermination à vouloir cacher et détruire le corps est fonctionnelle, utilitaire. Sans doute l'auteur n'a-t-il – selon lui – pas eu d'autres choix que de détruire des preuves susceptibles de conduire rapidement à son identification. Toutes ces précautions prises pour faire disparaître le corps révèlent l'intention d'effacer les traces pouvant remonter à lui, ce qui permet de penser qu'il existe un lien de connaissance ténu avec la victime. » *« Cette contradiction nous fait dire aussi que l'auteur n'était pas organisé, qu'il n'avait pas planifié son crime et donc qu'il ne l'avait pas prévu »*, se souvient encore le capitaine Renard.

La crémation, d'ailleurs, pose également question aux enquêteurs, car un homme affirme avoir vu de la fumée monter au-dessus du bois d'Esmoulins, dans le secteur où le corps d'Alexia a été retrouvé… le dimanche vers midi, soit vingt-quatre heures après la disparition de la joggeuse. Et cet homme sait de quoi il parle, il est pompier en retraite. Il était en voiture avec sa femme. Ils avaient entendu parler des recherches, de la battue. Il s'est rendu dans le secteur pour voir s'il croisait d'anciens collègues. *« C'est ma femme qui a aperçu la fumée et me l'a indiquée,* raconte-t-il aux enquêteurs. *Ça montait droit, en une fine colonne. Pour moi le feu n'était pas violent, j'ai pensé à un feu d'ordures, et comme on était concentrés sur les recherches, on n'y a pas prêté plus attention. »*

*
* *

« Jonathann Daval n'utilisait pas le même ton, ni la même voix lorsqu'il parlait à sa mère et lorsqu'il parlait à ses beaux-parents, ça m'a très vite étonnée. » Les circonstances de l'enquête ont fait qu'Adeline Pillot, la maréchale des logis-chef qui a recueilli la déposition de Jonathann lorsqu'il a signalé la disparition de son épouse, a été désignée pour écouter ses conversations téléphoniques. Devenue depuis l'affaire la première femme commandante d'unité en Haute-Saône, elle se souvient d'avoir été frappée par ce qui ressemblait à un double jeu de Jonathann : *« Quand il parlait aux parents d'Alexia, il adoptait une voix très douce, toujours un peu triste, alors que lors des échanges avec les membres de sa famille et ses amis, sa voix était normale, plus détachée »*, se rappelle la gendarme. Surtout, alors qu'il se montre empathique, plaintif, avec toujours une belle attention et des mots doux quand il parle à Isabelle (il va même jusqu'à l'appeler « maman »), il a tendance à se plaindre de ses beaux-parents lorsqu'il converse avec les membres de sa famille. *« Il dit plusieurs fois qu'il les*

trouve trop présents, trop sur son dos, note Adeline Pillot. *Et c'était frappant parce qu'il n'était pas du tout le même d'une minute à l'autre : avec ses beaux-parents il chouinait, avec sa famille jamais. »* Encore une fois, cela ne fait pas de lui un assassin, mais les enquêteurs comprennent que le petit bonhomme timide, affable et doux a une personnalité plus complexe que celle que ses proches dépeignent unanimement.

Au fil des écoutes, ils constatent aussi que souvent, auprès de ses frères et sœurs ou de ses amis, Jonathann se plaint de l'absence d'Alexia mais ne leur pose jamais de questions sur l'enquête et change de conversation dès que l'un ou l'autre tente d'aborder le sujet. Une fois seulement, un mois après la mort d'Alexia, il évoque le dossier avec Isabelle. Et d'une façon étrange. D'abord, il l'appelle pour la prévenir, d'une voix chevrotante, que des journalistes risquent de venir à nouveau les importuner à *La Terrasse*.

– Oui, j'en ai déjà eu deux depuis ce matin, répond Isabelle.

– Ils veulent absolument avoir une interview de moi, c'est reparti… Ils ont fait un article dans *Le Parisien*… alors là il faut s'attendre à ce que les journalistes viennent encore demain et tout le week-end…

Jonathann est hésitant, comme fébrile. Il poursuit :

– Mon avocat dit… Il dit qu'il n'arrête pas d'être sollicité pour une interview… parce qu'il y a eu de nouvelles informations par rapport… par rapport à l'autopsie… au bol alimentaire… Enfin une chose est sûre, c'est que voilà… les horaires… les horaires que j'ai donnés par rapport au bol alimentaire sont bons, donc j'ai rien à me reprocher…

– Mais non tu n'as rien à te reprocher mon titi ! le coupe Isabelle avant de lâcher un soupir.

Jonathann a fait allusion ici à un autre point de l'autopsie qui a jusque-là été gardé secret, un élément crucial de l'enquête : l'analyse du bol alimentaire d'Alexia, c'est-à-dire l'étude du contenu de son estomac au moment de son décès. Le légiste estime, vu le processus de digestion engagé, que son dernier repas remonte au maximum à trois heures avant la mort. Par ailleurs celui-ci était composé exclusivement de fibres végétales. Ça colle effectivement avec le petit déjeuner qu'Alexia aurait pris, selon le récit de Jonathann, avant d'aller courir : uniquement quelques fruits. Mais les enquêteurs ne peuvent s'empêcher de s'interroger. Car ce bol alimentaire peut aussi correspondre au dîner de la veille au soir. Certes, Isabelle et Jean-Pierre ont servi une raclette et aucune trace de charcuterie ou de fromage n'a été retrouvée dans l'estomac d'Alexia, mais ce n'est pas incompatible. Car lorsque Isabelle, Jean-Pierre, Stéphanie et Grégory ont été interrogés sur le déroulement de la soirée, tout le monde a raconté qu'Alexia a peu mangé ce soir-là, comme à son habitude d'ailleurs, et sans doute uniquement de la salade verte et des tomates cerises, puis de la salade de fruits en dessert. En tout cas personne ne l'a vue manger autre chose. Pour les enquêteurs, cela confirme ce qu'ils commencent à imaginer : la jeune femme n'est peut-être pas partie courir ce samedi matin. Elle a même peut-être été tuée plus tôt, dans la nuit. Le légiste n'a-t-il pas été surpris par la quantité d'aliments retrouvée dans ce bol alimentaire ? Un volume très important pour quelqu'un qui s'apprêtait à pratiquer une activité sportive, qui plus est pour quelqu'un qui faisait très attention à son alimentation et à son poids.

Jonathann a-t-il sciemment menti à Isabelle en affirmant que les conclusions du légiste confirmaient son récit ? Au contraire, les a-t-il réellement interprétées à son avantage ? Sent-il que l'étau se resserre

contre lui ? Ou au contraire imagine-t-il que, le temps passant, ses chances d'échapper aux enquêteurs vont grandissant ?

*
* *

Même écouté et observé quotidiennement, Jonathann Daval reste un personnage compliqué à cerner. Plus encore : un suspect difficile à prendre en défaut. Trois jours après son appel inquiet à Isabelle, il joue cette fois le parfait veuf éploré auprès d'un ami, Matthieu C., qui lui demande comment il va.

– Je reprends le boulot dans une semaine, répond-il. Ça m'occupera la tête, parce que y a tout plein de trucs qui me reviennent dans la tronche… des souvenirs… des moments…

– Ouais, y a que le temps qui…

– Oui mais le temps est long… c'est affreux ! Faut pas se le cacher… Surtout quand tu te rends compte de plus en plus qu'elle… heu…. qu'elle reviendra pas, tu te dis « putain »…

Son ami acquiesce et laisse passer un silence. L'émotion le prend aussi. Puis Jonathann continue :

– Tu sais, jusqu'à maintenant c'est ce qu'on se disait avec ses… avec ses parents et sa sœur, tu sais… pour nous c'était comme si elle était partie en formation et qu'elle allait bientôt revenir, mais là de plus en plus… tu vois… je veux faire des choses et je me dis : « Ah ben non, elle est pas là »… pfff…

Jonathann soupire, explique que lorsqu'il a des gros coups de blues il se réfugie chez ses beaux-parents. Son ami l'y encourage, surtout ne pas rester seul, puis Jonathann s'exclame soudain, comme pour alléger la conversation :

– Oh tiens ! Ma saloperie qui est là !

Il parle de son chat qui vient de lui grimper dessus, ce qui fait effectivement sourire Jonathann.

– Heureusement que j'ai Happy aussi, parce que…

Les deux copains échangent alors sur l'affection des chats, l'apaisement qu'ils procurent, puis Jonathann reprend :

– Au moins, Happy, c'est une chose qu'on avait en commun et qu'on aura toujours en commun.

– Il y a plein de choses que vous aurez toujours en commun…

– Oui… oui…, sanglote Jonathann avant d'annoncer qu'il doit raccrocher car il va rejoindre les parents d'Alexia.

– Je dois pas les laisser tout seuls non plus, eux, tu vois. J'ai besoin d'eux mais eux aussi ont besoin de moi…

Jonathann dira plus tard, devant le juge au cours de l'instruction, qu'il a tendu des perches à sa famille, aux gendarmes et encore à ses beaux-parents dès les premiers jours, notamment quand il a montré ses blessures au bras, quand il a évoqué les crises d'Alexia ou leurs problèmes sexuels. C'était pour qu'ils comprennent que quelque chose ne collait pas, qu'il s'était passé *« quelque chose d'anormal »* et pour que les uns ou les autres l'aident à *« cracher le morceau »*, selon une expression qu'il utilisera à plusieurs reprises. Mais d'après lui, personne n'a jamais compris et lui n'a plus eu le courage de se dénoncer. Quand le juge lui demandera comment il a vécu toutes ces semaines de mensonges, il répondra : *« C'était très dur. Je vivais dans le déni, ça me semblait irréel. Il y avait tous les médias, c'était trop, tout était "trop" »,* puis il tentera d'expliquer qu'il s'est enfermé dans un piège sans pouvoir en sortir.

Martine, sa mère, reconnaît n'avoir vu aucune de ces « perches » tendues[3]. *« Je me sens responsable de ne pas avoir compris. Je m'en veux beaucoup et ça restera en moi, j'aurais dû voir dès le début. Je l'aurais aidé à tout dire aux gendarmes et ça ne serait pas allé si loin, on aurait évité les recherches, tous ces mensonges… »* Elle se souvient aussi

que plusieurs fois, au cours des trois mois d'enquête, Jonathann lui a parlé des rumeurs qui couraient sur son compte : *« Il me disait : "Je suis suspect, les gens disent que c'est moi", et moi je lui répondais toujours qu'il ne fallait pas faire attention à ça, qu'il n'avait rien fait et que moi je le croyais. Pour moi ce n'était pas possible que ce soit lui, donc je n'ai même pas cherché à comprendre. J'étais butée. »*

Jonathann s'enferme si bien dans ses mensonges qu'il reprend peu à peu une vie quasi normale. Le 4 décembre, il retourne au travail. À ses collègues ou ses proches qui s'inquiètent de savoir comment se passent ses journées, il répond mollement que *« ça va »* même s'il a *« du mal à (se) concentrer »*. Il retrouve aussi ses petites habitudes, se remet à courir, retourne de temps en temps chez sa mère déjeuner à midi, comme il le faisait en cachette d'Alexia, s'arrête prendre l'apéritif chez un oncle d'Alexia, passe voir ses beaux-parents, son frère Yoann ou sa sœur Aurore le week-end. Mais son moral reste en dents de scie : un jour il dit qu'il se sent mieux, qu'il est content d'avoir repris la course et le travail, le lendemain il confie son mal-être, jure qu'Alexia était *« toute (sa) vie »* et *« (sa) raison d'être »*…

*
* *

Ce sont les résultats d'expertises techniques qui vont les uns après les autres établir la preuve de la culpabilité de Jonathann. Et d'abord, l'analyse du « trackeur » placé sur son véhicule de fonction. Le patron de Jonathann lui-même en donne le mode d'emploi aux gendarmes. Interrogé dès les premiers jours d'enquête, il a d'abord expliqué que Jonathann est *« un bon technicien »* qu'il a embauché onze ans plus tôt. Ils ont participé ensemble à quelques soirées de l'entreprise et Jonathann l'a invité à son mariage, mais il le connaît finalement assez peu car il n'est pas quelqu'un de très expansif. *« Et puis*, avoue-t-il, *il m'arrive d'avoir un peu de mal à le suivre. C'est quelqu'un de très*

autonome au travail, qui gère seul son planning. » Jonathann est si difficile à suivre que son patron s'est rendu compte, environ un an auparavant, qu'il ne se rendait pas toujours aux rendez-vous qu'il devait honorer. *« C'est pour cela que j'ai fini par placer un trackeur sur son Nemo.* » L'homme sous-entend alors, sans mesurer le poids de ses mots, que Jonathann a l'habitude de mentir et que, par exemple, il a fini par comprendre qu'il se rendait presque tous les jours chez sa mère, à Velet, sans jamais demander l'autorisation d'utiliser son véhicule de fonction pour cela. Les deux hommes ont alors eu une explication et Jonathann a fini par concéder qu'il devait effectivement s'y rendre parce qu'il avait des problèmes d'asthme et qu'une machine d'aide respiratoire était installée chez ses parents. En fait, un autre mensonge.

« Mais revenons-en à ce trackeur, enchaîne l'enquêteur. *Comment fonctionne-t-il ?* » Ce n'est sans doute pas le trackeur que les gendarmes imaginent, répond le patron. Ce n'est pas un système GPS qui permettrait de suivre les déplacements du véhicule en direct sur une carte. C'est un peu plus compliqué que cela : le véhicule est équipé d'une carte SIM, comme celle d'un portable. Pour connaître sa position, le patron doit envoyer le texto « where »[4] suivi du numéro de téléphone de la carte SIM. Il reçoit alors en réponse les coordonnées GPS du véhicule. *« On ne peut donc pas connaître les trajets effectués mais simplement sa position à un instant T, quand on le demande »*, souligne-t-il. Puis : *« Le système a une autre fonctionnalité. Il permet de connaître l'activité du véhicule, c'est-à-dire quand les portes sont ouvertes, fermées, ou lorsque son moteur est mis en route… »* Le patron reconnaît qu'il n'a pas vraiment utilisé cette option, pas très passionnante. Elle va en revanche intéresser au plus haut point les enquêteurs ! Car le trackeur pourrait confirmer que la voiture a bien été mise en route vers 1 h 26 dans la nuit du vendredi au samedi,

comme le suppose le voisin qui a entendu bouger la plaque métallique. Cela confirmerait que Jonathann a menti…

Mi-décembre, les résultats arrivent à la cellule d'enquête. Et ils font mieux que confirmer. L'analyse de l'historique de la carte SIM montre que le véhicule a connu une activité… toute la nuit : à 1 h 26 effectivement, mais aussi à 1 h 52, 2 h 18, 4 h 42 ou encore 6 h 55 ! Que s'est-il passé ? Le Nemo a-t-il été simplement ouvert et fermé ? Le moteur démarré ? A-t-il été déplacé ? Et pourquoi ? Une seule chose est certaine : Jonathann ne dit pas tout ce qui s'est passé cette nuit-là. D'autant qu'un doute plane également sur son emploi du temps le lendemain matin, juste avant qu'il signale la disparition de son épouse. Jonathann a déclaré avoir entendu Alexia quitter le pavillon, puis avoir pris une douche avant de partir chez sa mère pour y apporter un seau à compost. Sachant que la jeune femme a envoyé un texto à sa sœur à 9 h 13 pour lui dire qu'elle partait courir, Jonathann, qui vit à cinq grosses minutes de chez ses parents, à Velet, y serait donc arrivé aux alentours de 9 h 30, 9 h 45 (Martine Daval, elle, est incapable de se souvenir à quelle heure précise est passé son fils), ce qui rend impossible que la camionnette blanche aperçue dans le bois par un chasseur à 9 h 45 soit la sienne. Sauf que. Le hasard a voulu que Cédric Daval, frère aîné de Jonathann, passe chez leur mère ce matin-là avant d'aller, lui aussi, courir. Et Cédric portait une montre GPS qui calcule ses données de course et les enregistre sur ordinateur. Le samedi 28 octobre, il a même publié son trajet sur Facebook. Interrogé à la gendarmerie de Gray, Cédric Daval confirme avoir passé quelques minutes chez sa mère d'où il a pris le départ de son footing à 9 h 42 (son GPS l'atteste) en empruntant la RD39 en direction de Gray. Là aussi c'est une coïncidence, mais cette route est la plus directe pour se rendre au domicile de Jonathann. Or, quand le gendarme lui demande s'il a croisé son frère, il est catégorique : ni

chez sa mère, ni sur la route. Les enquêteurs en tirent deux conclusions : premièrement, si Jonathann n'est pas arrivé par la RD39, c'est qu'il a fait un détour (mais alors pourquoi ?) ou bien qu'il venait d'ailleurs. Il n'y a pas trente-six solutions : cela signifie qu'il est arrivé par l'autre côté du village, vers Apremont, route conduisant également au bois de la Vaivre, lieu de découverte du corps… Secundo, Jonathann est arrivé chez sa mère plus tard que ce qu'il a raconté. Là encore, un concours de circonstances va le confirmer.

Gilles Dumont, maire du village, habite juste en face de chez Martine. Interrogé à son tour pour savoir s'il a vu ou entendu quelque chose ce matin-là, il répond tout de go qu'en sortant de chez lui pour aller faire son Loto il a vu Jonathann devant chez sa mère en train de discuter avec elle. *« Je m'en rappelle très bien car ce jour-là il avait gelé et j'ai sorti ma voiture cinq minutes avant de partir afin qu'elle dégivre plus vite au soleil,* raconte-t-il. *Et Jonathann n'était pas là à ce moment-là. En revanche quand je suis ressorti pour partir, oui. Il avait sa camionnette du travail. »* Et à quelle heure pense-t-il avoir vu Jonathann ? L'homme est très précis : 9 h 50 ! Il le sait car il a conservé son ticket de caisse, qui indique qu'il a joué son Loto à 9 h 58, et il estime qu'il lui faut huit minutes pour se rendre au bureau de tabac et jouer…

9 h 40, 45, 50… cela peut sembler sans importance. Mais c'est dans les détails que se niche la réussite des enquêtes. Car après vérification, les gendarmes constatent qu'il ne faut pas plus de six minutes pour aller en voiture du bois où a été découvert le corps d'Alexia jusqu'au domicile de la mère de Jonathann. Le véhicule aperçu par le chasseur peut donc être celui de Jonathann…

« Une dernière chose ne collait pas, se souvient l'adjudant-chef Franck P., *c'est son emploi du temps du samedi matin. »* Les enquêteurs ont trouvé dans l'ordinateur du couple un document Word qui les

intrigue : le détail des activités du couple la veille et le jour de la disparition d'Alexia. Il a été rédigé par Jonathann après le signalement de la disparition de sa femme. Le voici reproduit in extenso :

*
* *

« Vendredi 27 [5]

Le matin petite crise de personnalité, elle n'était pas bien, je l'ai couché, elle m'a mordu en haut du bras droit.

Le midi j'ai mangé chez mes parents.

Elle a voulu faire du tapis de course, celui-ci ne fonctionnait pas.

Après-midi, elle a fait des courses à l'inter, fait une salade de fruits et riz au cacao.

Arriver à la maison 19 h 15 avec le Nemo.

Alexia était à la piscine sans téléphone avec la Laguna

Arriver chez les beaux-parents vers 20 h 15 avec l'Audi, salade de fruits, riz au cacao et son téléphone. On est parti ensemble avec l'Audi.

La Laguna est restée chez ses parents.

En rentrant Alexia a fait tourner une machine à laver et moi le lave-vaisselle.

Samedi 28

Levé tous les deux 7 h 00 et déjeuné ensemble devant série GRINDER.

Elle a déjeuné un peu de salade de fruits.

Avant 9 h 00

Salle de bains, elle s'habille en vêtement de sport (débardeur rose, teeshirt gris, lunette rouge, short noir, chaussettes blanches, baskets roses et gilet de sport coton rose)

J'ai vidé le lave-vaisselle, étendu le linge, j'ai pris une douche.

9 h 15, bisous, câlins.

Elle a envoyé un message à sa sœur, qu'elle partait courir et peut être passer les voir en même temps.

Elle a descendu le saut à compost (car celui était plein avec les fruits de la salade) pour le mettre dans le Nemo avant de partir. Le Nemo était au garage.

On avait chargé des cartons dans le Nemo dans la semaine.

Je suis allé chez mes parents vider le saut à compost, j'ai bu un café avec ma maman. Mr Dumont m'a vu sur le rond-point.

Je suis repassé par la maison prendre les verres pour les vider vers l'ancien SPF [6] *.*

Je suis allé au bar boire un café vers Jean-Pierre.

Je suis allé chez Fourot récupérer une imprimante pour le voisin Mr Aubert. Mon patron travaillait ce samedi matin.

Je suis retourné à la maison, elle n'était toujours pas rentrée.

J'ai commencé à la chercher, je suis allé chez ses parents avec le Nemo. Je suis reparti avec Grégory et leur voiture pour refaire le parcours.

On est allé à la maison, aux urgences et à la gendarmerie vers 11 h 45. »

*
* *

« *Ce qui nous étonne d'abord, ce sont les détails* », note le chef d'enquête. Pourquoi Jonathann précise-t-il par exemple qu'il a été vu sur le rond-point devant chez sa mère ? Et pourquoi rappeler qu'il est passé chez son employeur pour récupérer une imprimante ? En quoi cela peut-il l'aider à comprendre ce qui est arrivé à Alexia ?

Il y a plus compromettant encore. Il n'a pas eu le temps d'effectuer les recherches qu'il dit avoir faites pour retrouver Alexia le samedi matin. Quand il a été entendu pour la première fois, quelques heures seulement après la disparition de sa femme, Jonathann a

expliqué avoir refait en voiture le trajet supposé de son footing quatre ou cinq fois avant d'appeler Isabelle et lui faire part de son inquiétude. *« Or on sait grâce à la vidéosurveillance qu'il est aux alentours du bar de ses beaux-parents jusqu'à 11 h 05, et qu'il a appelé sa belle-mère à 11 h 23, ce qui lui laisse dix-huit minutes pour se rendre chez son employeur, rentrer chez lui, s'apercevoir qu'Alexia n'était pas là, puis faire ses recherches. C'est impossible »*, expliquent les enquêteurs.

« À chaque fois qu'une nouvelle expertise tombait, elle confirmait encore un peu plus que c'était lui, se souvient le colonel Raguin. *Mais nous n'avions toujours pas LA preuve irréfutable. »* Reste une question. Centrale. Décisive : Si Jonathann est bien le meurtrier d'Alexia, pourquoi l'a-t-il tuée ? Que s'est-il passé entre cette soirée raclette que tous les participants décrivent comme conviviale et joyeuse et le moment où Jonathann a commencé à faire part de ses inquiétudes autour de lui ?

1. Anthony Draoui, un marginal d'une vingtaine d'années, sera finalement confondu par son ADN et condamné en 2016 à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une période de sûreté de vingt-deux ans pour le meurtre de Marie-Jeanne Meyer.
2. Entretien avec les auteurs le 25 janvier 2021.
3. Entretien avec les auteurs le 30 juin 2020.
4. « Où » en anglais.
5. Nous avons laissé le texte tel quel, avec ses fautes d'orthographe ou de syntaxe.
6. Service de publicité foncière.

– 8 –

Un si lourd secret

Ce que Jonathann ne dit pas, ce qu'Alexia ne peut plus dire, les enquêteurs tentent d'en reconstituer une trame en explorant le téléphone portable de la jeune femme. Ils exhument plus de deux ans d'échanges de textos entre mars 2015 et octobre 2017. Des centaines de messages analysés, comparés, juxtaposés et classés par thématiques pour tenter de comprendre l'intimité de cette relation. Et déceler un éventuel mobile. Sur la forme, d'abord, les enquêteurs notent qu'Alexia a un style qui lui est propre : des phrases courtes, directes, en employant des abréviations. Jonathann, lui, utilise un langage plus littéraire, ponctué de mots doux. Il emploie parfois curieusement le « on », comme s'il n'était pas le sujet qui s'exprime. « On t'aime », écrit-il par exemple. Signature d'un homme absent, qui ne s'engage pas. Sur le fond, ensuite : ces échanges font apparaître que le couple s'est consumé de l'intérieur au fil des mois. Au centre de leur conflit : le désir d'enfant d'Alexia.

Dès novembre 2015, quatre mois après le mariage, au détour d'une conversation avec son amie Marie-Pierre, Alexia paraît d'humeur déprimée et se confie : *« Nous c'est pas l'ambiance. Juste des envies de suicide. »* Alexia a commencé à suivre des traitements hormonaux, qui sont lourds, douloureux. Mais les premiers essais ne

sont pas concluants. La jeune femme raconte son chemin de croix médical à une autre amie, Mélanie, son témoin de mariage, qui s'est installée à Paris : *« Mauvaise nouvelle, aucun effet. On arrête et on change de traitement pour la quatrième fois »*, écrit-elle.

Alexia a pris du poids, puis en perdra, autre sujet de préoccupation récurrent, voire obsessionnel. Signe d'un malaise. Elle surveille son alimentation de manière maladive, même lorsqu'elle déjeune avec sa mère, tous les lundis, de préférence dans un des restaurants de la ville, un rituel qui lui tient à cœur. Sa mère s'en aperçoit. Lui conseille de manger à sa faim, de se faire plaisir. Alexia n'écoute pas. Mal dans son corps, mal dans sa tête. Le problème de fertilité ne vient pas seulement d'elle. Jonathann consulte un médecin pour des problèmes érectiles. Lui aussi est sous traitement. Le médecin lui prescrit à haute dose des gélules de Viagra, le maximum ! Les prend-il ? Est-ce inefficace ? En tout cas cela ne semble avoir aucun effet sur les relations intimes du couple. Jonathann en parle peu, et certainement pas à sa mère qui perçoit pourtant que quelque chose ne va pas : *« Plusieurs fois par semaine, il venait dormir ici, jusqu'à minuit. Je lui demandais ce qui n'allait pas. Il disait que des fois Alexia n'allait pas bien, que ça n'allait pas entre eux. Je lui ai dit : "Divorce !" Il m'a dit : "Non, je l'aime." »*[1]

Parmi les centaines de SMS, les analystes notent, en septembre 2016, une première période de grand malaise : Alexia évoque les pannes sexuelles de Jonathann avec son amie Marie-Pierre.

« Il a régressé à nouveau.

– Oh merde, et bébé il va venir comment ?

– Mais je suis la sainte Vierge Marie, tu ne le savais pas ? »

Le 10 janvier 2017, l'enfant est de nouveau le centre de la conversation, cette fois avec Mélanie.

« Mais lui il a envie d'avoir un bébé ? Ou il a peut-être juste peur ?

– Il dit qu'il a envie, qu'il en veut mais comme il ne fait rien, je ne sais pas quoi penser. »

Le couple semble s'abîmer en raison de cet enfant qui ne vient pas. Il s'accroche, mais communique peu. Lorsque Jonathann arrive à faire l'amour, c'est un exploit, claironné auprès des proches. Alexia envoie un texto à Matthieu, meilleur ami de Jonathann, également proche de son épouse : « *On a réussi !* » À la barre de la cour d'assises, lors du procès de Jonathann, Matthieu commentera : *« C'était le fait de dire "Jonathann va mieux", une manière de le porter haut en couleur* (sic). » Mais l'éclaircie est de courte durée. Six mois plus tard, le couple semble à nouveau tourner à vide, comme la jeune femme le confie à Mélanie.

« Des fois vaut mieux être seule que mal accompagnée.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? C'est avec Than ?

– Ouais… Il m'énerve, c'est un cas désespéré qui ne comprend rien aux femmes (à moi) et qui ne pense qu'à lui.

– Il te reproche des choses ?

– De ne pas être assez tactile. Mais en même temps, quand j'essaie il me repousse car il ne veut pas faire l'amour. Alors j'ai arrêté de faire le premier pas. Ça fait des mois que j'encaisse. Personne ne sait tout, sauf Matthieu. »

Matthieu confirme : *« Au début, ça allait très bien. Après, j'ai su que c'était tendu. Jonathann m'a confié qu'il avait des problèmes d'érection. Elle m'en a parlé aussi. Elle disait : "Quand j'ai envie, il n'y arrive pas." Un jour je les ai mis l'un en face de l'autre. On en est venus à parler de divorce. Je leur ai dit que c'était dommage, qu'il fallait qu'ils crèvent l'abcès ! »* Mélanie constate : *« Ils se sont aimés, mais ces dernières années ce n'était plus forcément le cas. Il y avait beaucoup de conflits,*

un manque de communication qui a créé beaucoup de rancœur. Alexia n'était pas heureuse, Than non plus. »

Leur obstination finit pourtant par payer. En juin 2017, le test de grossesse d'Alexia est positif ! Elle est tellement heureuse qu'elle prend une photo du petit instrument ! Elle l'annonce avec tendresse et émotion à ses parents. *« Un dimanche soir,* dit Isabelle Fouillot, *il y avait apéro chez eux. Sur la table du salon, Alexia avait préparé une composition avec un chou et une rose. Ils ont ouvert le champagne et Alexia m'a demandé si je ne remarquais rien. Je n'avais pas compris tout de suite ! Elle était enceinte ! Jonathann semblait content.* »[2] Alexia envoie à ses amis des photos d'elle avec son ventre légèrement arrondi. Sur l'un des clichés, Jonathann pose, souriant, la joue collée au ventre de son épouse. Le 13 juin 2017, Alexia écrit aussi une longue lettre à l'encre bleue adressée à « la famille Gay » (sa sœur Stéphanie et son beau-frère Grégory) où elle se met dans la peau de cet enfant à venir : « Je viens d'emménager dans un petit lit douillet. Je suis nourri et logé et on ne me demande rien en contrepartie. Sympa, non ? Le problème c'est que mon hôte, une femme charmante par ailleurs, m'a déjà averti de mon expulsion d'ici quelque temps. (…) Il me faudrait un lit, des vêtements, de quoi manger et surtout beaucoup de câlins, car je suis très demandeur. » Comblée, Alexia informe tout le monde. Son directeur au Crédit Mutuel confie : *« Elle m'avait parlé de son désir d'avoir un enfant et m'a dit très tôt qu'elle était enceinte. »* Une joie, donc. Mais une fausse joie qui va se transformer en une nouvelle épreuve. Fin août, deux mois avant sa disparition, Alexia fait une fausse couche. De nouveau Mélanie, son amie, est mise dans la confidence par SMS :

« Y a plus de bébé. Rien à l'écho. J'ai dû faire une fausse couche. »

*
* *

Après la perte de l'enfant, le couple semble sombrer. *« Alexia a perdu beaucoup de poids,* raconte Mélanie, *elle avait un peu changé, était un peu plus nerveuse, moins empathique. Elle racontait qu'ils se disputaient, que Than fuyait la confrontation. »* Pour elle, l'issue était claire : *« Quand depuis un an votre mari ne vous touche plus, la suite logique, c'est une séparation. »* Mais de séparation il n'en est pas question. Peur du qu'en-dira-t-on ? Peur pour Jonathann de perdre ce que cette rencontre lui a donné : une existence sociale, une maison avec piscine, une jolie femme ?

Le couple n'avance plus au même rythme. Alors qu'Alexia semble accélérer, vouloir à tout prix un bébé, Jonathann fait du surplace, ne trouve pas le second souffle. Il n'a jamais été l'élément moteur du couple. Ce n'est pas son caractère. Mais depuis le mariage et au fil des mois, il se désengage encore plus, s'intéresse peu aux travaux de la maison, s'implique sans énergie dans le projet d'enfant.

Dans leur analyse des textos, les gendarmes constatent le déséquilibre qui s'est instauré entre les époux : *« Alexia aime bien planifier les événements du couple, influe dans le travail de Jonathann, et elle a tendance à diriger le couple »*, notent-ils dans l'une de leurs synthèses. Alexia domine. Ce que certains proches de Jonathann confirment : *« Il était dominé par son épouse. Attentionné auprès d'elle, il ne lui répondait jamais. Je la qualifierai de "princesse". Il s'occupait tout le temps d'elle »*[3], témoigne Mickaël Daval, son frère aîné. Au point d'écraser son mari ? Isabelle Fouillot rectifie : *« Elle avait du caractère, oui, elle ne se laissait pas marcher sur les pieds. Parfois, elle était très directive avec Jonathann. Elle savait ce qu'elle voulait. Dans la maison, c'est elle qui gérait tout. Jonathann, lui, la suivait. Mais tout ça ne fait pas d'elle une tortionnaire. Jonathann s'en accommodait et je ne les ai jamais vus se disputer. »* Marie-Françoise Miallet, la voisine et

amie de la famille, en est convaincue : *« Alexia savait ce qu'elle voulait mais il n'y avait rien d'écrasant dans sa personnalité. »*

L'un des sujets récurrents de tension qui apparaît à la lecture des SMS, ce sont les horaires de travail de Jonathann. Il est censé terminer à 18 heures, il rentre souvent au-delà de 20 heures. Le 9 octobre 2017, Jonathann écrit à Alexia qu'il sera en retard, une nouvelle fois. Puis, comme elle ne répond pas à son texto, la relance : *« Tu as bien reçu mon message ? »* Alexia s'énerve alors : *« Excuse-moi d'avoir les mains dans l'eau pour nettoyer l'évier de la cuisine après avoir cuisiné et fait la vaisselle. »* Les absences de Jonathann renforcent chez elle le sentiment qu'elle gère tout, des décisions les plus graves aux tâches du quotidien, mais aussi celui d'être délaissée, voire abandonnée. Stéphanie Gay, sœur d'Alexia, le dit clairement : *« Elle me confiait qu'elle se sentait seule pour tout, qu'il rentrait tard, qu'elle préparait les repas seule. Lors de la signature de la maison, il ne vient pas. Elle était seule. »*[4] Isabelle ajoute : *« Pour aller aux rendez-vous chez le gynéco, pendant la grossesse, c'est moi qui accompagnais ma fille, pas lui. Elle disait qu'il était très occupé. Et comme elle ne se montrait pas vraiment contrariée, je pensais que c'était leur mode de fonctionnement, que c'était la façon de faire de la jeune génération. »*

En fait, Alexia souffre en silence. Elle ne veut plus tout décider, tout porter. Et au milieu du naufrage du couple, il y a aussi ses beaux-parents qu'elle ne supporte plus. En septembre 2017, elle se plaint par SMS auprès de sa sœur d'une visite non annoncée de Martine Henry et son mari à leur retour de vacances : *« Les beaux-parents sont rentrés dimanche et ils m'énervent déjà. Ils se sont permis de venir chez nous derrière voir la piscine (…), le nouveau canapé. Quelle bande de cons ! De mal élevés !! »* (Martine Henry assure aujourd'hui qu'Alexia leur avait proposé de passer.)

Tout au long de l'instruction puis pendant son procès, Jonathann contestera avoir été un mari absent. Pourquoi ne se rendait-il pas avec son épouse aux rendez-vous chez le gynécologue ? Parce qu'il travaillait beaucoup. Idem pour la signature de la maison, choisir le parquet, etc. Sa mère, Martine Henry, nuance : *« Alexia faisait tout avec sa mère, Isabelle. Elle ne voulait pas que Jonathann soit là, vienne chercher le carrelage… »*[5] Mais au fil du temps et de son impuissance latente, Jonathann se sent oppressé. Et tout, selon lui, devient prétexte à des reproches. Les conflits du quotidien se transforment en poison : ce qu'il mange (ou pas), sa serviabilité extrême lorsqu'il se trouve chez ses beaux-parents, ses ronflements, ses pannes sexuelles. Jour après jour, Jonathann découche de plus en plus souvent, se réfugie chez sa mère ou chez sa sœur, Stéphanie, qui habite dans la même rue que lui. En juin 2017, il montre à celle-ci un texto envoyé par Alexia : *« C'est mon dernier voyage. J'espère que tu donneras plus d'amour à Happy que tu m'en as donné. »*

Interrogé par les enquêteurs, leur ami le plus proche, Matthieu, reconnaît qu'il avait senti Alexia malheureuse : *« Elle m'avait dit qu'il y avait des tensions et que pour faire réagir Jonathann elle allait dormir chez un autre. Mais je ne sais pas si c'était vrai. Elle m'a aussi raconté que certains de ses collègues la draguaient gentiment, mais j'avais l'impression qu'elle me disait cela pour que je le répète à Jonathann et qu'il s'intéresse plus à elle. »*

*
* *

En octobre 2017, Alexia commence à prendre un nouveau traitement hormonal. Il ne se passe rien dans le lit conjugal. Jonathann semble ne pas réagir. Alexia lui écrit un texto sous forme d'ultimatum. Ou peut-être d'appel au secours. Comme pour

provoquer (enfin) un sursaut de Jonathann, le « secouer » face à sa détresse qu'il ne semble pas percevoir : *« Je t'ai reparlé ce soir et tu n'as rien fait de plus. J'arrête donc tout traitement. Ras le bol de tout ça, cette vie de merde. »*

Étonnamment, au milieu de ces reproches, Jonathann conclut nombre de ses messages par un « je t'aime ». Comme si tout allait bien. Comme s'il était étranger aux difficultés de son couple. Comme s'il ne comprenait pas le mal-être de sa femme. Le 18 octobre 2017, à l'heure du déjeuner, cela donne lieu à un dialogue étrange, lorsqu'il écrit pour prendre de ses nouvelles :

« Ça va ? Tu manges ? Bon appétit. Moi je me mets à table. Je t'aime.

– Je mange. Bon ap.

– Je t'aime mon cœur.

– Et moi perdue… »

La conversation s'arrête ainsi. Que veut dire Alexia quand elle écrit « *perdue* » ? Que pense-elle ? Envisage-t-elle une séparation ?

À la lecture des dizaines de SMS échangés entre les époux, les enquêteurs décèlent une détérioration nette de leurs relations durant les quinze jours qui précèdent la disparition de la jeune femme. Derrière les murs du pavillon de la rue Sonjour, la dérive conjugale s'insinue partout, de la cave au grenier. Le 5 octobre 2017, Alexia reproche à Jonathann le dysfonctionnement du tapis de course installé au sous-sol, Jonathann dit qu'il n'y est pour rien. Ils se disputent. Alexia craque :

« Tout ça c'est de ma faute. Je suis chiante. Énervée. Je peux pas faire d'enfant… mon mari ne me désire pas… je lui fais peur…. je vais courir dehors du coup… Tant pis pour moi… je ne rentrerai peut-être pas. »

Et encore une fois – comme à chaque fois aurait-on envie d'écrire – Jonathann botte en touche :

« Arrête de dire ça, mon cœur. C'est pas vrai. »

Huit jours avant le meurtre, un fait banal – Jonathann écrit qu'il est passé chez sa sœur Stéphanie après le travail et qu'il va y rester dîner – déclenche une nouvelle série de textos acides :

« Prévois aussi un lit chez eux stp [6] *ça m'arrangerait. Vaut mieux être seule que mal accompagnée.*

– Pff n'importe quoi. Tout ça parce qu'ils m'ont gardé à manger.

– Non ce n'est pas que ça et tu le sais très bien. Mais comme d'hab, quand ça va pas, au lieu d'arranger les choses, de me prouver ton amour, tu fuis ! Tu m'abandonnes car Monsieur ne sait pas quoi dire ni quoi faire. Moi c'est fini, je ne veux plus ça. »

Trois jours plus tard, la tension monte encore d'un cran. Nul ne sait ce qu'il s'est passé entre eux, mais par SMS Alexia s'en prend directement à Jonathann, à son caractère de petit garçon qui s'excuse de vivre.

« Prends des cours pour avoir confiance en toi. Pour t'affirmer, ne pas baisser le dos comme tu fais. Ni mettre la main devant ta bouche quand tu parles ou secoues ta jambe. »

Le mardi 24 octobre, selon le principe des montagnes russes sentimentales ou de l'ascenseur émotionnel, le couple s'échange pour une fois des mots doux. Alexia écrit un *« je t'aime »* auquel Jonathann répond aussitôt : *« Merci. I love you forever. »* Il s'est pourtant apparemment passé un incident sérieux entre eux. Car Alexia enchaîne : *« Oh bin dis donc. En espérant que ça dure, qu'il n'y ait plus d'autre épisode comme celui-ci, car je n'en supporterai pas d'autre. »* De quoi parle-t-elle ? Cette fois encore, personne ne semble le savoir. Enfin, le vendredi matin 27 octobre, jour du meurtre, Alexia ne va pas bien. À 9 h 33, elle envoie : *« Je suis toute étudiée* (probablement

veut-elle dire « étourdie », *NdA*) *et le tapis ne marche pas. J'ai peur en plus.* » Interrogé sur ce message, Jonathann mettra l'étourdissement supposé d'Alexia sur le compte du traitement qu'elle prenait pour avoir un enfant.

Alexia a commencé ainsi la dernière matinée de sa vie. En ayant peur.

*
* *

Avec tous ces éléments, un scénario se dessine, que les profileurs détaillent dans leur rapport final. Après avoir décortiqué la scène de découverte du corps, les résultats d'autopsie, la personnalité d'Alexia et les centaines de textos retrouvés dans son téléphone, Audrey Renard et ses collègues avancent une hypothèse : selon eux, « les recours à la strangulation associée à la violence des coups attestent une intention de tuer. Cela ne veut pas dire qu'il s'agit nécessairement d'un acte planifié mais qu'Alexia a été victime d'une escalade agressive dont la décharge émotionnelle s'est traduite en violences. Ce type de passage à l'acte expressif implique l'existence d'un conflit probable avec la victime. » Or, Alexia n'était en conflit avec personne, sauf…

« À ce stade des investigations seul un conflit d'ordre conjugal a été mis en évidence, expliquent-ils encore. Alexia connaît des difficultés pour avoir un enfant depuis plusieurs années. Elle suit donc un traitement hormonal qu'elle a repris récemment, depuis le 17 octobre dernier, après avoir fait une fausse couche fin août. (…) Son mari souffre quant à lui de dysfonctions érectiles. Puis, selon les SMS échangés avec Jonathann, elle le lui reproche et se plaint également qu'il ne la comprenne pas, qu'il rentre trop souvent tard du travail, et qu'il passe trop de temps avec sa famille. »

Bien qu'ils constatent qu'« Alexia et Jonathann forment, selon leur entourage, un couple parfait », les profileurs notent que « les investigations téléphoniques mettent en évidence que le couple était en crise depuis plusieurs semaines (…), conflit qui semble s'être intensifié la semaine précédant les faits… » Par ailleurs, ils soulignent que l'autopsie met en évidence une strangulation manuelle qui a pu avoir pour but de la faire taire, ainsi que de multiples coups violents portés au visage et au crâne exprimant une colère de la part de l'auteur. De plus, il n'y a pas trace de plaies de défense, mais une lutte a probablement eu lieu entre l'auteur et la victime (coups au visage et au cou, ecchymoses au niveau des genoux, des coudes et du dos). Il est ainsi possible qu'elle ait été attaquée de façon soudaine et brutale. En d'autres termes, les profileurs imaginent que la scène de crime ressemble à une énième dispute qui cette fois a très mal tourné.

L'étau se resserre sur Jonathann Daval.

*
* *

Mardi 9 janvier 2018, 9 h 30. Un jeune homme se présente à la gendarmerie de Gray :

– Je suis le cousin d'Alexia Daval. Mon père est le frère de Jean-Pierre Fouillot.

Il s'appelle Thibault, c'est un enfant de Gray lui aussi, aujourd'hui agent d'assurances. Il a la trentaine, cheveux bruns et courts, jeans et veste de costume sur chemise claire. Son visage émacié et son air grave n'empêchent pas de le deviner sympathique, il porte comme un sourire permanent au coin des lèvres.

– J'ai déjà été entendu à deux reprises au début de l'enquête mais depuis je me suis posé beaucoup de questions, et j'ai fait quelques rapprochements, donc je souhaiterais être réentendu.

Le militaire de permanence lui demande ce qu'il a à dire.

– Je préférerais être entendu par les enquêteurs, répond-il.

Entre ces murs, chacun sait que l'affaire Alexia est prioritaire sur toute autre, alors on fait installer le jeune homme dans un bureau fermé.

– Je m'interroge sur la réalité du footing d'Alexia, commence-t-il avant d'expliquer qu'il a beau chercher dans son entourage et parmi ses amis des clubs de jogging du coin, il ne trouve personne capable d'affirmer qu'Alexia pratiquait la course à pied en extérieur, en tout cas ce n'était certainement pas son habitude, et beaucoup s'étonnent qu'elle soit sortie ce samedi matin-là, car le temps était triste et glacial.

– Elle était plutôt du genre à préférer leur tapis de course ou la piscine, dit Thibault.

Mais ce sont d'autres doutes qu'il souhaite surtout partager.

– Je trouve le comportement de Jonathann étrange, lâche-t-il avant de préciser : J'ai mûrement réfléchi à la gravité de ma démarche, mais je ne peux pas rester sans rien dire.

Il n'est pas intime du couple, même s'il connaît Jonathann depuis le début de leur relation ; il ne fréquentait plus Alexia comme il la fréquentait quand ils étaient adolescents mais ils étaient restés proches, se voyaient aux réunions de famille et échangeaient de temps en temps des textos. La dernière fois qu'ils se sont vus c'était en août, il était allé la voir, ils avaient discuté un très long moment de tout et de rien, mais sans vraiment se confier pour autant.

– Après elle m'a envoyé un message pour me dire que ça lui avait fait du bien, glisse-t-il.

Lui aussi, comme tout le monde, avait bien vu qu'Alexia maigrissait depuis deux, trois ans. Il s'était même demandé si elle n'avait pas des problèmes d'anorexie ou autre.

– Je ne lui ai pas posé de question parce que j'avais entendu dire qu'elle avait des difficultés à avoir un enfant.

Quant à Jonathann, il l'aime bien mais ils n'ont pas d'affinités particulières. C'est quelqu'un qui a peu de conversation, qui est toujours discret, en retrait. *« Je dirais même qu'il était un peu transparent,* racontera-t-il[7]. *Quand je replonge dans mes souvenirs de repas de famille, parfois je me demande s'il était là… »*

Il n'a pas le souvenir d'avoir assisté à une dispute entre Jonathann et Alexia, pas même un mot de travers ou un reproche. Pour lui, pas de doute, ils formaient un couple heureux. Alors, assis face au gendarme ce matin-là, il pèse ses mots :

– Depuis le drame on est un peu en vase clos au sein de la famille, commence-t-il. Les trois premières semaines on les a passées constamment ensemble, soit chez Alexia, soit chez Isabelle et Jean-Pierre, le matin avant que chacun aille travailler de son côté puis le soir après notre journée et jusqu'à quasiment 23 heures.

Il parle d'une famille unie dans la peine et contre les journalistes, les rumeurs désignant Jonathann comme suspect… Puis il se reprend :

– Les doutes dont je veux vous faire part aujourd'hui, nous les avons évoqués avec certains de mes cousins et cousines, et j'en ai parlé à mes parents.

Thibault est gêné de venir dénoncer un des membres du clan. Il explique que pendant plusieurs semaines personne, dans la famille, n'a osé le suspecter.

– Vous l'avez eu entre vos mains pendant deux jours, il a été entendu, il y a eu la perquisition chez lui, et vous l'avez laissé tranquille. On n'est pas spécialistes mais du coup on a pensé que vous n'aviez rien contre lui.

Lui n'a aucune preuve, bien sûr, juste des impressions étranges, des mots mal venus… Un jour, se souvient-il, il demande à Jonathann s'il pense qu'Alexia a pu avoir une relation extraconjugale.

– J'essayais de comprendre ce qui avait pu lui arriver, mais Jonathann, lui, me répond qu'il ne se pose plus ce genre de questions. Je l'ai trouvé blasé. Il manquait – et manque toujours – de hargne pour connaître la vérité, déclare Thibault.

Une autre scène l'a marqué. Quinze jours plus tôt, le soir du réveillon de Noël. Un dîner était organisé chez une tante d'Alexia, sœur de Jean-Pierre. Une vingtaine de personnes étaient présentes : Isabelle et Jean-Pierre, Stéphanie et Grégory, des oncles, des tantes, des cousins… Le premier Noël sans Alexia. Cela faisait à peine deux mois qu'elle n'était plus là.

– Il y avait beaucoup d'émotion. Par moments on pleurait, à d'autres on riait en évoquant des bons souvenirs, mais lui, rien, raconte Thibault, je l'ai observé, il ne réagissait à rien, comme s'il pensait à autre chose.

L'enquêteur fait mine de ne pas bien comprendre : « *Vous semblez soupçonner une implication de Jonathann Daval dans la disparition de sa femme, c'est bien ça ?* »

La réponse de Thibault, retranscrite sur procès-verbal, est laconique : *« Oui. »*

« En me raccompagnant vers la sortie, le gendarme me remercie d'être venu et me dit : "L'enquête progresse, laissez-nous un tout petit peu de temps." Ça a renforcé ma conviction »[8], racontera Thibault.

En fait, les enquêteurs font plus qu'avancer. Ils sont désormais prêts à interpeller Jonathann Daval et à le placer en garde à vue pour le meurtre de son épouse Alexia. Car ils ont reçu les résultats d'une expertise qui, cette fois, ne laissent plus place à aucun doute : le moulage de la trace de pneu découverte dans la boue à proximité du

corps a révélé un petit défaut parmi les crampons de la bande de roulement. Un défaut – de quelques millimètres – que l'on retrouve sur la roue arrière droite du Nemo de Jonathann.

1. Entretien avec les auteurs, le 6 janvier 2021.
2. Entretien avec les auteurs, le 4 janvier 2021.
3. Rapport d'enquête de personnalité, 1er septembre 2018.
4. Déclaration de Stéphanie Gay, sœur d'Alexia, devant la cour d'assises de Vesoul, le 18 novembre 2020.
5. Entretien avec l'un des auteurs, le 25 mars 2021.
6. « S'il te plaît. »
7. Entretien avec les auteurs le 17 juillet 2019.
8. Entretien avec les auteurs, le 17 juillet 2019.

– 9 –

Trente-quatre heures

Lundi 29 janvier 2018, 6 heures du matin. Nuit noire. Gelée blanche sur les pare-brise. Une fourgonnette banalisée de la gendarmerie se gare à proximité du n° 18 de la rue de Sonjour à Gray-la-Ville. Un « cube » dans le jargon des militaires. À l'intérieur, deux enquêteurs en planque surveillent le pavillon où réside Jonathann. Depuis peu, après avoir passé beaucoup de temps dans sa famille, il redort chez lui. Chez eux. Les gendarmes ont pour mission d'attendre la sortie de l'informaticien pour le placer en garde à vue. Les enquêteurs estiment avoir assez de preuves pour l'amener aux aveux.

Ils ont décidé de ne pas frapper à la porte. L'homme est fragile psychologiquement. Il pourrait tenter de mettre fin à ses jours en entendant les gendarmes. Ils ne veulent pas prendre de risque. Ils connaissent ses habitudes. En semaine, il se rend au travail peu après 9 heures. Il suffit d'être patient.

Cinquante mètres plus loin, au bout de la rue, installé dans sa voiture, l'adjudant-chef Xavier Blanchard surveille lui aussi. Il attend ce moment depuis des semaines, depuis qu'il a été désigné pour gérer l'audition du « veuf éploré ».

À 9 h 10, une silhouette se profile dans la descente du garage. Jonathann Daval est homme à respecter les horaires. La radio des gendarmes crachote : « *Il sort.* » Le mari d'Alexia n'a pas le temps de monter dans son véhicule. Les deux enquêteurs en planque l'interpellent. L'adjudant-chef Blanchard démarre en trombe et se précipite à son tour devant la maison. Lorsqu'il arrive, Jonathann Daval est agenouillé, menotté. L'opération se déroule en douceur. Aucune résistance. L'officier s'approche et l'informe de son placement en garde à vue dans le cadre d'une commission rogatoire ouverte par le juge d'instruction Rodolphe Uguen-Laithier pour le meurtre de son épouse. Comme l'exige la procédure, il est fouillé. Il n'a pas d'objet dangereux sur lui. Il est calme, presque impassible.

Jonathann Daval a trente-trois ans depuis quatorze jours. Sur son procès-verbal de notification des droits de garde à vue, il est mentionné « veuf ». Il ne paraît pas inquiet, répond sans difficulté aux premières questions. Il demande à ce que sa mère, Martine Henry, son beau-père, Jean-Pierre Fouillot, et son employeur soient informés de son placement en garde à vue. Il souhaite être assisté par ses deux avocats, Randall Schwerdorffer et Ornella Spatafora. Ironie du sort, ce n'est pas lui qui les a choisis, mais… ses beaux-parents, au tout début de l'enquête.

Il accepte que son ADN soit prélevé. L'échantillon est envoyé en urgence dans un laboratoire à Lyon. Des traces de sperme ont été retrouvées sur le short d'Alexia. Les enquêteurs veulent savoir s'il s'agit du sien.

Son avocat Randall Schwerdorffer arrive à 10 h 35. Les deux hommes s'entretiennent une demi-heure dans une pièce du pavillon à l'écart de l'agitation. Une perquisition plus approfondie que les précédentes est menée. Les gendarmes fouillent le salon, deux

chambres, un bureau, le garage, le sous-sol et la petite salle de sport. Ils saisissent des vêtements, des ordinateurs, des dossiers médicaux. Dans le dressing, un drap de couleur corail avec un liseré ajouré ressemble à celui trouvé dans le bois. Bingo, pourrait-on dire. Dans une armoire blanche, située dans le garage, une bombe de mousse polyuréthane entamée sans bouchon fait penser au capuchon en plastique retrouvé à côté du corps d'Alexia. Re bingo… *« On n'en espérait pas tant*, se souvient l'adjudant-chef Blanchard. *Ça nous faisait deux éléments à charge supplémentaires.* »

Au même moment, le colonel Yves Raguin et le chef d'enquête Franck P. se présentent au domicile d'Isabelle et Jean-Pierre Fouillot pour leur annoncer la nouvelle avant qu'elle ne fuite dans la presse. Ils connaissent les liens fusionnels qui unissent le jeune homme à ses beaux-parents. Ils savent qu'ils ne sont pas prêts à accueillir une telle information. Lorsqu'ils arrivent, seule la mère d'Alexia est présente. Elle ne comprend pas, s'énerve contre le colonel : *« Je n'y crois pas. Vous faites une grosse erreur. »* La veille, Jonathann dînait encore avec eux, regardait la télévision dans le canapé du salon.

– Nous allons l'interroger, nous vous tiendrons informée, madame Fouillot, lâche le colonel Raguin en retournant à son véhicule.

Pourquoi Jonathann aurait-il commis une chose pareille ? C'est insensé. Lui et Alexia étaient si amoureux, ils finissaient de retaper la maison, ils projetaient d'avoir un enfant… Isabelle ne peut s'y résoudre. Les enquêteurs font forcément erreur. Faute d'autres pistes, ils se rabattent sur celui que la rumeur désigne, c'est tout ! *« C'était une relation compliquée à gérer*, nous racontera Yves Raguin[1]. *Isabelle Fouillot étant la maman d'Alexia, en temps normal nous l'aurions tenue informée des avancées de l'enquête, en tout cas dans ses grandes lignes, comme nous le faisons avec les proches des victimes. Nous aurions pu lui*

dire que nous avions identifié un suspect, mais là c'était impossible, justement pour le bon déroulement de l'enquête. »

Les gendarmes se rendent ensuite au bar *La Terrasse* où Jean-Pierre Fouillot – qui rentre de faire des courses – a la même réaction : *« Vous vous attaquez à notre gendre, ce n'est pas bien. Pas possible que ce soit le petit ! »*, dit-il.

Le colonel leur fait comprendre qu'ils disposent d'éléments sérieux à charge. Il demande au père d'Alexia de récupérer sa Porsche Carrera qui dort dans le garage du couple.

Tout au long de la perquisition, Jonathann suit les gendarmes sans poser de questions. À 12 h 30, un repas lui est proposé. Il s'alimente normalement, propose du pain et du saucisson aux gendarmes. Serviable comme d'habitude. La fouille de la maison se termine à 14 h 40. Le pavillon est placé sous scellés. Les gendarmes demandent à Jonathann de préparer un sac en prévision d'un éventuel séjour en prison. Il ne bronche pas.

À 15 h 15, l'informaticien est emmené dans les locaux de la section de recherches, à Besançon. Le bâtiment en béton gris, situé au sein du groupement de gendarmerie du Doubs, est construit sur le site d'un ancien fort. Pour éviter toute fuite du dossier, au sens propre, les enquêteurs ont changé les barillets des serrures des portes. Ils ont aussi sérigraphié tous les PV pour éviter qu'ils soient communiqués à la presse. Ils ont réussi à semer les journalistes : le site comprend trois portes d'entrée. Il faut bien connaître les lieux pour s'y retrouver…

En fait, ils ont tout prévu : pour échapper aux téléobjectifs des photographes, la garde à vue de Jonathann se déroulera dans les sous-sols de la caserne. Une petite pièce aux murs gris et nus, d'un froid glacial. Une table en ciment poli et scellée au sol, un banc de

ciment pour lui d'un côté, une chaise pour son avocat, un autre banc de l'autre côté de la table pour les enquêteurs. Rien de plus. Le dénuement sidéral de la pièce contraste avec l'agitation qui règne à l'extérieur. Les journalistes arrivent en masse devant les grilles de la gendarmerie.

*
* *

L'adjudant-chef Blanchard n'a pas été choisi au hasard pour mener cette garde à vue. Fils de gendarme, ce grand gaillard à l'allure bonhomme n'est pas de ceux qui aiment la manière forte. Avec son accent franc-comtois, il s'exprime calmement, d'un ton régulier. Le choix n'est pas neutre : Jonathann Daval n'aime pas être brusqué. Pour avoir une chance de le faire craquer, il faut l'aborder en douceur, avec empathie, se positionner « de son côté ». Blanchard a préparé ce moment-clé avec les profileurs. Quelques semaines plus tôt, ils se sont rencontrés à Cergy-Pontoise, en région parisienne, siège du DSC[2]. *« Nous savions que Jonathann était quelqu'un d'introverti, peu à l'aise dans les rapports sociaux*, confie Audrey Renard, la profileuse. *Contrairement aux extravertis, qui sont des beaux parleurs, qui cherchent à manipuler les enquêteurs, nous pensions avoir affaire à quelqu'un de timoré, qui avouerait de manière viscérale, rapidement. »*

Depuis trois mois, les enquêteurs soupçonnent qu'il ment à sa famille, à l'opinion publique et surtout à lui-même. Il va falloir du doigté, de la psychologie, de la patience. L'acculer sans le brusquer. Alors, pour la garde à vue, Xavier Blanchard est accompagné d'un autre officier, Marie-Pierre Bouhelier. *« Plus âgée, plus maternante, elle est là pour venir "au secours" de Daval si besoin, lui proposer des portes de sortie*, poursuit Audrey Renard. *Avec quelqu'un comme Jonathann Daval, il ne faut pas être dans le jugement. »*

Un homme, une femme. La carte de l'équilibre. *« Deux hommes, on avait peur que ça l'écrase »*, se souvient Xavier Blanchard. Autre question de stratégie : les gendarmes ont opté pour des auditions courtes, deux heures environ, avec des pauses pour débriefer. Une épreuve en équipe. Le binôme Blanchard-Bouhelier a l'habitude de travailler ensemble. Depuis le début de l'enquête, depuis qu'ils ont été détachés pour se concentrer uniquement sur l'hypothèse de la culpabilité du mari, ils se sont isolés du reste de la cellule pour ne pas être pollués par les autres pistes.

Face à Jonathann, l'objectif est de « bonifier » les preuves dont ils disposent : *« Dans ce dossier, le but est de piéger le suspect*, souligne Audrey Renard, *lui soumettre des éléments dont nous disposons pour qu'il nous en dise plus à chaque fois.* » Ils misent sur le fait que le suspect va se *« perdre dans une multitude d'explications »* et qu'il faudra profiter de cela pour *« mettre en évidence des contradictions ».* Un jeu d'échecs où chaque pièce avancée doit affaiblir la défense de l'adversaire. Avant tout, recueillir des aveux.

Dans la salle d'audition, comme cela est d'usage en matière criminelle, une caméra filme. L'image est déportée dans une pièce adjacente où se sont installés Audrey Renard et deux autres profileurs – une femme et un homme. Un dispositif de tchat leur permet de communiquer en direct sur leur ordinateur avec leurs collègues. Ils ne ratent rien des gestes, paroles ou silences qui se déroulent de l'autre côté du mur.

À 16 h 10, Jonathann Daval est examiné par un médecin. Son état de santé est compatible avec la garde à vue. À tour de rôle, ses avocats, Randall Schwerdorffer et Ornella Spatafora, se tiennent à ses côtés. Ils ne peuvent pas intervenir pendant l'interrogatoire, uniquement émettre des remarques à la fin de chaque audition.

Les premiers mots de Jonathann Daval sont très simples : *« Je ne l'ai pas tuée. Ce n'est pas moi. »* Blanchard et Bouhelier enchaînent : comment était Alexia ce vendredi matin-là, avant la soirée raclette ? À quelle heure s'est-elle réveillée ? Comment se sentait-elle ? Qu'a-t-elle fait de sa journée ? Et vous ? Et le dîner ? C'était comment ? Elle avait préparé une salade de fruits, c'est bien ça ? Etc. Etc. Le travail de sape a débuté. Minute par minute. Détail après détail.

L'adjudant-chef Blanchard pose les questions. Marie-Pierre Bouhelier retranscrit les réponses. Elle tape rapidement. Sans oublier une virgule.

Jonathann Daval déroule son emploi du temps sans difficulté. Il redit, comme il l'a dit aux gendarmes dès la disparition de son épouse : le vendredi matin, Alexia a eu une crise, comme cela lui arrivait de temps en temps depuis qu'elle prenait un traitement hormonal contre l'infertilité : *« Des fois, elle pouvait être violente. »* Et ce jour-là, elle a eu des *« propos incohérents »* et il a été obligé de la *« mettre au lit »*. Elle s'est débattue et l'a griffé au niveau du bras. Il reparle de la *« marque de morsure »*. Il assure qu'Alexia s'est ensuite endormie. Il est parti au travail. Ils ont échangé quelques textos dans la matinée dans lesquels elle disait qu'elle se sentait nauséeuse, qu'elle allait essayer de manger, mais qu'elle avait peur de vomir. Puis elle a dit qu'elle allait mieux. Elle lui a demandé de récupérer les desserts qu'elle avait préparés pour le dîner chez ses parents, ce qu'il a fait, puis il s'est rendu là-bas où se trouvaient déjà Stéphanie, la sœur d'Alexia, et son mari Grégory.

La soirée s'est déroulée comme d'habitude, répète-t-il. L'ambiance était conviviale. Alexia et Stéphanie étaient heureuses de se voir. C'était l'anniversaire du petit. Tout le monde était en forme. Puis, le retour au domicile, le coucher, le réveil à 7 heures, le petit déjeuner en regardant une série, le départ d'Alexia pour son footing, son aller-

retour à lui chez sa mère pendant ce temps-là, pour aller vider le seau à compost, le passage ensuite au bar pour boire un café avec Jean-Pierre…

Jonathann donne beaucoup de détails, formule de longues réponses. La première audition touche à sa fin quand il affirme que son épouse est partie courir en short. Blanchard fronce les sourcils. Il faisait trois degrés ce matin-là, les véhicules étaient gelés.

– Sa tenue vous paraît-elle compatible avec la météo du moment ?

– Tout à fait. De toute façon, elle n'avait pas vraiment d'autres vêtements de sport pour courir. Nous avons un tapis à la maison et parfois il déconne. C'est mieux d'aller courir dehors. Le tapis, c'est vraiment pour dépanner. Je me souviens que le tapis devait déconner ce jour-là, avec l'humidité il se met en sécurité…

À 19 h 20, les enquêteurs décident qu'il est temps de faire une pause. Pendant ces deux premières heures, Jonathann a beaucoup parlé, mais pour ne pas dire grand-chose. Ils l'ont laissé faire. C'est la stratégie. Le laisser dérouler son scénario pour mieux le piéger.

Au même moment, Isabelle Fouillot est entendue dans les locaux de la gendarmerie de Gray. Elle a été convoquée pour répondre à un point précis. Elle renouvelle sa surprise, pour ne pas dire sa colère : *« Ça ne peut pas être Jonathann, il est comme mon fils. »* Elle s'en prend aux gendarmes : *« Je me dis que vous n'avez pas de piste, que vous vous rabattez sur le mari. »* Elle ajoute, à bout de nerfs : *« Il faut vraiment avoir des preuves irréfutables pour inculper Jonathann. Pour moi, c'est un monstre qui a fait ça. »* Adeline Pillot, celle-là même qui a recueilli la déposition de Jonathann quand il est venu signaler la disparition de son épouse, reste stoïque. Elle comprend la douleur de cette mère mais sait aussi qu'elle se trompe. Avec son collègue, ils ont quelque chose à lui montrer : il s'agit d'une photographie du drap brodé retrouvé dans la maison du couple le matin même. Le

reconnaît-elle ? *« Pour moi, c'est une nappe ou un drap comme on en voyait dans le temps. Je me souviens que ma mère en avait des comme ça et qu'avec le partage de ses affaires, Alexia et Stéphanie en ont eu… »* Isabelle se ferme un instant, pose le cliché sur le bureau des gendarmes, puis s'exclame : *« Ah mais non ! Ne notez pas ça, vous allez l'inculper ! »* Ils lui présentent une photographie du morceau de tissu retrouvé sur le corps d'Alexia. Elle enrage : *« Prouvez-moi que ce sont les mêmes ! »* Elle ne peut pas – ne veut pas encore – voir les évidences. Elle ne peut pas croire que celui avec qui ils ont pleuré, celui qui mange avec eux presque tous les jours puisse lui avoir pris ce qu'elle a de plus cher.

*
* *

Il est presque 22 heures quand Xavier Blanchard va chercher Jonathann dans la petite geôle où il a pris un repas seul. Il paraît *« paisible »*, nous disent les enquêteurs[3], *« pas plus inquiet que ça »*, *« comme s'il n'était pas concerné par les faits »*, *« extérieur à ce qui se passe »*. Dès les premières minutes, ses réponses se font plus courtes, voire hésitantes. Souvent, entre deux questions, le silence. Comme s'il n'était pas là, plus là. Ils décident d'abattre leurs premières cartes. *« On donne un minimum, on y va crescendo »*, souligne Bouhelier. Ils lui font remarquer qu'il a paru immédiatement très alarmiste, de manière excessive, moins de deux heures après le supposé footing d'Alexia.

– Pourquoi avoir dit à votre belle-mère que vous imaginiez le pire ?

– Parce que j'étais inquiet.

Ils l'informent qu'un voisin a entendu dans la nuit de vendredi à samedi à 1 h 26 le bruit de la plaque d'égout devant leur maison alors qu'il a affirmé à plusieurs reprises s'être couché vers minuit, comme

Alexia. Jonathann n'a pas d'explication, assure qu'il n'est pas sorti et qu'il ne comprend pas. Les gendarmes ajoutent qu'une trace de pneumatique identique à celle de son véhicule professionnel Nemo a été retrouvée sur le chemin qui mène au lieu de découverte du corps.

Jonathann tente de rester impassible, mais il se recroqueville de plus en plus sur lui-même et se met à pleurnicher :

– Je ne sais pas…

Blanchard insiste :

– Nous pensons qu'il s'est passé quelque chose au cours de la nuit. Qu'en dites-vous ?

– Je ne sais pas

– Qui dit la vérité ? Qui ment ?

– Je vous dis la vérité.

– S'il y a quelque chose qui s'est passé, il vaut mieux vous expliquer.

– Il ne s'est rien passé.

Les enquêteurs l'interrogent sur d'éventuelles disputes avec Alexia. Malgré les traces de morsure sur son bras, Jonathann assure qu'il n'y a pas de violence dans le couple mais que, lorsque Alexia fait ses crises, elle peut être *« vulgaire »*, lui dire des choses comme *« saute-moi »*. Manifestement, il n'est pas capable d'en venir aux faits. Il est plus coriace qu'annoncé. Les gendarmes lui opposent alors un nouvel élément : le tracker qui équipe son véhicule professionnel montre que la voiture a été ouverte plusieurs fois au cours de la nuit.

– Il ne s'est rien passé, répète-t-il mécaniquement.

Ils reprennent :

– Depuis trois mois, nous travaillons sur cette affaire. Monsieur Daval, il s'est passé quelque chose, expliquez-vous !

– Il ne s'est rien passé. Nous n'avons pas utilisé le véhicule au cours de la nuit.

Jonathann a comme un blocage. Il faut changer de registre. Les gendarmes reviennent sur les « tensions » dans le couple qui pourraient expliquer son passage à l'acte. Il tergiverse, confirme qu'Alexia pouvait lui faire des « reproches », mais que cela n'allait pas plus loin.

– On se faisait un peu la tête et pis c'est tout. J'allais dormir dans le canapé et pis voilà.

Désormais, les enquêteurs passent la vitesse supérieure. Ils alternent questions factuelles et évocation des relations du couple. Comme prévu avec les profileurs, ils veulent le déstabiliser, lui faire comprendre qu'il n'y a pas d'échappatoire.

– Qui dit la vérité et qui ment, monsieur Daval ? Les experts, les opérateurs en téléphonie mobile, les témoins, les morsures d'Alexia ?

– Je ne sais pas.

L'adjudant-chef Blanchard tente une approche plus empathique.

– Tout le monde vous décrit comme attentionné, serviable, aux petits soins pour Alexia. Vous êtes quelqu'un d'effacé. Comment on en arrive là, monsieur Daval ?

– Je ne sais pas.

Il est 23 h 25. La journée a été longue.

– Monsieur Daval, souhaitez-vous que nous poursuivions l'audition ?

Jonathann ne répond pas.

Les enquêteurs sont perplexes. Ils ont tout tenté. Comment le débloquer ? S'il avoue, le jeune homme va tout perdre, l'affection de sa belle-famille, peut-être celle de sa propre famille, et va devenir l'opprobre de l'opinion publique.

Il faut suspendre. Le laisser réfléchir. Mijoter. Il dormira quelques heures dans sa cellule de garde à vue, juste en face de celle où sont menées les auditions. Là encore une pièce avec un simple lit en

béton. Un sol en béton. Un plafond en béton. Un espace W-C en béton. Rien de plus. Pas de vue sur l'extérieur. Un gendarme est chargé de le surveiller en permanence. Le moindre de ses mouvements est scruté. Pas question que Jonathann Daval puisse commettre un geste contre lui-même.

*
* *

Mardi 30 janvier, 9 h 20. Jonathann Daval est entouré de ses deux avocats, qui ont compris que le dossier comportait des éléments sérieux, voire accablants. « *Jusqu'alors on croyait en son innocence,* raconte maître Schwerdorffer. *Là on a compris que les choses devenaient compliquées.* »[4]

Les gendarmes se focalisent sur le déroulement de la nuit de vendredi à samedi. Ils savent que la vérité se situe dans les quelques heures qui ont suivi le retour du couple au domicile. Ils cherchent la faille, le détail qui va mettre Jonathann Daval en difficulté. Ils reviennent sur l'analyse du trackeur qui montre que le véhicule a bougé au cours de la nuit et qu'il a activé des relais téléphone autour de la maison. Jonathann admet qu'il a peut-être sorti le véhicule du garage une fois, mais « *c'est tout* ». Blanchard et Bouhelier abattent une nouvelle carte : le pneu du Nemo comporte un défaut qui a été retrouvé sur le moulage effectué sur le lieu de découverte du corps. Ils ajoutent qu'un témoin a vu un fourgon blanc comme le sien le matin au même endroit.

– Je ne sais pas. Je ne suis pas allé là-bas. C'est pas possible que je sois allé là-bas.

L'adjudant-chef Blanchard lui fait remarquer qu'il y a beaucoup d'incohérences dans son récit :

– Je comprends bien que tout est contre moi. Mais ce n'est pas moi, il ne s'est rien passé.

Les enquêteurs, un rien exaspérés, tentent cette fois-ci une approche plus frontale :

– Vous êtes un assassin, monsieur Daval !

– Non je ne suis pas un assassin. Je vais me répéter. Il n'y a rien eu.

Jonathann Daval martèle qu'il est « amoureux » de sa femme et semble à peine entendre le dernier atout abattu par les enquêteurs : Un drap a été retrouvé sur le cadavre et ressemble au drap découvert vingt-quatre heures plus tôt au domicile du couple :

– Je ne sais pas, on a utilisé pas mal de draps pour les travaux de déménagement.

À nouveau, ils tentent une approche en souplesse, soufflant le chaud et le froid, quitte à prendre le parti du mari maltraité, à jouer sur le registre émotionnel.

– On a étudié votre relation. Vous étiez amoureux d'elle, même si parfois elle était humiliante avec vous…

– Oui, je faisais tout ce qu'elle voulait. Ce soir-là, il ne s'est rien passé. Tant pis si personne ne me soutient après mais je n'ai rien commis.

Audrey Renard comprend que la tâche s'avère plus compliquée que prévu : *« On imaginait qu'il allait craquer plus vite. On a sous-estimé sa capacité de résistance. »*[5]

À 11 h 20, maître Ornella Spatafora, un des deux avocats de Jonathann, dit souhaiter s'entretenir avec son client car il y a *« des éléments concrets »* dans le dossier et elle veut *« éviter de piétiner »* : *« Nous étions dans une impasse »*, souligne-t-elle[6]. *« Je l'ai autorisé car cela allait dans le sens d'avoir des aveux*, raconte l'adjudant-chef Blanchard. *C'est la première fois que cela m'arrivait. »* Jonathann et son avocate s'isolent dans une cellule voisine, porte fermée.

L'entretien dure une demi-heure. Elle tente de faire comprendre à son client que s'il doit parler *« c'est maintenant »*. L'étau se resserre. *« Il ne peut pas reconnaître que c'est lui car ça va détruire sa famille, l'image qu'on a de lui. Il veut garder sa place privilégiée auprès de sa mère*, analyse aujourd'hui maître Spatafora. *C'est un bon fils.*[7] »

Depuis trois mois, malgré les rumeurs, les soupçons qui circulent sur les réseaux sociaux, Jonathann Daval vit dans un cocon, soutenu par ses proches. Blanchard et Bouhelier échangent avec les profileurs. Quelle stratégie adopter ? « Il garde le même discours, mais ne reste pas sans émotion et semble parfois prêt à reconnaître les faits, écriront plus tard les profileurs dans leur rapport. Son manque d'explication tient vraisemblablement à l'étroite relation qu'il entretenait avec ses beaux-parents et qui s'était intensifiée au cours des trois mois écoulés depuis la disparition d'Alexia. »

À 12 h 30 commence la quatrième audition de Jonathann Daval. Les enquêteurs, en accord avec les analystes, ont décidé de reposer les mêmes questions, en les modifiant légèrement. Douche froide. Malgré les conseils de ses avocats, Jonathann reste sur ses positions. Il sait qu'il est le seul et unique suspect mais continue à nier.

– Je vais être incarcéré pour le meurtre d'Alexia que je n'ai pas commis. Tous les éléments sont contre moi mais je n'ai pas d'explication à donner.

Puis :

– Ma vie est foutue, je n'ai plus rien à perdre. Je n'ai plus ma femme.

Les enquêteurs continuent. Ils viennent de recevoir les analyses des traces de sperme retrouvées sur le collant de sport que portait son épouse. Il s'agit bien du sien. Plus aucun doute. Jonathann affirme

qu'ils n'ont pas eu de rapport sexuel le vendredi soir. Il assure que la dernière fois, c'était le mercredi. Elle aurait donc remis du linge sale ? le relancent-ils. Cela ne semble pas dans ses habitudes.

Il n'a pas d'explication…

Les gendarmes ne savent plus quel levier actionner. Dans une très longue question, ils résument tous les éléments à charge (la morsure, le voisin qui entend la plaque, la trace de pneu, le drap…) et lui tendent une dernière perche :

– On ne peut pas faire plus pour vous aider à vous expliquer…

Mais Jonathann résiste encore :

– Ce n'est pas moi.

Ils tentent une nouvelle fois de prendre son parti, celui du mari humilié :

– Vous voulez passer pour un assassin ou pour un mari qui s'est retrouvé au milieu d'une dispute qu'il n'a pas voulue ?

– Alexia est allée courir ce matin-là.

– Pensez à votre famille, vos frères, sœurs, aux parents d'Alexia. Imaginez ce qu'ils sont en train de vivre ! Vous leur devez des explications, non ?

– Pour la énième fois, ce n'est pas moi.

– Monsieur Daval, on s'arrête là ?

– Oui je veux m'arrêter.

À ce stade, les enquêteurs n'ont « plus rien en soute », comme ils disent. Le temps passe. Il va falloir bientôt présenter le suspect au juge d'instruction. L'adjudant-chef Blanchard a la main sur le téléphone pour prévenir le magistrat. Les analystes avec qui il débriefe ne sont pas optimistes. *« Ils me disent qu'il est possible qu'il ne passe pas aux aveux »*, se souvient l'adjudant-chef Blanchard. Piqué au

vif, il n'est pas prêt à abandonner… Arrive alors le directeur d'enquête, Franck P. Lui non plus ne veut pas en rester là. Alors que l'audition est suspendue, il rejoint Jonathann dans la petite cuisine des geôles. Jonathann avale en silence un plat préparé, des pâtes à la carbonara. Le capitaine veut lui parler d'homme à homme. Ce ne sera pas mentionné sur le procès-verbal. Il s'approche, le surplombe de tout son corps, puis fait les cent pas dans la salle d'audition, tourne autour de lui pendant près d'une heure : *« Jonathann, tu as fait trop d'erreurs. Tu n'es pas un voyou. Réfléchis ! »* Jonathann ne lève même pas la tête et n'ouvre la bouche que pour engloutir ses pâtes. *« Tu devrais parler. »* Le gendarme essaie encore en douceur, puis agacé, et finalement tape du poing sur la table et crie : *« On sait que tu l'aimais ! Mais tu as fait une connerie ! Dis-le ! »* Jonathann sursaute mais ne bronche pas.

Les gendarmes sentent pourtant qu'il y a un infime espoir. Ils acceptent qu'il s'entretienne une ultime fois avec ses avocats. Cette fois, l'entretien dure moins d'une minute. *« On voit les indices. On lui dit simplement, sans jugement, qu'on ne peut pas aller contre le dossier, qu'il faut qu'il s'exprime librement, qu'il fait ce qu'il veut, mais s'il doit le faire, c'est maintenant »*[8], relate maître Schwerdorffer. Jonathann se lève et demande que la garde à vue reprenne.

Il est 16 h 50. Jonathann est entendu depuis bientôt trente-deux heures. Il se rassoit. Il est en pleurs. Plus d'une minute de sanglots, sans un mot.

– Que voulez-vous nous dire ?
– Je n'ai pas voulu ce qui est arrivé. Ce n'était pas volontaire.
– Que s'est-il passé ?

– Elle a fait une crise extrêmement violente. J'ai voulu faire comme d'habitude, la serrer dans mes bras… pour qu'elle ne me frappe pas, et là c'était vraiment fort…

Blanchard lui demande de poursuivre.

– On était dans la chambre, je l'ai mise sur le lit et je l'ai maintenue contre moi et sans le vouloir je l'ai étouffée.

– Comment l'avez-vous étouffée ?

– Je l'ai étouffée en la serrant quand elle était sur le lit…

Jonathann explique ensuite qu'il a mis Alexia dans le *« véhicule du boulot »*. Il a voulu appeler les gendarmes, mais n'a pas pu : *« Je voulais qu'elle se réveille. »* Par *« dignité »*, il a pris un drap pour la recouvrir. Ensuite, il lui a *« mis les chaussures »*. Il a pris des Stilnox, s'est endormi, est allé voir le corps plusieurs fois dans le Nemo. Il reconnaît avoir écrit le SMS depuis le téléphone portable d'Alexia annonçant qu'elle partait courir. Puis il a pris la route avec le Nemo. *« Je me suis arrêté au premier bois qui venait et j'y suis allé à l'improviste. »* Il a ensuite déposé le cadavre de son épouse entre deux troncs d'arbres, lui a remis ses lunettes. Il s'adresse aux gendarmes d'une voix chevrotante : *« Je suis désolé de vous avoir occasionné tout ce travail. »* Comme un enfant qui a fait une grosse bêtise. Bouhelier lui demande s'il a des choses à ajouter. Oui. Il voulait *« mourir avec elle »*, mais c'était *« trop dur »*. Et avant de l'abandonner au milieu des bois, il a retiré l'alliance d'Alexia, *« pour la garder, pour un souvenir »*. *« Un trophée »*, diront plus tard les parents de la jeune femme.

Rien d'autre ?

– Je n'ai pas mis le feu au corps.

Les gendarmes lui annoncent qu'ils ont retrouvé un capuchon blanc près du corps calciné. Un capuchon qui correspond à la bombe aérosol de polyuréthane retrouvée dans son garage. Il nie encore…

Et il conclut :

– J'aurais dû me foutre en l'air.

Pour les enquêteurs, ces aveux sont un soulagement : *« Personnellement, terminer sans aurait été un échec,* reconnaît Blanchard. *Lorsqu'on a fait passer le message à nos supérieurs, ils n'y croyaient pas. »* Alors qu'elle se rend dans la pièce de garde à vue pour récupérer son ordinateur, Audrey Renard tombe sur Daval, seul, en train de manger un carré de fromage frais sur du riz soufflé : *« Il faisait presque pitié. Je lui ai demandé si ça allait. Et avec une voix aiguë, il m'a répondu : "Ça peut aller." Il avait l'air d'un petit garçon. »*

*
* *

Des aveux, enfin. En partie avec le concours de ses avocats : *« C'est aussi à ça que l'on sert,* justifie Schwerdorffer. *Cette défense n'était pas tenable. Il aurait pu changer d'avocat. Ça a été très difficile à sortir. »*[9]

À l'extérieur, les journalistes trépignent. Randall Schwerdorffer, éprouvé par cette journée interminable, n'a que quelques mètres à faire pour affronter les micros et caméras. Pas le temps de préparer son intervention. Sous tension. Effet tunnel. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, flanqué de sa collègue, Ornella Spatafora, il évoque *« une mort accidentelle »*, la *« personnalité écrasante »* d'Alexia, une *« relation de couple avec une très forte tension ». « À un moment, il y a eu une crise de trop. C'est un couple dont malheureusement l'un des conjoints était violent, mais ce n'est pas celui auquel on pense. »* Les mots choquent. Un accident ? Une personnalité écrasante ? La victime serait-elle au fond la coupable ?

Marlène Schiappa, secrétaire d'État à l'Égalité femmes-hommes, dénonce *« des propos scandaleux ».* Schwerdorffer comprend qu'il est allé trop loin. Il reconnaît son erreur et s'excuse d'avoir employé le

mot « accident ». « *Je pensais me limiter à ce qu'avait dit Jonathann. On sortait d'un moment intense. Il y avait beaucoup d'empathie pour lui, y compris chez les gendarmes. Je songeais à la violence qui allait s'abattre sur lui. Je veux le défendre. Les premiers mots sont professionnels, le reste est plus émotionnel. Je me suis mal exprimé, les termes n'étaient pas adaptés, mais je ne regrette rien. Je ne suis pas une carpette, je ne hurle pas avec les loups.* »[10]

1. Entretien avec les auteurs le 4 janvier 2021.
2. Département des sciences du comportement.
3. Entretien avec les auteurs le 5 janvier 2021.
4. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
5. Entretien avec les auteurs, le 11 janvier 2021.
6. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
7. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
8. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
9. Entretien avec l'un des auteurs, le 20 février 2021
10. Entretien avec l'un des auteurs, le 20 février 2021.

– 10 –

La prison du mensonge

Février 2018. Dans sa cellule, Jonathann Daval déprime, se laisse mourir, ressasse ses aveux, lâchés en fin de garde à vue. Il pense à Alexia, rêve d'elle la nuit, répète-t-il à ses avocats à chaque fois qu'ils lui rendent visite. Il imagine qu'elle lui donne encore des conseils pour se nourrir. *« Mange ceci, pas cela. »* Il dit qu'il l'aime encore. À distance, chose étrange, Martine sa mère rêve qu'Alexia entre dans sa chambre, sans Jonathann. *« Un cauchemar »*, glisse-t-elle en pleurant[1]. Mis en examen pour le meurtre de son épouse, Jonathann Daval est placé en détention provisoire à la maison d'arrêt de Dijon. Construit au XIX^e^ siècle en plein centre-ville, cet édifice en forme de croix autour d'une rotonde centrale – selon le modèle pennsylvanien – ne manque pas de cachet pour les historiens. Pour les détenus, c'est un établissement vieillot mais bien tenu.

Comme tous les prisonniers médiatiques, pour le protéger des autres, on a placé Jonathann Daval dans le quartier d'isolement et il fait l'objet d'une surveillance étroite. *« Pression médiatique et risque de décompensation psychologique »*, a écrit le juge sur la notice rédigée à l'attention de l'administration pénitentiaire lors de son incarcération. Le *« risque de suicide »* est souligné à la main avec un point d'exclamation. Le matricule n° 40-221 est fragile. Il refuse les

promenades mais fréquente assidûment la salle de sport où il pratique le vélo. Il ne lie aucun contact avec les détenus placés à l'isolement ; comme les autres, ceux-ci ont tendance à l'insulter. Les agresseurs de femmes n'ont pas bonne réputation derrière les barreaux. Dans la hiérarchie des taulards, ils sont à peine mieux traités que les pédophiles et les tueurs d'enfants.

Dans sa cellule de neuf mètres carrés qui comprend une table, un lit fixe, une armoire, une plaque chauffante, un coin toilette et un téléviseur, il passe beaucoup de temps devant le petit écran, notamment devant les émissions consacrées à son affaire. Ses surveillants sont obligés de lui conseiller de se changer les idées en visionnant d'autres programmes et lui proposent des livres de la bibliothèque de la prison. *« Il a besoin de voir ce que l'on dit sur lui,* analyse une psychologue qui l'a rencontré. *Ce qui laisse entrevoir une tendance narcissique. »* Daval tente de s'occuper en coloriant et en s'essayant à la pyrogravure. Un mois après son incarcération, lors d'un entretien avec un officier du quartier d'isolement, il évoque un *« coup de blues »* qui nécessite la mise en place d'un suivi psychologique personnalisé. Pour éviter tout risque suicidaire, des agents effectuent des rondes très régulièrement, même la nuit, ce qui le réveille. Il s'en plaint. On lui promet d'ouvrir l'œilleton en faisant le moins de bruit possible.

Selon un surveillant, le détenu Daval est considéré comme *« pas désagréable »* et présente un avantage appréciable : sa cellule est l'une des plus propres et rangées de la maison d'arrêt. Sa maniaquerie l'a suivi en prison. Il se lave les mains dix fois par jour et nettoie les poignées de porte à s'en user la peau.

En trois mois d'incarcération, il a perdu plus de dix kilos. Il n'est même plus en capacité de faire du sport, pourtant ses rares moments

de distraction. Son état de santé s'est suffisamment dégradé pour justifier son placement dans le service médico-psychologique régional (SMPR) de la prison, où il participe à des ateliers d'ergothérapie et de psychothérapie.

Coupé de sa famille qui n'a pas le droit au parloir afin d'éviter toute concertation en lien avec l'affaire, le trentenaire écrit. Ce n'est pas un exercice avec lequel il est à l'aise. Mais le seul moyen dont il dispose pour donner et prendre des nouvelles. La première lettre date du 18 mars 2017. Elle est adressée à Martine et son mari Florent. L'écriture au stylo bleu est soignée, scolaire. *« Je regrette tout le mal que je vous ai fait à vous tous, ce mensonge, ce geste qui hante mes jours et mes nuits. »* Il poursuit : *« Je n'arrête pas de penser à vous, à elle, et à Happy. »* Il ne cite pas le nom d'Alexia. Rapidement, dans sa lettre, les tracas du quotidien. Il veut voir sa mère pour évoquer des problèmes de *« factures, papiers »*, savoir quoi faire du courrier recommandé reçu en détention de son patron qui le licencie. Petite attention pour ses proches, il demande que sa mère lui donne leurs dates d'anniversaire pour ne pas les oublier. Et enfin, il réclame des mots croisés pour « s'occuper l'esprit ». Il conclut : *« Maman, Papa, je vous aime. »*

Une semaine plus tard, il écrit deux lettres le même jour. Il exprime à nouveau des regrets pour ce qu'il a fait et donne l'impression de vouloir parler : *« J'aimerais tant vous expliquer les circonstances de tout ça* (…) *J'ai tout perdu. »* Il raconte qu'après avoir tué Alexia il voulait mettre fin à ses jours, mais qu'il n'a *« pas réussi à le faire »* : *« J'avais déjà fait trop de mal et l'amour que vous m'avez donné et celui que j'ai pour vous ma famille me permet de tenir, même si c'est de plus en plus dur. »* Visiblement éprouvé, il écrit : *« Je n'arrête pas de penser à vous et vous me manquez terriblement. À l'instant où j'écris cette lettre, les larmes me viennent. »* Dans les semaines qui

suivent, il écrit encore quelques brefs courriers pour remercier sa famille de sa présence, tout au moins épistolaire, et pour regretter de ne pas avoir passé plus de temps avec elle *« en week-end ou en vacances »* : *« Vous connaissez les raisons de cela* (…). *Encore désolé de vous avoir menti, trahi, fait du mal. »* Il faut lire entre les lignes que, selon lui, Alexia l'empêchait de voir sa famille et qu'il ne pouvait rien y faire.

*
* *

Daval est entendu pour la première fois par le juge d'instruction en mars 2017, deux mois après ses aveux en garde à vue. Il maintient sa version : il a tué son épouse accidentellement en voulant la maîtriser suite à une nouvelle crise due, selon lui, aux médicaments qu'elle prenait pour avoir un enfant. Et s'il n'a pas appelé les pompiers ni les gendarmes, c'est parce qu'il a « paniqué ». Lors de cette audition, le courant ne passe pas avec le juge Rodolphe Ughen-Laithier. Le magistrat se montre trop froid, trop distant. Daval refuse de se livrer, de se glisser dans le costume du meurtrier. Il s'en tient au scénario d'un geste involontaire qu'il regrette. Quant à son samedi matin très occupé et plein de sang-froid, comme s'il avait voulu être vu par un maximum de témoins et se construire ainsi un alibi en béton, il explique qu'il a simplement suivi son programme prévu depuis la veille.

– Vous voulez dire qu'aller déposer le seau à compost chez votre mère, aller chercher une imprimante dans les locaux de votre société, tout ça était déjà programmé avant la dispute ? lui demande le juge.

– Oui.

– Et prendre un café au bar de vos beaux-parents aussi ?

– J'y suis allé parce que j'ai l'habitude d'y aller le samedi matin, commence à répondre Daval. Puis : J'y suis allé aussi parce que je

voulais leur dire ce qui était arrivé. Je voulais qu'ils voient mon inquiétude et qu'ils me fassent cracher le morceau…

Daval s'embrouille ensuite dans des explications confuses : il raconte qu'il n'a pas eu la force de parler à ses beaux-parents, ni à sa mère, qu'il aurait voulu se suicider, que les médicaments qu'il avait pris dans la nuit pour dormir lui ont fait faire n'importe quoi…

Le juge est sceptique :

– Par définition, le texto que vous envoyez à 9 h 13 du portable d'Alexia pour faire croire qu'elle est partie courir n'était pas prévu dans votre programme, pourtant vous l'avez fait. Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Pour ne pas alarmer les gens…

– J'ai du mal à vous suivre.

– Si j'avais pu me suicider…

Beaucoup de choses ne tiennent toujours pas dans le récit de Jonathann. Les crises d'Alexia accompagnées d'« injures » et de « violences » ? Personne ne les a vues. Ni au travail, ni dans sa famille, ni chez ses amis. Les nombreux coups qu'Alexia a reçus au visage révélés par l'autopsie ? Ce n'est pas lui. La crémation du corps ? Pas lui non plus. Il maintient qu'Alexia était très « dure », un tyran conjugal qui l'obligeait à monter un lit à l'étage alors qu'il avait une côte cassée ou l'empêchait de se faire un café quand elle dormait pour ne pas faire de bruit et la réveiller. Mais il répète, sans y voir la moindre contradiction, qu'il l'aimait.

*
* *

À l'été 2018, après que le juge d'instruction a pu l'entendre une première fois, Jonathann Daval obtient le droit de visite de sa famille. Un soulagement. Ainsi tous les mercredis, Martine et Florent, son père « adoptif », se rendent au parloir. Dans un premier temps, cela se

fait en dehors des horaires habituels pour éviter de croiser d'autres détenus. Un traitement particulier organisé par la direction de la prison compte tenu de la médiatisation de l'affaire. Les parents de Daval découvrent un univers qui leur est inconnu, sympathisent avec des familles de détenus et vont même assister à un procès d'assises *« pour voir à quoi ça ressemble »*. Très vite, ils connaissent par cœur la route qui mène à la maison d'arrêt de Dijon. *« Ça reste mon fils*, sourit Martine. *Je ne l'abandonnerai pas. »*

Jonathann peut aussi téléphoner à ses parents une fois par jour. Il ne rate quasiment jamais le rendez-vous : *« On parle de qui on a vu, de ce que l'on a fait dans la journée, que des choses banales,* explique Martine. *En revanche, jamais de l'affaire. »*[2] Au fond d'elle-même, elle a encore du mal à croire à sa culpabilité. Dans la véranda de sa maison, elle a accroché deux tableaux signés « J.D. » : un moulin et une maison dessinés en prison. Couleurs vives, aquarelles, traits méticuleux et soignés. Il a aussi fabriqué un cadre en bois « chef de cuisine » en pyrotechnie. Martine est fière de les montrer aux visiteurs. Jonathann, depuis qu'il peut voir ses proches, va mieux. Il a repris des kilos et peut même refaire du sport.

Comme cela est d'usage dans les dossiers criminels, des experts ont pour mission de sonder son état psychologique et psychiatrique. Le 29 mai 2018, il a rendez-vous avec Tony Arpin, psychologue à Dijon. Daval retrace son enfance : il était le plus fragile de ses six frères et sœurs, surprotégé par sa mère. Il évoque ses problèmes de santé à répétition, sa surdité jusqu'à ses quatre ans, puis l'asthme, sa scoliose… Et bien sûr ses TOC : *« Il fallait que tout soit bien rangé à sa place, je me lavais les mains sans cesse, mes douches pouvaient durer plus d'une heure. »* Selon lui, cette manie de l'ordre et de la propreté est survenue au moment de la mort de son père biologique, alors qu'il

avait quatorze ans. Après consultation d'un spécialiste, cela se serait *« un peu arrangé »*.

Daval revient ensuite longuement sur ses relations avec Alexia qui se seraient grandement détériorées, toujours selon lui, après sa fausse couche : elle serait devenue *« autoritaire »*, l'aurait traité de *« sous-homme »*, de *« moins que rien »*. Les crises dues à son traitement seraient devenues de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes. Aussi, ces derniers temps, elle les aurait senti venir, et si tous deux se trouvaient dans un lieu public, en famille, chez des amis, alors ils inventaient *« un prétexte pour partir »*. *« C'est pour ça que personne n'a assisté à ses crises »*, explique-t-il. Ces fameuses crises d'ailleurs, il les décrit un peu plus précisément : elles se seraient manifestées par une grande agitation, des propos incohérents – *« comme si elle était bourrée »*, dit-il – et elle *« bavait beaucoup »*. Lors de ces crises, Alexia lui aurait plusieurs fois reproché ses pannes sexuelles, le rendant ainsi responsable de leur incapacité à avoir un enfant. Elle l'aurait aussi insulté, frappé, et lui aurait même cassé une côte à coups de pied[3]. Devant le psy, Jonathann répète qu'il a donné la mort accidentellement à sa femme, reparle de la dispute, redonne quelques détails… Et soudain lâche une bombe : il aurait tout avoué à ses beaux-parents dès le lendemain du drame ! *« J'ai fait une grosse bêtise, votre fille est morte ! »*, leur aurait-il dit. Le psy ne réagit pas et le laisse continuer : Son beau-frère Grégory lui aurait alors assuré qu'il prenait les choses en main. Il lui aurait demandé de montrer l'endroit où se trouvait le corps. Puis son beau-frère aurait dit : *« Rentre chez toi ! On va arranger les choses. »* Et sans le formuler clairement, Jonathann sous-entend que Grégory serait l'auteur de la crémation du corps. « Des révélations tardives à prendre avec une certaine prudence », note l'expert dans son rapport, avant de conclure : Daval « se présente avec une allure de chien battu,

s'exprime d'une petite voix chevrotante, tête baissée, toujours au bord des larmes. » Mais il ne serait pas celui qu'il paraît : « Sous son aspect fragile, dépendant, soumis, les tests mettent en lumière un homme déterminé, plutôt dominant, qui peut devenir le cas échéant colérique, voire agressif. » Il ne supporterait ni le rejet ni la rupture et peut « s'adapter ou transformer la réalité en fonction des circonstances » et devenir « simulateur pour éviter que son image soit détruite au regard d'autrui ».

Quel est le miroir qui se tend alors à lui ? À qui veut-il offrir l'image de l'innocence ?

Le 4 juin 2018, quelques jours après l'entretien avec l'expert psychologue, une conversation téléphonique entre Martine et Jonathann montre qu'il a changé d'attitude. Ignore-t-il qu'il est sur écoute ? En tout cas, entre deux échanges anodins sur le quotidien, son état de forme, celui de la famille, il demande à sa mère une faveur, un service, qui démontre qu'il travaille de près son dossier : Il voudrait qu'elle vérifie l'emplacement des caméras de vidéosurveillance de la ville de Gray.

– Et heu… je voudrais savoir, c'est heu…. Où sont situées les… les caméras dans Gray.

– Où sont situées les caméras dans Gray ?

– Ouais.

– Bon, ben on ira faire le tour de Gray…

– Et après vous me le direz, OK ?

– Oui. C'est Ornella qui t'a demandé ça ?

Martine Henry parle d'Ornella Spatafora, son avocate.

– Non, non mais c'est… c'est pour moi… c'est pour savoir quelque chose…

– Ahhh c'est pour toi, d'accord.

– Pour que je puisse heu… pour que je puisse après le… le redire.

– D'accord, y a pas de souci, on ira faire le tour de Gray avec la Steph[4] et Florent…

*
* *

Un mois plus tard, le 26 juin 2018, Jonathann reçoit cette fois-ci la visite d'un expert psychiatre de Besançon, Joffrey Carpentier. Contrairement à l'entrevue avec le psychologue qui a duré une journée, celle-ci est bouclée en une petite heure. Elle se déroule à la veille d'une nouvelle audition devant le juge d'instruction sollicitée par Daval, qui a promis des « révélations ». Si bien que pendant l'entretien, il interrompt souvent ses déclarations : *« Ça je ne peux pas vous le dire. »* À quoi joue-t-il ? Il assombrit encore le portrait d'Alexia, décrit des vexations qu'il n'aurait plus été capable de supporter : *« Elle s'était acheté des sextoys. Elle s'enfermait dans la chambre et disait : "Je te remplace par mes sextoys." C'était de plus en plus dur pour moi. »* Et soudain il bascule un peu plus encore : quand le psychiatre l'invite à évoquer la dispute qui a tourné au drame, il se lance dans une nouvelle version. Il n'a pas tué Alexia. La scène se serait déroulée en présence de *« quatre autres personnes »* qu'il ne veut pas nommer. Il le fera devant le juge. Il dit simplement : *« Quelqu'un l'a étranglée, moi j'étais bloqué comme si c'était pas réel. »* Depuis il s'est tu *« pour protéger ces personnes »*.

L'expert écoute, prend note cliniquement, relève dans son rapport que son contact avec Jonathann Daval est marqué par une « certaine bizarrerie » : « Il existe un décalage entre les faits évoqués et l'absence d'émotion. » L'expert s'étonne de la « distance » mise avec les faits, comme cette phrase prononcée par Jonathann Daval : *« Après Alexia décède par étranglement. »* Comme s'il parlait d'une étrangère. En conclusion, l'expert décrit lui aussi un homme

« dangereux sur le plan criminologique », qui s'inscrit dans un « secret qui cache au final assez mal une propension à la toute-puissance et à la dangerosité qu'elle peut impliquer ». En annonçant une nouvelle version dont il réserve la primeur au juge d'instruction, Jonathann Daval semble vouloir reprendre la main, le pouvoir, sur l'institution judiciaire. Joffrey Carpentier confiera au procès : *« Le jour où je rencontre Jonathann Daval, il est dans le secret* (…). *Il ne veut pas dire la vérité, la toute-puissance est là.* »

Le lendemain, Jonathann est extrait de sa cellule pour être entendu par le juge d'instruction. L'audition commence par un cinglant :

– Qu'avez-vous à nous dire ?

Daval commence son récit. En fait, la soirée raclette du vendredi ne s'est pas passée comme cela a été raconté jusqu'à présent. Avant le dîner, Alexia a commencé une crise. Il a essayé de la maîtriser sans y parvenir. Stéphanie, la sœur d'Alexia, et son mari Grégory sont intervenus, puis ce dernier s'est isolé dans la salle de bains avec elle. Lorsqu'il est ressorti, Grégory a dit qu'il avait étranglé Alexia. Daval marque une pause et reste un long moment silencieux. Jouit-il du sentiment de contrôler la situation, ou se rend-il compte de l'énormité de ce qu'il déclare ? Il poursuit : *« J'avais envie de dire ou faire quelque chose, mais comme d'habitude je n'ai pas su prendre de décision.* » Toute la famille se serait alors mise d'accord sur un plan millimétré, et conformément à celui-ci, Jonathann serait rentré chez lui accompagné de Stéphanie, sa belle-sœur. Dans la nuit, Jean-Pierre lui aurait apporté le corps d'Alexia qu'il se serait lui-même chargé d'aller déposer dans le bois. *« Après on a dit que chacun ferait comme une journée normale »,* conclut-il. Lui est ainsi passé chez sa mère – il a vomi derrière la maison, précise-t-il – puis est allé chercher une imprimante chez son patron, s'est arrêté au bar et a dit à Jean-Pierre

qu'il s'était débarrassé du corps. Ensuite, il aurait été pris en main par sa belle-famille pour s'assurer qu'il ne trahirait pas le complot familial : *« Ils vérifiaient en permanence ce que je faisais. »* Le juge, pour le moins perplexe, relève qu'il s'agit de la troisième version en quatre mois :

– Vous décrivez une famille machiavélique. Qu'en pensez-vous ?

Jonathann ne se démonte pas et répond :

– Bizarre, oui.

*
* *

Le juge d'instruction est tenu d'informer les parties civiles qu'elles se retrouvent en position d'accusés. *« Le ciel nous est tombé sur la tête*, se souvient Isabelle Fouillot. *J'ai d'abord cru que c'était une plaisanterie. »* Avec son mari, sa fille et son gendre, elle est convoquée chez le juge. Une photo d'elle en robe d'été bleue, marques de bronzage sur les épaules, grosses lunettes noires et talons hauts prise à l'arrivée au palais de justice de Besançon est publiée dans la presse le 4 juillet 2018. Elle déclenche des commentaires acerbes : *« Elle aime les médias », « elle se croit à Cannes »*… Isabelle est simplement venue telle qu'elle est, sans filtre ni posture. Mais décidément, elle ne colle pas avec l'horreur de son histoire. *« C'est à partir de là que nous avons décidé de parler dans les médias. Non seulement on était critiqués pour ce que nous étions, mais en plus on était maintenant accusés d'avoir participé au meurtre de notre fille ! Contrairement à ce que beaucoup pensent, nous n'avions pas parlé avant. Mais là c'était trop ! »*

D'un point de vue strictement rationnel, il n'y a pourtant pas de quoi s'inquiéter. Les enquêteurs eux-mêmes sont convaincus que rien ne tient dans la nouvelle version de Jonathann Daval : *« On s'est demandé s'il n'était pas devenu fou. Matériellement, aucun élément ne concordait »*, raconte l'un d'eux. Ils doivent cependant effectuer des

vérifications, se déplacer dans la maison des Fouillot pour vérifier que les dires de Daval correspondent à la configuration des lieux, étudier la téléphonie de toute la famille, recommencer de nombreuses auditions. Des dizaines d'heures de travail.

Pourquoi ce revirement ? Que se passe-t-il dans la tête de Jonathann ? Un désir de vengeance ? Pour sauver ce qui reste à sauver : l'honneur des Daval ? La famille d'Alexia, unanimement, a pourtant pris sa défense pendant sa garde à vue, estimant même que les enquêteurs commettaient une erreur, mais certains ont émis des bémols. Devant les gendarmes, Stéphanie, sœur d'Alexia, a estimé que Jonathann était incapable de commettre un tel acte, mais sa famille, notamment l'un de ses frères, aurait pu prendre part à la disparition d'Alexia : *« Vous avez vu comment il est physiquement Jonathann ? Il est pas costaud, pas fort, c'est pas un mâle dominant,* a-t-elle avancé. *Par contre son frère Cédric, lui il est ballu.*[5] » Son mari, Grégory Gay, a tenu lui aussi à faire part de ses « doutes ». Alors que la garde à vue de Jonathann était en cours, il s'est présenté spontanément à la gendarmerie de Gray pour dire ce qu'il en pensait : *« Par ma démarche, je veux surtout attirer votre attention sur la famille Daval. Notamment la mère de Jonathann, le beau-père Florent et le frère Cédric. Je ne cherche pas à blanchir Jonathann, je veux juste la vérité. Je ne veux pas qu'on se focalise sur lui, surtout s'il n'est pas seul. Pour vous dire, j'ai même émis l'hypothèse que si dans leur couple c'était si difficile… que peut-être Cédric a pu s'en prendre à Alexia pour défendre ou sauver son frère.*[6] » À des degrés divers, Isabelle et Jean-Pierre ont également émis des doutes sur les proches de Jonathann. Des gens pas clairs, bizarres, pas francs… Jonathann a-t-il pris connaissance de ces déclarations ? Le juge lui fait remarquer qu'il semble *« très au fait des éléments du dossier ».*

Martine Henry, elle, ne peut s'empêcher de se réjouir à l'excès de ce rebondissement, comme l'atteste une de ses conversations téléphoniques écoutées. Elle est en ligne avec son autre fils, Cédric. Elle sort juste d'un parloir avec Jonathann :

– Hé ben c'est bien fait pour leurs gueules ! Hooo !!!! C'est bien !!! Mais alors il faut qu'ils… faut qu'ils les cuisinent très très longtemps jusqu'à ce qu'ils craquent hein ! Ho ben j'aurais pas pensé que ça aurait bougé si vite.[7]

Martine Henry dit aujourd'hui regretter cet emportement. Elle reconnaît qu'elle a voulu croire jusqu'au bout à l'innocence de son fils et qu'elle se sent en partie responsable de ses versions à géométrie variable : *« C'est de ma faute. Quand j'allais le voir à la maison d'arrêt, je lui disais que ce n'était pas possible que ce soit lui. Je pense qu'il a inventé cette histoire pour ne pas nous faire de mal. Nous l'avons sûrement influencé. C'était dans ma tête, dans mon subconscient. On pensait qu'il payait pour quelque chose qu'il n'avait pas fait.*[8] »

Dans la foulée de ses nouvelles déclarations, Daval demande à être remis en liberté. Pourquoi en effet resterait-il en prison alors qu'il n'est pas le meurtrier d'Alexia ? Sa requête est examinée fin octobre 2018 devant la chambre de l'instruction de la cour d'appel de Besançon. Isabelle et Jean-Pierre ont tenu à assister à l'audience. Ils sont venus accompagnés de Stéphanie et Grégory ainsi que de leurs avocats. Dans la salle du tribunal, face à eux, projeté sur un écran géant : Jonathann. C'est la première fois que les parents d'Alexia le revoient depuis dix mois ; depuis cette soirée passée ensemble, la veille de son placement en garde à vue puis en détention.

Jonathann est assis derrière une table sans style, au centre d'une toute petite pièce blanche et vide. Les mains jointes devant lui, il apparaît blafard, perdu, impassible, le regard craintif accroché à la caméra.

L'audience est rapide. Daval ne prononcera que quelques mots pour s'assurer que la liaison fonctionne et décliner son identité. À la sortie, les Fouillot expriment leur colère : *« Il n'a pas eu un mot pour la famille, ni même pour appuyer sa demande de mise en liberté. »*

Sans surprise, cette demande sera rejetée quelques jours plus tard. Jonathann Daval ne rejoint pas les siens. Enfermé dans un nouveau mensonge.

1. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.
2. Entretien avec les auteurs, le 5 janvier 2021.
3. Malgré des vérifications sur ce point, l'enquête ne permettra jamais de le confirmer.
4. Elle fait référence à Stéphanie, la sœur de Jonathann.
5. Audition devant les gendarmes, le 30 janvier 2018.
6. Audition devant les gendarmes, le 30 janvier 2018.
7. Conversation enregistrée par les gendarmes le 4 juillet 2018 à 10 h 48.
8. Entretien avec les auteurs, le 4 janvier 2021.

– 11 –

La confrontation

Au premier étage du palais de justice de Besançon, le bureau du juge Uguen-Laithier est un agencement réussi de mobiliers modernes en bois clair. Le 7 décembre 2018, la pièce est inondée d'un soleil froid. À l'extérieur, le brouhaha de la ville. À l'intérieur, un climat glacial et pesant. Jonathann Daval a été extrait de sa cellule pour être confronté à ceux qu'il désigne désormais comme les coupables et complices de la mort d'Alexia : sa belle-famille. Ceux-là mêmes qui n'ont eu de cesse de le soutenir. Il faut qu'il s'explique face à eux. Cette histoire de complot ne tient pas la route… Grégory meurtrier… Jean-Pierre et Stéphanie complices… Comment cela serait-il possible ? Le juge sait que rien, que ce soit l'étude de la téléphonie, l'examen des vidéosurveillances de la ville et encore moins les témoignages des uns et des autres ne va dans le sens de cette nouvelle version.

Dans la matinée, Daval a d'abord fait face à son beau-frère, Grégory Gay. L'entretien n'a rien donné. Trop de tension, trop de raideur. Jonathann a maintenu ses accusations. Grégory l'a mis au défi de les répéter encore une fois en le regardant dans les yeux. Jonathann a répété, sans le regarder dans les yeux. Des regards qui se

croisent furtivement, méprisants et sans mots prononcés. Avec la sœur d'Alexia, Stéphanie, le courant n'est pas passé non plus. Elle est tellement sidérée par les accusations de Jonathann qu'elle ne cesse de répéter qu'elle ne comprend pas, que tout cela est absurde, n'a pas de sens. Elle se dit en colère. Et Jonathann ne bronche pas. Il redit même, comme il l'avait glissé devant le juge, que c'est Stéphanie qui lui a dicté le document Word retrouvé dans son ordinateur et retraçant son planning du samedi matin. *« Vous confirmez que cela s'est passé comme ça ? »*, lui demande le magistrat. Jonathann se tourne vers Stéphanie, plante son regard dans le sien, puis lâche simplement : *« Oui. »*

Il est 13 heures. C'est au tour d'Isabelle Fouillot d'entrer dans le bureau du juge. Elle s'installe, avec son avocat de l'époque, maître Jean-Marc Florand, à côté de Jonathann. Face à eux, le magistrat et sa greffière. Derrière eux, les deux avocats de Jonathann, Ornella Spatafora et Randall Schwerdorffer. Dans le fond, près de la porte, deux hommes chargés de l'escorte pénitentiaire.

Dès qu'elle entre dans la pièce, la mère d'Alexia salue son gendre d'un « bonjour Jonathann » poli. La scène est inhabituelle, pour ne pas dire incongrue, en ce genre de circonstances. Mais le juge connaît la proximité affective entre Jonathann et sa belle-mère. Il laisse faire. Isabelle Fouillot rappelle en préambule qu'elle considère Jonathann comme son fils, qu'elle a mis beaucoup de temps à croire en sa culpabilité, qu'il a fallu que les gendarmes lui apportent des preuves. Elle a sincèrement aimé Jonathann et pense que l'inverse est vrai. Puis elle se tourne vers lui :

– Je sais que ça ne peut être que toi, Jonathann.

À la demande du juge, elle évoque maintenant son double deuil, le fait d'avoir perdu sa fille puis son gendre, et enfin l'affront d'être impliquée dans le meurtre d'Alexia. *« Selon vous, un événement*

particulier peut-il expliquer les accusations de monsieur Daval si effectivement il ment ? », poursuit le magistrat. Isabelle n'hésite pas une seconde. Elle est convaincue que Jonathann est manipulé par sa mère. N'a-t-il pas changé de version au moment où il a pu avoir des contacts avec sa famille en prison ? *« Il y a quelque chose entre lui et sa maman*, commence-t-elle. *S'il nous aimait, il ne pourrait pas avoir créé un tel scénario. On a dû le lui souffler. »*

Isabelle Fouillot connaît bien son gendre. Elle sait que, si elle veut le faire revenir à la raison, elle doit provoquer chez lui une émotion qui va le submerger. Elle en a parlé en famille. Elle peut le faire craquer si elle le pousse dans les retranchements de ses sentiments les plus profonds. Mais plutôt que de grands discours, Isabelle a apporté une photo qu'elle a soigneusement choisie : un cliché sur lequel on voit Alexia poser avec Happy. La jeune femme, en tee-shirt rouge, allongée sur le ventre, couve entre ses bras la chatte que l'on devine ronronnante. Isabelle s'adresse à son gendre : *« Happy va bien. C'est elle aujourd'hui qui nous raccroche à Alexia. Avant c'était toi, ce n'est plus le cas. Si tu veux qu'on te pardonne, il faut qu'on comprenne. Tu t'enfermes dans le déni. »* Isabelle pleure. Jonathann, le buste droit, mains posées sur les cuisses, reste sans réaction. Elle reprend la parole, en s'adressant maintenant au juge : *« Je suis déçue d'avoir mis ma confiance dans ce garçon. Je me demande pourquoi Alexia est tombée amoureuse de lui. »*

Maître Spatafora glisse quelques mots à Jonathann. La mère d'Alexia poursuit et s'adresse de nouveau à son gendre, droit dans les yeux : *« On avait fait un beau mariage et au bout de trois ans tout se déchire. Je ne comprends pas. On ne fait pas ça. Il fallait appeler les gendarmes, les secours. On ne fait pas un scénario diabolique. Je ne sais plus qui tu es, Jonathann. »* Sous la dictée du juge d'instruction, la greffière continue à taper.

Un long silence passe. Puis le juge reprend :

– Monsieur Daval, souhaitez-vous réagir ?

Encore quelques secondes et, soudain, Jonathann se tourne à son tour vers Isabelle :

– Je ne veux pas de votre pardon ! J'ai tout perdu ! C'était un accident, je ne l'ai pas voulu… C'est à cause des crises…

Dans la pièce, personne ne sait que dire ou que faire. La sidération l'emporte sur tout autre sentiment. Jonathann vient à nouveau d'avouer le meurtre de sa femme.

C'est Isabelle, encore une fois, qui a la force de rompre le silence. Elle a ces mots qui ressemblent à de la compassion :

– Tu n'as pas tout perdu… Il y a nous… Pourquoi en est-on arrivés là ? On vous a perdus tous les deux…

Et très vite les questions s'enchaînent. Isabelle veut tout savoir, profiter de ce moment où l'on semble s'approcher de la vérité.

– C'était prémédité ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu appelles une crise ? Une dispute ? Tu l'as frappée ? Pourquoi le mensonge de la joggeuse ? Explique-moi… Vous vous êtes disputés ?

– Je ne l'ai jamais battue.

– Vous vous êtes mis à vous battre ?

– Elle m'a frappée mais je ne l'ai pas frappée. Elle est tombée dans les escaliers qui mènent au garage…

– Pourquoi tu ne nous as pas appelés si c'est un accident ?

Les réponses de Jonathann Daval sont à peine compréhensibles, entre sanglots et cris aigus. Il agite les bras, brasse l'air comme s'il se noyait dans ses larmes.

– J'ai voulu me rendre à la gendarmerie, mais je n'ai pas pu. Je voulais être chopé tout de suite, c'est pour ça que j'ai montré la

morsure. Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi comme ça. C'était trop dur. Je vous ai pris votre fille…

– Vous n'étiez que tous les deux ?

– Oui. Par contre j'ai pas mis le feu !

La mère d'Alexia craque à son tour. Des larmes lui viennent :

– Merci Jonathann.

– Je suis désolé, je ne suis pas pardonnable.

Il se met à genoux, donne la main à son ex-belle-mère. Elle le relève, le prend dans ses bras. Et répète :

– Merci Jonathann.

Lorsque Daval se rassied, son avocate, maître Spatafora, lui passe la main dans le dos. Dans un geste mécanique, Jonathann serre la main de Jean-Marc Florand, l'avocat d'Isabelle Fouillot. Instant en dehors du temps judiciaire. Il n'y a plus d'accusation ou de défense. À l'arrière, dans le bureau du juge, les deux hommes de l'escorte sortent leurs mouchoirs. Ils ont les yeux humides.

Encore aujourd'hui, Isabelle Fouillot a du mal à expliquer son comportement, ce troublant moment où elle prend dans ses bras le meurtrier de sa fille, tout comme le fera son mari un peu plus tard. *« C'était pour le remercier d'avoir dit la vérité, pour Grégory et Stéphanie. C'était un remerciement de soulagement, le fait qu'on ne soit plus accusés »*, dit-elle.[1] Et Jean-Pierre ajoute : *« J'ai une faiblesse, c'est d'être sentimental. Quand on a aimé quelqu'un et qu'on le sait malheureux… »* À ce moment-là, ils l'aiment encore.

La vidéo de cette confrontation hors norme a été diffusée lors du procès de Jonathann Daval devant la cour d'assises de Vesoul. Ce sont ses avocats qui ont effectué cette requête, que le président de la cour a acceptée. En diffusant ces images, les conseils ont voulu mettre le doigt sur le lien peu commun qui unissait Jonathann à sa belle-mère.

Une confusion des sentiments que la défense compte exploiter. Une manière habile de faire reporter une part de responsabilité sur cette belle-famille trop aimante, exigeante, qui aurait enfermé Jonathann Daval dans son mensonge. *« L'apparence sociale est importante pour la famille Fouillot*, relève un enquêteur. *Pour Isabelle, il fallait préserver l'image de la famille soudée, unie, préserver ce qui avait été construit. »* Comme si personne – consciemment ou non – ne voulait la vérité, briser le modèle de ce couple en apparence harmonieux.

Après les nouveaux aveux de Jonathann, le juge décide d'annuler la confrontation prévue avec Jean-Pierre Fouillot. Elle n'est plus utile. Pourtant Jonathann ne semble pas vouloir en rester là. Il demande s'il peut s'entretenir avec sa belle-famille, pour *« s'excuser »*, dit-il. Le juge accepte. L'entretien se déroulera dans un bureau attenant, sans escorte. Une fois encore, en dehors de toute procédure. *« Jamais vu ça »*, s'étonne maître Schwerdorffer. Isabelle et Jean-Pierre, tout comme Stéphanie et Grégory – qui sont aussi présents –, acceptent également. Ils espèrent pouvoir arracher un peu plus d'informations : pourquoi les coups portés au visage ? Qui a brûlé le corps ? Pourquoi ces accusations ?

Grégory entre le premier dans la pièce : *« Franchement, je me suis demandé ce qu'on faisait là, face à lui, sans gendarmes. »* Jonathann continue à se confondre en excuses, pleurniche, regarde ses pieds. *« Il disait qu'il était impardonnable, que je pouvais le gifler si je voulais,* se souvient Jean-Pierre Fouillot. *Après il a commencé à dire que c'était dur en prison, que les prisonniers n'étaient pas gentils avec lui le soir. Il recommençait à s'apitoyer sur son sort. » « Ça allait dans tous les sens, on avait du mal à le raisonner »,* reprend Grégory. À plusieurs reprises, Stéphanie veut revenir sur le soir du drame, lui demande d'avouer enfin que c'est bien lui qui a mis le feu au corps, dans le bois, qu'il n'y a pas d'autre explication plausible… mais il répète qu'il n'y est pour

rien : *« je ne l'ai pas fait »*, *« ce n'est pas moi »*, se contente-t-il de répondre.

La sœur d'Alexia et son époux quittent rapidement la pièce, agacés par l'attitude de Jonathann qui ne cesse de caresser devant eux la photo d'Alexia et du chat Happy. Isabelle et Jean-Pierre Fouillot, eux, prolongent l'instant quelques minutes. *« On espérait encore en savoir un peu plus. »* En vain. Jonathann continue de chouiner et de nier. Ils sentent qu'ils devront encore patienter.

Juste avant de quitter la pièce, Isabelle lui glisse qu'il peut conserver la photo. Pour des raisons de sécurité, c'est en théorie interdit. Mais là encore l'escorte laisse faire. Jonathann murmure un minuscule *« merci »*.

Daval, comme à son habitude, a lâché une bribe de vérité. Pas plus.

*
* *

À l'extérieur du tribunal, Martine Daval et son mari ont fait l'heure de route qui les sépare de Besançon pour suivre les confrontations au plus près. Martine veut savoir. Quelles explications ont données les Fouillot ? Qui manipule qui ? Elle s'accroche à l'espoir que son fils n'est pas le meurtrier d'Alexia. Dans une interview à la télévision, devant la France entière, elle a juré qu'elle croyait à la nouvelle version de son fils, que les Fouillot étaient peut-être bien capables de… et que, comme tout le monde, elle n'aspire qu'à une chose : connaître la vérité.

Sur le vaste parvis puis dans le hall du palais de justice, elle croise au loin Grégory, Jean-Pierre, Stéphanie. Des journalistes traînent là aussi, dans une longue et morne attente, sous le ciel gris qui endort la ville depuis le matin. Quand soudain une rumeur se répand et agite les petits groupes rassemblés ici et là. Randall Schwerdorffer, qui s'est

extrait quelques instants de la confrontation, vient d'annoncer que Jonathann a craqué. La scène s'est déroulée en quelques secondes devant la machine à café de la salle des pas perdus du tribunal. *« Il a redit que c'était lui »*, a-t-il simplement glissé à Martine.

Ils conviennent de se retrouver un peu plus tard au *Globe*, un bar proche du palais de justice, QG des avocats et des journalistes. Là, Martine Henry s'effondre : *« Dites-moi que ce que je viens d'entendre n'est pas vrai. »* Il ne peut que lui confirmer le nouveau revirement de son fils. La réalité est là. Implacable. Indubitable. Son fils a tué Alexia. Elle refait le film à l'envers et se rend compte qu'elle aussi a voulu voir une réalité qui n'existe pas. Avec le recul, elle se rend compte que Jonathann avait tenté de lui faire passer des messages dès le matin du meurtre d'Alexia, lorsqu'il est venu la voir : *« Il a essayé plusieurs fois de me dire des choses, mais je ne voulais pas entendre. S'il m'avait avoué que c'était lui, je serais allée voir les gendarmes. Il a même demandé à parler à ses frères Cédric et Aymeric. Il avait quelque chose d'important à leur dire, mais ils n'ont pas eu le temps, ils étaient occupés…* raconte-t-elle en pleurant. *Il m'a tendu des perches. Je m'en veux. Ç'aurait pu changer les choses. »*[2]

*
* *

Il faudra encore quelques mois pour que l'ex-gendre idéal livre une version complète du drame qui s'est joué dans l'intimité du pavillon de la rue de Sonjour. En tout cas SA version complète. Celle qui écorne le moins possible son image, estiment les proches d'Alexia.

Après quelques tergiversations de plus, il dira « tout » lors de la journée de reconstitution : le retour de la soirée raclette, la dispute qui éclate parce que Alexia voulait faire l'amour et pas lui, les insultes de sa femme, ses reproches humiliants, le ton qui monte, son désir de fuir, Alexia qui l'en empêche en s'emparant des clés de voiture, la

bousculade vers l'escalier qui descend au garage, encore les mots blessants d'Alexia, les premiers coups donnés pour qu'elle se taise, puis la furie, l'enchaînement infernal, l'étranglement, le corps inerte, le chargement dans la voiture, la nuit sans sommeil, le transport jusqu'au bois au petit matin, le cadavre déposé entre deux troncs, un drap par-dessus, la mousse inflammable aspergée à la va-vite, le briquet, et enfin son départ pour reprendre sa journée comme si rien de tout cela ne s'était passé. « *Tout cela* » à cause d'un énième reproche, assure-t-il.

Après bientôt deux ans d'instruction, sept versions différentes, la famille d'Alexia ne croit pas à celle-ci. En tout cas pas à « l'élément déclencheur » de la dispute. *« Il nous dit que ça a dégénéré parce qu'elle voulait un rapport et que lui ne voulait pas ?* s'étrangle Isabelle, *cela ne tient pas debout ! Il y a forcément autre chose. Pour nous, Alexia était à bout et ce soir-là elle lui a demandé de partir ou lui a annoncé qu'elle le quittait, alors il a compris qu'il allait tout perdre. »* Et Isabelle Fouillot va plus loin : la thèse du « mari qui a pété les plombs » ne colle plus avec le personnage qu'ils ont découvert tout au long de l'enquête. Un menteur quasi pathologique qui racontait des histoires à son patron, à ses beaux-parents, à sa femme et même à sa propre mère. À l'approche du procès, ils sont même persuadés qu'ils ont affaire à un homme d'une perversité extrême, au machiavélisme sournois. Et ils sont bien décidés à mettre fin à cette petite musique que l'avocat de Daval fredonne depuis le début de l'affaire : *« Alexia menait la vie dure à Jonathann. Elle le rabaissait sans cesse. Elle le frappait même peut-être. Son geste est inexcusable, mais… »*

1. Entretien avec les auteurs, le 05 janvier 2021.
2. Entretien avec les auteurs, le 30 juin 2020.

– 12 –

Le meurtrier de la maison d'à côté

Derrière la paroi en plexiglas de son box, Jonathann Daval paraît vouloir disparaître. Vêtu d'un pull bleu marine à rayures rouges façon marinière relookée et d'un jeans, il est là, enfin. Le 16 novembre 2020, par un froid matin, s'ouvre au palais de justice de Vesoul le procès de « l'homme qui a menti à la France ». Celui que sa belle-mère, Isabelle Fouillot, qualifie désormais de « monstre ». D'emblée, le costume paraît bien large pour lui. Chétif, légèrement voûté, il semble se blottir au fond de son box, dans cette petite salle de cour d'assises où les boiseries sculptées et une antique cheminée apportent une touche presque chaleureuse. Le premier enjeu de ce procès est de répondre à cette apparente contradiction : Comment cet être à l'air aussi fragile a-t-il pu agir avec autant de violence ? Quelle est la personnalité profonde de Jonathann Daval ?

Jonathann n'est pas un psychopathe au passé criminel chargé. C'est un homme ordinaire. Banal. Effacé. Transparent. Inexistant. Comme il l'a souvent été dans sa vie, l'informaticien paraît ne pas être là, spectateur de sa propre vie, de son propre procès. Le décalage est saisissant entre l'horreur de l'acte qui va être jugé, la mise en scène

macabre qui a suivi et l'apparente normalité de cet homme qui fait bien souvent penser à un enfant.

Lorsque le président pose ses fines lunettes pour lui donner la parole pour la première fois, il faut tendre l'oreille. Une voix fluette et aiguë, qui semble n'avoir jamais mué. Jonathann jette des regards à sa mère et son beau-père, assis non loin, comme pour se raccrocher à quelque chose de familier. Il évite l'axe de ses beaux-parents qui le fixent à quelques mètres de là, comme pour le mettre au défi. Leur regard intense ressemble à un cri muet : *« Parle, parle ! Dis-nous la vérité ! »*

Les procès d'assises constituent toujours une expérience forte, éprouvante, en vase clos. Une bulle à haute intensité dramatique. L'atmosphère y est soit électrique et brûlante, soit lourde et moite, jamais neutre. Mais ici tout est encore décuplé par le retentissement médiatique de l'affaire. Les Français veulent entendre ses explications. Et comme les proches d'Alexia : comprendre ce qu'il s'est passé pour en arriver à un tel drame.

Le procès a été classé « Grand Procès », un label officiel créé par le ministère de la Justice après l'affaire d'Outreau. Il permet à une juridiction comme celle de Vesoul de bénéficier de moyens humains et techniques supplémentaires pour faire face à une affluence exceptionnelle. Ici, une cinquantaine de journalistes ont demandé à être accrédités. Du jamais-vu à Vesoul. En plus de la salle d'audience, il a fallu aménager deux autres salles au sein du palais de justice et un barnum à l'extérieur avec tables, chaises et prises de courant pour accueillir tout le monde. Pour faire face aux dizaines de badauds qui voudraient assister au procès, des barrières de sécurité ont été installées et des places de stationnement spécialement créées autour du tribunal. Et pour compléter ce tableau d'un procès qui s'annonce comme une fresque de la comédie humaine : deux avocats hauts en

couleur. De vrais personnages de roman ! Depuis le début de l'affaire, ils se sont affrontés par médias interposés. Les voici maintenant face à face. À quelques mètres de distance. D'un côté, Randall Schwerdorffer. Immense au sens propre. Impossible de le rater tellement il remplit l'écran et l'espace. De l'autre, Gilles-Jean Portejoie et son élégance bourgeoise. Pour le premier, costume trois pièces soigné, ample manteau. Toujours bien mis, il donne pourtant l'impression d'être en permanence débraillé. Barbe mal rasée les mauvais jours, allure de mauvais garçon toujours. Lorsqu'il gravit les marches de la cour d'assises, souvent au pas de course, il paraît en équilibre instable entre la cigarette qu'il faut jeter, le café qu'il veut boire et le micro qui se tend. Il avait promis de rester silencieux pendant les premiers jours du procès. Son vœu n'a tenu que quelques heures. Randall Schwerdorffer, en chiffres : 50 ans, 1,90 m. Plus de 100 dossiers plaidés. Une vingtaine d'acquittements. Un géant à la voix de ténor. Une voix profonde, grave, qui force l'écoute. Il a l'aisance des avocats doués pour plaider et la liberté de ceux qui ne viennent pas du sérail.

Randall Schwerdorffer dirige aujourd'hui l'un des plus gros cabinets de pénalistes de la région Bourgogne-Franche-Comté. Associé à Ornella Spatafora depuis 2015, il se partage entre quatre cabinets à Besançon, Dole, Pontarlier et Vesoul. Et tel un ogre, il a toujours de l'appétit : il envisage de se porter candidat aux prochaines municipales de Besançon après avoir été en seconde position sur une liste La République En Marche dissidente en 2020. Seulement voilà : à force de trop aimer les médias (qui le lui rendent bien), Randall Schwerdorffer s'est attiré les foudres du procureur de Besançon, Étienne Manteaux. Lorsqu'il est venu informer Martine que son fils avait craqué lors de la confrontation avec Isabelle Fouillot, il a été poursuivi pour violation du secret professionnel. Arguant d'un

« devoir d'humanité », il a expliqué lors de son procès qu'il était dans son rôle d'avocat et n'avait en rien entravé l'instruction[1]. En multipliant les déclarations à la presse, Schwerdorffer ne s'est pas fait que des amis. Il n'en a cure. Et n'a pas été le seul à jouer la carte médiatique dans ce dossier.

Face à lui, le non moins vibrionnant ancien bâtonnier Gilles-Jean Portejoie : *« Ce ne sont pas les parties qui médiatisent, c'est la presse »*, se défend-il avec ce mélange d'ironie et de mauvaise foi dont il joue souvent. À soixante et onze ans, basé à Clermont-Ferrand, cet avocat expérimenté a lié une relation forte avec la famille Fouillot. D'abord conseil de Stéphanie et Grégory quand ils ont été accusés par Jonathann, il a ensuite été désigné par Isabelle et Jean-Pierre avec qui le courant est immédiatement passé. *« De l'affection* [2] *»*, dit-il. Cheveux poivre et sel en bataille, lunettes noires sur le nez au moindre rayon de soleil, chemises blanches, gilets chics, sa distinction et son français châtié ont tapé dans l'œil du couple. Il les rassure, les conseille, les entoure. Tout comme l'atypisme de Schwerdorffer sied à la famille Daval, le classicisme de Portejoie séduit les Fouillot. À la croisée de la politique, des médias et de la justice, maître Portejoie s'est constitué un solide réseau : il a été le conseil de stars du show-business (Johnny Hallyday), de la politique (Bernard Tapie, Michel Charasse), mais il a aussi été en charge de dossiers criminels retentissants comme celui de la mère de la petite Fiona, Cécile Bourgeon. Après avoir affirmé pendant quatre mois que sa fille de cinq ans avait disparu à l'occasion d'une balade dans un parc de Clermont-Ferrand, elle a fini par avouer que l'enfant était morte sous les coups de son compagnon puis avait été enterrée[3]. Malgré le mensonge de sa cliente, Portejoie est resté l'avocat de la jeune femme, car c'était son *« honneur d'avocat »*. Tout comme

Schwerdorffer est resté celui de Jonathann après ses différentes versions.

Autre point commun : Gilles-Jean Portejoie a eu des velléités politiques. Son cœur a longtemps battu à gauche : proche de François Mitterrand, dont une photo souvenir trône dans son bureau, il a défendu quelques figures de la Mitterrandie (Mazarine Pingeot, Christian Pierret, etc.). Conseiller spécial de différents ministres sous le président socialiste, premier adjoint de la mairie de Clermont-Ferrand, il aurait pu, selon lui, en devenir le maire en 2007. Un brusque détour par la Sarkozie a mis fin à sa carrière politique. *« La politique, ça s'est fait naturellement. Mais ma passion est mon métier d'avocat »*, insiste-t-il.

Pour le procès, Gilles-Jean Portejoie est accompagné de son fils aîné, Jean-Hubert, fin procédurier, plus discret que son père. Son épouse Dominique, également avocate, le rejoint au moment de la plaidoirie. Chez les Portejoie, on fait du droit en famille. Son autre fils, Renaud Portejoie, écume comme lui les cours d'assises.

Pour arbitrer ces joutes qui s'annoncent – au minimum – tendues entre les deux avocats, le président de la cour d'assises, Matthieu Husson, un magistrat expérimenté. Sa voix douce, voire soporifique par moments, a le mérite de calmer les esprits et de remettre la justice au cœur du procès, comme lorsqu'il s'adresse à Daval au tout début de l'audience : *« Le décès d'une personne dans l'intimité du couple est tragique mais à l'échelle d'une cour d'assises, ce n'est pas rare. Vous ne serez pas jugé différemment malgré le retentissement médiatique qui est fâcheux. Cette médiatisation pourrait entraver la sincérité de vos déclarations. Concentrez-vous sur la cour, les jurés, pas la salle. Ce n'est pas la salle qui vous jugera, c'est la cour. »*

Dernier des acteurs principaux de ce procès : l'avocat général Emmanuel Dupic. Âgé de quarante-huit ans, ce magistrat au tempérament volontaire est passé par plusieurs cabinets ministériels, dont la Justice et l'Intérieur, avant de prendre la tête du parquet de Meaux, puis de celui de Vesoul. L'affaire Daval est incontestablement la plus retentissante qu'a connue le département. Il entend peser sur les débats, faire valoir la voix de l'accusation, ce qu'il n'a pu faire pendant la phase d'instruction au cours de laquelle le parquet ne doit pas s'exprimer sur le fond de l'enquête : « *Il y a un déséquilibre entre l'accusation et les avocats. Lorsque j'entendais des choses fausses, je ne pouvais pas rétablir la vérité. On doit changer les règles du jeu.*[4] » Il attend son heure. Il va marquer son empreinte au cours du procès en prenant des réquisitions très lourdes.

Comme la meilleure défense est l'attaque, l'audience vient à peine de commencer que Gilles-Jean Portejoie fait trembler les murs du palais de justice en accusant Jonathann d'avoir eu une relation sexuelle avec Alexia après sa mort. Un viol post mortem. L'avocat s'appuie sur des traces de sperme qui ont été retrouvées dans le vagin, sur le short et la culotte de la jeune femme. Les médecins légistes ont aussi relevé des lésions hémorragiques au niveau anal, mais pas assez significatives pour en tirer la moindre conclusion. Jonathann Daval, quant à lui, a toujours expliqué que leur dernier rapport sexuel datait de deux ou trois jours avant le meurtre. L'accusation de Portejoie fait bondir les conseils de Jonathann. Pourquoi remettre cette thèse – qui a été écartée par les enquêteurs – sur la table ? Les journalistes notent frénétiquement, ravis de cette entrée en scène tonitruante. Les enquêteurs cités à la barre viennent redire que rien ne permet d'accréditer cette hypothèse monstrueuse, mais l'essentiel est fait : Portejoie a marqué le premier point. L'image du gendre idéal, du « petit bonhomme fragile et tout gentil », du mari

sans caractère, est sérieusement écornée. *« Je n'avais pas prévu de le faire, c'est venu comme ça »*, jure-t-il à la sortie de l'audience devant une horde de micros et caméras. Mais quelques mois plus tard, loin des enjeux de l'instant, il avouera : *« C'était une stratégie. D'entrée j'ai levé le lièvre, je voulais le mettre dans le reculoir. On n'a parlé que de cela pendant deux jours. Il en reste toujours quelque chose*.[5] » Les hostilités sont lancées.

*
* *

Très vite, lors de ce procès, les observateurs comprennent que les personnages secondaires de cette affaire vont effacer le personnage principal, tellement celui-ci est transparent. Comme lorsque le président lui pose la première question relative aux faits.

– Reconnaissez-vous être le seul impliqué dans le meurtre de votre femme ?

Jonathann semble alors se réveiller :

– Oui.

Une réponse soufflée du bout des lèvres. Il est en apnée, plongé dans un monde qui n'est pas celui de la cour d'assises.

Le président :

– D'accord, vous avez répondu succinctement…

Jonathann Daval est bloqué, verrouillé. Beaucoup de silences ou de phrases toutes faites, répétant parfois les formules de ses avocats, des psychiatres, ou ce qu'il a pu lire dans la presse. Jamais ses propres mots. Au deuxième jour de son procès, comme submergé par les questions trop pressantes du président, il est tellement dépassé qu'il… s'évanouit dans son box ! Sous le regard de sa mère qui ne le quitte pas des yeux, il est rattrapé de justesse par son escorte avant qu'il ne s'écroule. « Malaise vagal dû au stress », diagnostiquent les

médecins qui l'examinent aux urgences. Le procès peut reprendre le lendemain. Expression d'un corps qui répond à ce que la tête ne veut pas. Autre scène symptomatique : lorsque le médecin légiste évoque l'autopsie et les blessures mortelles infligées à Alexia, lorsque les photos du corps calciné sont diffusées aux jurés, Jonathann Daval se met en boule, tête baissée, les mains sur les oreilles. Pour ne pas voir, ne pas entendre. Selon l'un de ses avocats, il voulait sortir de la salle. Fuir.

Comment cet être en apparence aussi fragile a-t-il pu agir avec autant de violence ? Quelle est la personnalité profonde de Jonathann Daval ? Cités à la barre, des psychologues et psychiatres tentent d'éclairer le mystère de ce meurtrier *« de la maison d'à côté »*, une manière de dire qu'il est le voisin que l'on côtoie au quotidien, d'exprimer sa banalité. Son médecin traitant, qui le suit depuis l'enfance et connaît bien la famille, se borne à parler d'un *« bon petit gars sans problème »*. Il refuse d'en dire plus, invoquant le secret professionnel. Devant les enquêteurs, il avait été plus disert, notamment concernant les troubles de l'érection de Jonathann Daval : *« Je me souviens lui avoir dit que, selon moi, il était plausible que ce blocage provoquant ce trouble trouve son origine dans le fait que le couple ait vécu un an chez les parents de madame Fouillot, dans une chambre jouxtant celle de ses parents. Selon Jonathann, son épouse avait tendance à repousser ses avances, car cette "promiscuité" avec ses parents la gênait. À la longue, à force d'être repoussée par son épouse, il est possible que cette situation ait provoqué l'apparition de troubles de l'érection chez Jonathann. »* Il avait conclu son audition devant les gendarmes, au tout début de l'enquête, par ces mots : *« Franchement, je connais Jonathann depuis toujours et ce qui lui arrive est très dur. Il m'a toujours semblé particulièrement attaché à son épouse. »*

Tony Arpin, le psychologue qui l'a rencontré en prison, témoigne lui par visioconférence. Il tente d'en dire plus, notamment sur le mensonge qui a suivi le meurtre de son épouse : *« Pendant trois mois, Jonathann Daval a réussi à se persuader qu'il n'était pas à l'origine de la mort d'Alexia. Il y a un clivage entre deux personnalités qui coexistent sans jamais se rencontrer. Il donne à voir quelqu'un de gentil, bien comme il faut, qui travaille, et en même temps se juxtapose un personnage bien différent, plus solide, plus aguerri qu'il n'y paraît. Ce sont deux personnes qui ne vont jamais se rencontrer. »* L'évanouissement de Jonathann Daval pendant l'audience serait la traduction physique de ce dédoublement. Le petit garçon serviable et le meurtrier cohabitent, mais ne se croisent jamais. Tony Arpin : *« Jonathann en lui-même n'existe pas. Il n'existe qu'en fonction du miroir des autres. C'est une personnalité caméléon qui s'adapte en fonction des circonstances, lieux et personnes. Il donne à paraître ce que l'on souhaite qu'il soit. »* Lors de l'une de ses courtes interventions dans son box, Jonathann Daval ne dit pas autre chose : *« J'aime faire plaisir aux gens, même si ça ne me convient pas. »*

Les experts – c'est leur rôle – mettent des mots sur ce qui affleure. Tony Arpin évoque le concept de « faux self », notion de psychologie qui exprime une « personnalité contrôlée, qui s'adapte à l'environnement » : *« Il dit ce qu'il pense que ses beaux-parents ont envie d'entendre. »* Gendre idéal avec Isabelle et Jean-Pierre, fils modèle avec ses parents. Mais adapté nulle part. *« Et le passage à l'acte ? »*, interroge le président. L'expert se lance : *« Il dit que son épouse l'a provoqué, l'a traité de sous-homme. Il a pu ne pas le supporter. Ça a pu générer une réaction agressive. Est-ce que cela l'a renvoyé à des agressions qu'il a subies dans sa jeunesse ? Est-ce que sa virilité a été remise en cause ? Ce n'est pas un homme, c'est un enfant. Il ne peut pas assumer ses responsabilités. Quand il doit assumer, il fuit. »*

Très en verve, le psychologue poursuit : *« Des paroles ont dû déclencher cette fureur qu'il avait en lui depuis longtemps. »*

Caty Richard, avocate désignée par l'oncle d'Alexia, demande alors à l'expert si l'annonce d'une éventuelle séparation a pu déclencher le passage à l'acte : *« Si la rupture éclate au grand jour, il va se retrouver en danger, son image va partir en morceaux. »* Caty Richard : *« Peut-on parler d'une pulsion agressive ? »* Tony Arpin : *« Oui. »* L'avocate se rassied, satisfaite. L'avocat général, Emmanuel Dupic, questionne à son tour, faussement naïf : *« Vous avez parlé de traumatismes qui viennent de l'enfance. C'est pas pour ça qu'on devient meurtrier ? »* Tony Arpin : *« C'est une explication, pas une excuse. Il peut y avoir une goutte d'eau qui a fait déborder le vase, un paroxysme qui déclenche un processus de violence. »*

Cette question d'une « agression » dans l'enfance de Jonathann Daval a été peu explorée pendant l'enquête. Un traumatisme qui pourrait expliquer sa personnalité complexe, cet être si peu sûr de lui, fuyant tous les risques de conflit. Des experts disent aussi que les TOC comme ceux dont souffre Jonathann peuvent également trouver leur origine dans une agression lointaine. Souvent une agression sexuelle. Martine Henry assure n'en avoir jamais eu connaissance : *« Nous nous sommes réunis pour en parler, tous ensemble en famille. Nous n'avons rien trouvé. »*[6] Une tension liée au passé familial ? Après la séparation de ses parents, Jonathann Daval se rendait très rarement chez son père biologique. Il avait été traumatisé par une courte visite où il s'était fait copieusement disputer parce qu'il était descendu trop tôt le matin pour le petit déjeuner, avait-il raconté sans donner plus de détails. *« Après cet épisode, il ne voulait plus aller chez son père »*, poursuit Martine Henry. Pourquoi une telle réaction ? Elle ne sait pas : *« Son père continuait à venir le voir, ainsi que ses frères et sœurs. Jonathann a porté le cercueil de son père. »* Une agression à

l'école ? Dans la famille ? *« Non, je ne vois pas. On a élevé nos enfants comme on a pu. Un jour ça dérape. On se demande juste ce qu'on a loupé… »*

*
* *

Dans la salle de la cour d'assises, Emmanuel Dupic poursuit ses questions à l'expert : *« Et la crémation de la victime ? »* Tony Arpin : *« Une manière de faire disparaître l'être aimé, de résoudre le problème, de faire tomber les tensions internes. »* Randall Schwerdorfer prend la parole et évoque les problèmes érectiles de Jonathann Daval. Comment les interpréter ? Tony Arpin est catégorique : *« C'est un problème mécanique qui prend son origine dans le cerveau. Le blocage est psychologique. »* Jonathann le fait remonter à 2014, 2015 lorsque sa femme se serait refusée à lui. *« Ça peut aussi renvoyer à quelque chose de beaucoup plus primitif, peut-être une agression sexuelle. Il a dû exister une chose comme ça. »* Une fois de plus.

Puis l'avocat revient sur les faits. Y a-t-il un élément déclencheur, une phrase qui tue ?

– Oui, tout à fait, répond l'expert.

– Un effet Cocotte-Minute ?

– C'est envisageable.

Pour la défense cette fois-ci, un point gagnant. Le portrait du mari qui explose comme une Cocotte-Minute valide une partie du scénario de Jonathann Daval. Un acte non prémédité, non réfléchi, après des mois de vexations et frustrations multiples.

Un autre expert, Jean Canterino, psychiatre, souligne lui l'importance qu'il faut donner aux TOC de propreté développés par Jonathann Daval à la mort de son père biologique. Plutôt prises à la

légère, y compris par ses proches, ces manies compulsives seraient en réalité le symptôme d'un déséquilibre plus profond : *« C'est une pathologie psychiatrique. Un obsessionnel refoule tout, accumule, et un jour ça déborde. On est à mi-chemin entre la psychiatrie et la criminologie. Il n'arrive pas à négocier le conflit. »* Jean Canterino reprend la thèse développée par son confrère : *« C'est comme un barrage qui a cédé, une accumulation jamais dite. »* La crémation ? *« Effacer aux yeux des autres et de lui-même ce qu'il s'est passé, sans évacuer le désir d'échapper à la justice. »* Il poursuit : *« On ne s'en sort pas, alors on casse le système. Il est toujours en train de faire le ménage, au sens propre et au figuré. »*

Le lendemain, lors de son interrogatoire, Jonathann Daval réaffirme la thèse d'une dispute qui aurait mal tourné. Alexia veut un rapport sexuel, le retenir, lui veut partir en voiture…

– Je prends les clés. Elle me dit que je ne suis pas un homme. Elle me mord le bras. J'ai pété un câble. Ça m'a mis en rage. J'ai jamais ressenti cette douleur-là.

Le président insiste :

– C'était physique ou psychique ?

– Les deux, comme une Cocotte-Minute qui déborde.

Le président s'agace alors :

– Mais ça, ce sont les mots de l'expert…

Un peu plus tard, Daval précise :

– Ce sont toutes ces années qui sont ressorties, et les mots qui continuaient, d'où l'étranglement, pour qu'elle se taise.

Un étranglement de quatre minutes, donc. Le président veut connaître précisément son intention au moment où il serrait ses mains autour du cou de son épouse :

– Vous lui avez donné la mort ?

– Quand on étrangle quelqu'un comme ça, c'est pour donner la mort.

– Pour qu'elle se taise à jamais ?

– Oui.

À cet instant, Isabelle Fouillot a les yeux baissés. Le président :

– C'est la mort que vous vouliez ?

– Oui.

La Cocotte-Minute qui explose laisse place à un personnage plus inquiétant : *« Je ne pouvais plus revenir en arrière. »* Un homme qui calcule, s'adapte, joue avec la vérité.

Le président :

– Comment envisagiez-vous la suite ?

Comme il le faisait dans ses textos avec Alexia, Jonathann Daval emploie alors plusieurs fois ce curieux « on » :

– On a tué quelqu'un mais on veut encore plaire aux autres, avoir leur amour, leur regard.

Le président reprend :

– Et la comédie que vous avez jouée avec les proches ?

– Avec les éléments que j'avais laissés, le trackeur, la plaque du garage, je savais très bien que les gendarmes allaient me retrouver. Il y avait une partie de moi qui disait : « Il faut cacher les choses » et une autre qui disait : « Non, faut pas le faire. » Il y avait deux personnes.

Le président revient enfin sur la tentative de crémation du corps d'Alexia :

– La bombe de mousse expansive, c'était dans quel but ?

– Mettre le feu.

– C'était prévu dès le départ ?

– Oui.

– Pourquoi ce blocage sur la crémation ? Pourquoi ne pas avoir avoué ça plus vite ? Le plus grave s'était déjà produit.

– Je voulais tout mettre de côté, ce fameux déni, c'est pas moi qui ai fait ça. En retournant sur les lieux, je me suis dit : « C'est toi qui l'as fait. »

– C'était votre épouse, c'est sordide, vous l'avez traînée dans la forêt comme un vulgaire sac de patates, comme on l'a dit.

Jonathann Daval pleure :

– J'ai du mal à l'admettre, mais je l'ai fait.

Au tour d'Isabelle Fouillot de prendre la parole…

1. Le 8 octobre 2020, Randall Schwerdorffer a été relaxé des poursuites engagées contre lui.
2. Entretien avec l'un des auteurs, le 19 février 2021.
3. Cécile Bourgon a été condamnée à vingt ans de prison, son compagnon, Berkane Makhlouf, à dix-huit ans de prison.
4. Entretien avec l'un des auteurs, le 24 mars 2021.
5. Entretien avec l'un des auteurs, le 19 février 2021.
6. Entretien avec l'un des auteurs, le 25 mars 2021.

– 13 –

Vers la vérité ?

Au moment de s'avancer à la barre du tribunal, Isabelle nourrit un espoir : que Jonathann lui dise enfin la vérité. Elle est persuadée, comme Jean-Pierre et le reste de la famille, qu'il n'a pas encore tout dit. Non, Alexia n'est pas morte simplement parce qu'elle a voulu faire l'amour et que lui n'en avait pas envie ! Alexia n'est pas morte simplement à cause de quelques reproches et textos cinglants ! Il y a davantage ! Plus grave, plus lourd, plus secret ! Forcément.

Dans la salle d'audience, la famille fait bloc derrière elle. Jean-Pierre, Stéphanie, Grégory, les oncles, tantes, cousins et cousines. Parmi eux, une jeune femme aux cheveux blonds qui ressemble étrangement à Alexia. Elle s'appelle Maude. Il s'agit de la gendarme affectée un temps à la protection de la famille, quand il fallait faire fuir journalistes et curieux. Elle est devenue une amie.

Isabelle Fouillot a longuement préparé son intervention. Elle veut s'adresser directement à son ex-gendre. Elle espère réussir une nouvelle fois là où les enquêteurs ont échoué, là où le juge d'instruction était à la peine : faire parler un homme muet. Qu'il dise enfin ce qui se passait dans son couple depuis des mois. Qu'il donne la véritable raison de la dispute, ce soir-là. Elle sait que la vérité sort

chez lui aux forceps. Elle est bien décidée, une fois encore, à lui arracher ses derniers aveux.

En raison de la crise sanitaire, Jonathann Daval porte un masque en papier sur le visage. Lorsqu'il l'enlève, un autre apparaît. Celui d'une étrange absence. Isabelle a appris à « désaimer » – c'est sa formule – celui qu'elle considérait jusqu'alors comme son fils. Lorsqu'elle prend la parole, elle commence : *« Je suis la maman d'Alexia, née le 18 février 1988. »*

Isabelle Fouillot sait que la défense entend mettre en avant la personnalité « écrasante » de sa fille et prévient : *« Cette idée que c'est la faute d'Alexia est innommable. »* Avec son ex-gendre, elle connaît la valeur des symboles, des photos, des souvenirs. Alexia aimait écrire des petits mots comme pour envoyer des baisers. Sa mère est venue avec une carte de Saint-Valentin qu'elle avait écrite pour Jonathann.

Isabelle se redresse, prend une longue respiration, et lit à haute voix, comme si de nouveau Alexia s'adressait à son amoureux. *« Mon Valentin »*, commence-t-elle. Un silence lourd écrase la salle d'audience. *« Pour t'avoir regardé un jour, le sens de ma vie a changé, ce regard ne m'avait pas prévenue que j'allais tomber amoureuse d'un être atypique, aussi gentil que diablotin. Huit ans que nous partageons nos vies, que nous sommes un couple. À toi tout seul, tu représentes mon ami, mon amant, mon confident. Tu es une des personnes les plus importantes dans ma vie. »* Derrière son masque, Jonathann semble vaciller. Il lève la tête, comme pour retrouver de l'air, le regard fixé au plafond. *« Tu es indispensable pour faire tourner ma Terre. Je sais à quel point tu es une personne de confiance, et à quel point je peux compter sur toi. Nous avons vécu des moments merveilleux et j'espère en vivre plein d'autres, j'imagine un futur rempli d'amour avec toi. »* Isabelle reprend sa respiration, lutte contre elle-même pour continuer, mais elle tient bon. *« J'ai besoin de ta présence qui apaise,*

de tes bras qui me serrent contre toi, de tes mains qui me couvrent de câlins, de tes yeux qui me font me sentir mieux. Besoin de tes lèvres, de ta voix, de tes rêves, si tu m'aimes, prends soin de moi, comble-moi. Je t'aime. »

La mère d'Alexia se tourne vers Jonathann :

– Est-ce que ce sont les paroles de quelqu'un d'agressif ? Je ne supporte pas ce que tu t'acharnes à faire.

On voit des larmes couler sur les joues de Daval. Elle reprend :

– Pourquoi toutes ces horreurs ? On ne tue pas gratuitement. N'est-ce pas Jonathann ? On ne tue pas pour une griffure !

Isabelle est convaincue que sa fille ne supportait plus Jonathann et son manque d'implication dans leur couple et que, ce soir-là, soit elle lui a demandé de partir, soit elle lui a annoncé qu'elle partait.

Elle se tourne à nouveau vers lui, tente d'accrocher son regard :

– J'aimerais que tu sois un homme une fois dans ta vie, que tu prennes tes responsabilités. On souffre, ta famille aussi. Si tu veux sortir grandi, te regarder dans une glace… je voudrais juste avoir la vérité.

Daval est sans réaction. Le président s'interpose alors, rappelant que Jonathann a décrit une belle-famille trop présente, qui l'aurait empêché de voir sa propre famille. Isabelle, légèrement surprise, se reprend : *« On va remettre les choses dans l'ordre. Pour lui, sa mère n'existait pas. »* Elle fait allusion aux dénigrements répétés de Jonathann, quand il était chez eux, à l'encontre de sa mère ou se plaignant d'une atmosphère bruyante et chaotique dans sa famille. Sur le banc des Daval, l'un de ses frères secoue la tête, en forme de déni. Jonathann, lui, reste immobile, les mains posées sur les cuisses. Impassible. L'échange tourne court. On s'enfonce de nouveau dans les méandres de son insaisissable personnalité. Échec.

Les proches d'Alexia trépignent, s'agacent. En mal d'explications, Jean-Pierre Fouillot, à la barre, s'en remet à la chatte Happy, seul témoin de la scène : *« Rares sont les journées où l'on ne pose pas de questions à Happy. Si celle-ci pouvait parler… »,* puis il conclut, en plein désarroi : *« Notre vie n'est plus une vie. Nous avons pris perpétuité. J'espère que la peine maximale te sera octroyée. »*

*
* *

Deux jours plus tard, Isabelle Fouillot a de nouveau la parole. Entre-temps, les experts psychiatres ont décrit un Jonathann Daval plus complexe qu'il n'y paraît. Menteur pour préserver les apparences et surtout beaucoup plus manipulateur qu'il voudrait bien le faire croire. Le président résume la situation dans un étonnant oxymore : *« Peut-on être dans la sincérité en mentant ? »* Jonathann Daval qui ne semble pas saisir la contradiction répond : *« Ma réaction était sincère, oui. »* Revenant sur son malaise vagal qui a entraîné l'interruption des débats, le président commente :

– Votre émotion n'était pas feinte, mais votre bouche n'a pas dit toute la vérité.

Ses réponses sont souvent brèves, à peine trois mots, parfois le copier-coller des paroles de l'intervenant précédent. Le corps de Jonathann Daval est là, mais sa tête est définitivement ailleurs.

Isabelle Fouillot repart à l'attaque. Plus de lettres, pas de photos, juste ses mots. Un nouveau dialogue direct entre partie civile et accusé.

– Bonjour Jonathann.

– Bonjour Isabelle.

– T'as regardé les images ?

Isabelle Fouillot fait allusion aux photos de la scène de crime et du corps supplicié d'Alexia, montrées à l'audience quelques heures plus tôt.

– Pas tout le temps.

– S'il te plaît, aujourd'hui lâche-toi. C'est la dernière fois que je te vois, qu'on se parle tous les deux. J'ai besoin de comprendre.

– C'est une dispute de trop, des mots de trop.

– Quels mots ?

– Ce qui s'est accumulé…

– C'est des appels au secours qu'elle t'a lancés…

– J'ai pas compris tous ses messages.

– Elle te demandait juste de parler…

– Y avait aussi des reproches…

– Est-ce que ça méritait ça ?

– Non.

L'échange se déroule à sens unique. Isabelle Fouillot s'accroche, insiste.

– C'était quoi la finalité de la tuer ?

– Qu'elle se taise…

– Tu es heureux maintenant ?

– Non.

– Tu ne l'entendras plus, t'as gagné.

Jonathann Daval reste sur la défensive, toujours plus petit dans son box, prêt à disparaître.

– J'ai tout détruit.

Isabelle Fouillot revient à la charge une dernière fois, comme à la barre d'un navire en train de couler, sous le regard attentionné du président :

– J'aimerais que tu nous parles !

– C'est une dispute, Isabelle, faut le croire ! Je suis désolé pour tout.

– C'est tout ? C'est si peu. J'attendais mieux. Je te souhaite un bon séjour en prison. Adieu.

Une nouvelle fois la cour d'assises est plongée dans le silence. Témoin de la frustration d'une mère qui a perdu une bataille. Ni les avocats de la famille Fouillot, ni l'avocat général, ni ses propres conseils n'arrivent à ébranler l'informaticien muré dans le silence. *« Il y avait trop de monde, une ambiance de culpabilité,* analyse aujourd'hui Isabelle Fouillot. *Ça ne pouvait pas marcher. De plus, sa famille était là*[1]. » Martine Henry, qui n'a pas quitté son fils des yeux durant toute l'audience, résume très simplement la situation : *« Il était incapable de dire plus. Il voulait juste connaître sa peine, c'est tout. »*

*
* *

Les proches d'Alexia et leurs avocats ne comptent pas en rester là. Si Jonathann ne peut pas donner plus d'explications, alors le dossier le fera à sa place ! Car une autre question reste en suspens, presque dans le non-dit. Jonathann Daval a-t-il tenté d'empoisonner Alexia ? L'a-t-il droguée consciencieusement pour lui faire perdre la tête, l'amener au bord du gouffre ?

Isabelle, Grégory et l'ensemble de la famille sont persuadés que Jonathann avait entrepris depuis plusieurs mois de droguer Alexia pour échafauder son scénario de supposés malaises. Cette thèse, avancée pendant l'instruction, n'a pas été retenue judiciairement. Pourtant elle est évoquée pendant de longues heures au procès.

Grégory Gay, avec son œil de scientifique, s'est plongé des heures et des heures dans le dossier d'instruction. Il en a tiré la conclusion

que Jonathann avait placé Alexia sous une forme de « soumission chimique ». Il a choisi et pesé ses mots, dont voici la définition dans les publications de l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé : il s'agit de « l'administration à des fins criminelles (viols, actes de pédophilie) ou délictuelles (violences volontaires, vols) de substances psychoactives à l'insu de la victime ou sous la menace ».

Les faits sont rappelés à l'audience. Des médicaments ont été décelés dans l'organisme d'Alexia : du Tramadol, un antidouleur qui ne peut être délivré sans ordonnance ; du Tétrazépam, un relaxant qui n'est plus commercialisé en France depuis 2013 ; et du Zolpidem, un puissant somnifère. Trois produits susceptibles de créer une addiction. Ils ont été retrouvés dans le bol alimentaire, le sang et les cheveux de la jeune femme. La plupart à de faibles doses, certes, mais de manière inexpliquée. Les experts en toxicologie ont établi que la prise du Zolpidem – le somnifère – daterait de peu de temps avant le décès, probablement alors qu'Alexia s'apprêtait à se coucher. L'a-t-elle pris volontairement ? *« Cela peut entraîner une somnolence, un état de sujétion. La personne va au ralenti »*, a expliqué à l'audience le professeur Tracqui, chef du service de médecine légale du centre hospitalier de Besançon, auteur de nombreuses expertises dans le dossier. Les analyses ont conclu que les deux autres substances – l'antidouleur et le relaxant – ont été retrouvées en trop faible quantité pour avoir un lien avec le décès, ou pour déclencher une « altération chimique » de la victime au moment de sa mort. Ces molécules ont probablement été absorbées plusieurs semaines, voire plusieurs mois auparavant. Mais alors : d'où viennent-elles ? Pourquoi Alexia les a-t-elle prises ?

Les dossiers médicaux de la jeune femme ne comportent aucune trace de prescription de ces médicaments. Par ailleurs, selon sa

famille, Alexia était particulièrement vigilante sur le sujet des prises de cachets, surtout depuis qu'elle essayait d'avoir un enfant et suivait un traitement : *« Même pour avaler un Doliprane, elle m'appelait »*, rapporte sa sœur Stéphanie. Les a-t-elle ingurgités à son insu ? Les proches de la jeune femme en sont persuadés. D'ailleurs, cela expliquerait aussi pourquoi personne d'autre que Jonathann n'a jamais assisté aux fameuses crises d'Alexia dont il dit avoir été victime. Car il semble que depuis plusieurs mois, Alexia était bel et bien sujette à d'étranges malaises. Le 6 mars 2017, sept mois avant son décès, son médecin traitant l'adresse à un neurologue de Dijon qui constate que la jeune femme est victime de « sensations d'absence depuis quatre à cinq mois avec une augmentation des fréquences et des amnésies complètes ». Une semaine plus tard, dans son compte rendu, le spécialiste précise la nature de ces malaises : « Ils sont toujours précédés par une sensation de goût métallique dans la bouche. Puis elle a des troubles du comportement avec troubles du langage, une agressivité vis-à-vis de son conjoint. » Et il précise : « Elle ne garde aucun souvenir de tels malaises. » C'est donc encore une fois Jonathann, et uniquement lui, qui a décrit les crises de son épouse au médecin.

La mère d'Alexia, elle, se souvient d'une conversation troublante avec sa fille au téléphone, moins d'un mois avant sa mort. Alexia articulait mal, comme si elle avait la bouche pâteuse, et avait tenu des propos peu cohérents : *« J'ai cru qu'elle avait un peu trop bu. Et quand je lui en ai parlé le lendemain, elle ne se souvenait de rien… »*

Pourquoi ces malaises et ces troubles ? Les cachets qu'elle aurait pris ? Dans un premier rapport, les professeurs Tracqui et Tyvaert, un autre spécialiste de médecine légale, écartent cette hypothèse, ne voyant pas de lien entre ces médicaments et les maux décrits. Ils penchent plutôt pour une « origine épileptique »… contrairement à ce

qu'avait conclu le neurologue d'Alexia. Des contradictions d'experts qui ont poussé la juge, en toute fin d'instruction, à demander de nouvelles analyses, mais cette fois de tous les médicaments saisis au domicile du couple. Une véritable pharmacie. Plus d'une centaine de boîtes retrouvées dans la salle de bains, la table de chevet, le dressing, la cuisine et la cave. *« Il y avait une thésaurisation des médicaments au sein du couple »*, a relevé un expert. Problème : ces nouvelles analyses ne permettent d'apporter aucun élément nouveau… car la plupart de ces médicaments sont en lien avec des pathologies ou petits bobos diagnostiqués chez l'un ou l'autre au cours des dernières années.

Enfin, un ultime rapport va encore un peu plus semer le trouble dans l'esprit des proches d'Alexia. Selon un nouveau médecin, le docteur Fabien Bevalot, expert en toxicologie à Lyon, il n'est pas possible d'établir un « lien de causalité formel » entre la prise de ces médicaments et la « survenue d'effets secondaires chez la victime », car il n'existe pas de chronologie précise entre ces prises de médicaments et leurs éventuels effets. Il estime par ailleurs qu'ils auraient pu jouer un « rôle contributif mais non exclusif ». En clair, les malaises d'Alexia auraient pu être générés par ces substances, mais n'en seraient pas la seule cause… De quoi en perdre son Vidal.

*
* *

Face à ces incertitudes, Grégory, le beau-frère d'Alexia, ingénieur de recherche à l'Observatoire de Paris, docteur en astrophysique, a mobilisé son savoir scientifique pour analyser méthodiquement des centaines de procès-verbaux, en particulier les pièces les plus techniques. Juste avant la clôture du dossier fin 2019, son travail a pris la forme d'un mémoire d'analyse avec force graphiques et tableaux. Grégory Gay s'est entre autres appuyé sur l'analyse des

cheveux d'Alexia qui a permis de remonter dans le temps, jusqu'à sept mois avant son décès, et de retrouver à quelle période elle a ingurgité les médicaments mis en cause ainsi que leur dosage. Sa conclusion : les concentrations des molécules suspectes détectées dans l'organisme d'Alexia ont « nettement augmenté » à des instants « particuliers » de son parcours de PMA. Il a notamment relevé un pic lorsqu'elle a commencé son traitement contre l'infertilité début 2017, mais aussi au moment précis où elle est tombée enceinte. Cela rejoint la conviction des proches d'Alexia : Jonathann Daval ne désirait pas d'enfant et aurait tout fait pour empêcher la grossesse d'Alexia. Selon eux, il n'était pas homme à assumer une telle responsabilité.

Grégory Gay exclut, par ailleurs, toute automédication volontaire d'Alexia : « Le 30 août 2017, la veille de l'annonce de sa fausse couche, écrit-il dans son mémoire avec preuve à l'appui, elle a envoyé un SMS à sa sœur Stéphanie pour lui dire qu'elle avait mal au cou et à l'épaule au point d'en pleurer mais qu'elle ne pouvait prendre aucun cachet. » Grégory Gay rappelle également un épisode datant du samedi soir 28 octobre 2017 lorsque Jonathann signale la disparition d'Alexia : « Il a dit aux enquêteurs qu'Alexia l'avait déjà accusé de la droguer pendant ses malaises et le même jour il avait montré un tiroir rempli de médicaments à des membres de notre famille en disant : *"Regardez ce qu'elle prenait*." » À ce moment-là, sous le choc de la disparition, personne n'avait relevé ces propos qui tendaient à présenter Alexia comme potentiellement « droguée et violente ». Nouvelle conclusion du beau-frère : « Nous avons l'impression qu'il serait tout à fait envisageable que quelqu'un ait pu créer les circonstances amenant à penser qu'Alexia aurait pu faire des "crises" de type épileptique. » En clair, Jonathann aurait régulièrement fait absorber des médicaments à Alexia, à son insu, pour la rendre apathique et éviter ses reproches. Pour Grégory et la

famille d'Alexia, cela ne constitue évidemment pas une préméditation du soir du drame, mais cela donne un autre éclairage sur la personnalité du « gendre idéal ».

*
* *

Lors de sa plaidoirie, maître Caty Richard, une des conseils de la partie civile, désignée quelques jours avant le début du procès, revient longuement sur cette hypothèse. L'avocate du Val-d'Oise, qui arpente les cours d'assises depuis vingt-sept ans – l'une des dernières de la profession à travailler sur des dossiers papier qu'elle transporte dans plusieurs valises – exerce son talent oratoire pour redonner corps à cette piste. Comment expliquer la présence du Tramadol ? L'avocate n'y va pas par quatre chemins : *« Le père adoptif de Jonathann voyait régulièrement ce type de spécialiste* (il souffre de maux de dos et est suivi par un médecin pour cela – *NdA*) *et j'émets l'hypothèse que ce médicament pouvait se trouver chez lui, donc à la portée de Jonathann tous les jours, à chaque fois qu'il y passait…* » Sur les bancs, le beau-père bondit, se prend la tête dans les mains, façon de dire que *« c'est n'importe quoi »*. L'avocate rappelle que la veille de sa mort Alexia avait effectué des recherches sur Internet sur les baies de goji, un fruit sec venu de Chine qui aurait un fort pouvoir antioxydant. Selon maître Richard, elle cherche alors une explication aux malaises qu'elle ressent.

Puis l'avocate enchaîne sur une lecture très personnelle du soir du meurtre : selon elle, Alexia se serait couchée, puis relevée, probablement pour donner à manger au chat Happy. Elle se serait sentie vaciller, groggy. Caty Richard poursuit : *« Et… Elle comprend ! Elle en est certaine ! Il l'a droguée ! Et ce n'est pas la première fois ! »* Alexia serait alors allée voir son mari pour lui dire qu'elle avait découvert la vérité et qu'elle ne se tairait pas : *« Elle sait que, ce soir-*

là, il y a Stéphanie et Grégory chez ses parents, qu'elle sera soutenue, que le tsunami de ses révélations sera moins inaudible lorsqu'ils seront tous là ! Et elle va faire faire des examens, elle va démontrer, prouver ce que désormais elle sait ! » Toujours selon Caty Richard, c'est elle qui aurait alors pris les clés de voiture pour quitter la maison, ce qui aurait déclenché la colère de Jonathann Daval : *« Impossible qu'elle détruise son château de cartes, qu'elle l'oblige à s'expliquer, qu'elle le démasque aux yeux de tous ! Qu'elle brise ce miroir derrière lequel il se protège depuis si longtemps ! Il doit l'en empêcher ! »* S'en serait ensuivie la bagarre mortelle, puis : *« Elle est à ses pieds, inanimée… Elle ne lui demandera plus rien, elle ne risque pas de tomber enceinte, alors il lui montre, il se démontre, qu'il n'est pas impuissant ! »*

*
* *

Qui dit vrai ? Au moment de prononcer la sentence, les jurés vont-ils tenir compte de ces dernières tentatives de broyer l'image du gendre idéal qui a pété les plombs ? À quelques heures du verdict, l'avocate, en tout cas, est satisfaite d'avoir bousculé ce qui aurait pu être des certitudes. *« Je voulais que les jurés comprennent*, raconte maître Richard, *car c'est ma conviction. Je mets au défi quiconque de remettre en cause les éléments que j'avance. Jonathann Daval n'est pas celui qu'il veut faire croire. »*[2]

Jonathann, lui, continue de nier toute forme d'empoisonnement, toute « soumission chimique », toute préméditation. Jusqu'au bout, il maintient la version qu'il a livrée dès l'ouverture du procès. Son avocat Randall Schwerdorffer qualifie certaines interventions de sa consœur de *« ridicules »*.

Malgré le travail documenté de Grégory et son rapport minutieux, malgré les convictions et les arguments avancés par la famille d'Alexia, la justice n'a pas retenu la piste de l'empoisonnement ou de

la soumission chimique, estimant même que Grégory s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. À l'audience, lorsqu'il a voulu faire part de son analyse du dossier, considérant qu'il s'agissait d'un *« point essentiel »*, il a été vertement prié de la garder pour lui : *« Chacun dans son rôle*, a tranché l'avocat général Emmanuel Dupic. *Les enquêteurs ont fait un travail remarquable. Nous ne vous suivons pas dans cette thèse de l'empoisonnement. Il faut laisser la justice suivre son cours jusqu'au verdict. »* Le représentant de l'accusation s'est fait une intime conviction, reprenant pour partie la version de Jonathann, pour partie celle de la famille d'Alexia : Jonathann n'a pas prémédité son crime, il n'avait pas prévu de tuer Alexia ce soir-là. Il a bien disjoncté, pris dans un accès de violence incontrôlée. En revanche, il ne croit pas à cette histoire de rapport sexuel refusé qui aurait déclenché une nouvelle crise de sa femme. À l'heure de son réquisitoire, il s'adresse aux jurés de la cour d'assises de Vesoul : *« Je crois qu'il l'a tuée parce que Alexia voulait le quitter, tout simplement. Elle lui a signifié qu'elle allait partir et ça, ça n'est pas possible dans la construction de Jonathann Daval. » « La place prise par Jonathann dans la famille d'Alexia fait qu'il ne peut pas accepter la séparation. Sa vie, c'est Alexia, la famille Fouillot, c'est leur gamin. Il perd tout »*, avance-t-il en répétant que le tribunal à affaire à un homme *« manipulateur »* et *« menteur »*. Et après avoir rappelé *« le corps caché dans les bois »*, *« la tentative de crémation »*, il insiste : *« Le scénario c'était ça : on ne devait pas retrouver le cadavre, et Jonathann restait dans cette famille ! » « Pour moi, Alexia est morte trois fois,* résume Emmanuel Dupic. *D'abord, la strangulation qui a duré entre quatre et cinq minutes. La pire mort qui puisse exister. Puis le fait de brûler le corps, qui est la volonté de faire disparaître une personne. Cela empêche d'avoir une sépulture. La troisième mort, c'est le mensonge en accusant les parents de la victime. Les expertises ont relevé sa dangerosité. Ça*

mérite le maximum. »[3] L'avocat général, après un silence grave, requiert la réclusion criminelle à perpétuité.

1. Entretien avec les auteurs, le 5 janvier 2021.
2. Entretien avec l'un des auteurs, le 12 mars 2021.
3. Entretien avec l'un des auteurs, le 24 mars 2021.

ÉPILOGUE

La vie d'après

Le 21 novembre 2020, Jonathann Daval est condamné à vingt-cinq ans de réclusion criminelle par la cour d'assises de Vesoul. À l'énoncé du jugement, il reste sans réaction. Puis il attend, passif, qu'on l'extraie de son box pour le ramener en détention. À ses proches, qui peuvent le voir quelques instants avant qu'il monte dans le fourgon de la Pénitentiaire, il dit être *« soulagé »*. Il serre longuement sa mère dans ses bras. *« Je pensais prendre trente ans »,* lui glisse-t-il.

Dans la feuille de motivation qui tient sur une page[1], la cour d'assises justifie la peine par l'« extrême gravité du meurtre conjugal, le comportement particulièrement actif de dissimulation adopté par l'auteur après l'acte criminel, la composition d'un alibi élaboré puis la mise en cause infondée de la famille de la victime pour tenter encore d'échapper à sa responsabilité pénale ». Jonathann Daval paie aussi pour ses mensonges. La cour précise toutefois les raisons pour lesquelles elle a écarté la perpétuité qu'avait demandée l'avocat général dans son réquisitoire : « La réadaptabilité de l'auteur à la faveur de la reconnaissance des faits, d'une psychothérapie déjà investie pendant le temps de la détention provisoire (…) en lien avec la commission des faits permet d'écarter le maximum de la peine

encourue. » Les jurés ont estimé que Daval, détenu modèle depuis ses premiers pas derrière les barreaux, devait avoir une chance de réinsertion dans un délai raisonnable. Fait rare, à l'issue du verdict, les deux parties semblent totalement satisfaites : *« C'est une très bonne décision, exactement ce que j'espérais. C'est à la hauteur de notre souffrance, ça va nous permettre de tourner une page »*, commente Isabelle Fouillot. Randall Schwerdorffer, l'avocat de Jonathann, salue *« une décision juste »* et relève *« le professionnalisme du président de la cour d'assises qui a su préserver l'impartialité des débats »* ainsi que *« le travail des jurés, parce que, avec toute la pression médiatique autour de cette affaire, c'était très compliqué »*. L'avocat général Emmanuel Dupic conclut : *« Le verdict est pour moi une fierté personnelle. Il n'y a pas eu d'appel. C'est rare. »*

*
* *

Fermez le ban ? L'affaire Alexia Daval n'est pas tout à fait close. Habituellement, les magistrats de l'audience civile examinent les demandes d'indemnisation des victimes et de leurs proches immédiatement après le procès pénal. Et ce dans une relative indifférence. Le dossier Daval déroge une fois encore à la règle. Les préjudices n'étant pas complètement évalués, l'audience est reportée au 22 février 2021 et est largement relayée par la presse.

Quel est le prix à payer pour avoir enlevé la vie d'une jeune trentenaire et – circonstance aggravante donc – avoir menti ? Les conseils de la famille d'Alexia réclament 150 000 euros pour chacun des parents au titre de leur préjudice d'affection, auxquels s'ajoutent 60 000 euros de préjudice financier lié à la perte d'exploitation de leur bar PMU revendu en 2019 alors que l'affaire battait son plein. La sœur et le beau-frère d'Alexia, Stéphanie et Grégory, malmenés par les accusations de Jonathann Daval, demandent 200 000 euros ; les

différents oncles et tantes, 25 000 euros chacun et 15 000 euros pour leurs conjoints. Et enfin, 5 000 euros pour les frais d'obsèques. Au total, plus de 800 000 euros d'indemnisation.

« *Le préjudice d'affection est énorme*, justifie maître Gilles-Jean Portejoie. *Les mensonges, les accusations… cela a été des drames à répétition, cela a ajouté de la souffrance à la douleur.* » Les avocats de Jonathann Daval jugent, eux, ces demandes disproportionnées. « *Totalement exorbitant*, tranche Randall Schwerdorffer. *Pour les intérêts civils, il y a des barèmes précis qui vont de 30 000 euros pour les proches à 3 000 euros pour les parents plus éloignés. Ces normes s'expliquent car le fonds de garantie – donc l'État – est souvent sollicité pour avancer les dédommagements à la place d'accusés non solvables.* » Fait rarissime, les avocats des deux parties ont plaidé en robe dans la salle d'assises pour débattre des intérêts civils : « *Jamais vu ça en quarante ans !* », s'étonne encore Jean-Hubert Portejoie, fils de Gilles-Jean, en charge des aspects civils de la procédure. « *D'habitude, cela se fait en quelques minutes. Une simple formalité.*[2] » Le signe d'une tension exceptionnelle autour de ce dossier, où la moindre décision prend des proportions hors normes.

Le 25 mai 2021, la cour d'assises tranche : 163 000 euros accordés au total, soit près de cinq fois moins que les sommes réclamées. Les parents d'Alexia obtiennent notamment 100 000 euros, plus 3 500 euros pour les frais d'obsèques. La cour retient que les « atermoiements de Jonathann Daval tout au long de l'instruction et son comportement qui ont précédé son placement en garde à vue, les accusations infondées qu'il a pu porter pendant l'instruction sont des circonstances qui doivent être prises en compte dans l'évaluation du préjudice d'affection de Jean-Pierre et Isabelle Fouillot »[3]. Les magistrats relèvent aussi que la « perte d'un enfant par l'acte d'homicide d'un conjoint qui s'efforce ensuite de brouiller

les pistes et de fuir ses responsabilités est nécessairement ressentie comme un acte de violence plus important, de nature à rendre plus difficile et douloureux le travail de deuil ». En revanche, ils considèrent que « l'instruction du dossier n'a pas laissé de zone d'ombre sur les circonstances du passage à l'acte de Jonathann Daval » et que « l'invocation d'un "lien fusionnel" n'est pas de nature à modifier leur appréciation de la situation ». Dans la liste des circonstances aggravantes, ils ne retiennent pas non plus la médiatisation de l'affaire que « Jean-Pierre et Isabelle Fouillot n'ont pas cherché particulièrement à éviter » et qui répond à « un besoin d'information », notamment sur le sujet des « violences faites aux femmes ». L'indemnisation pour la revente du bar est également largement revue à la baisse : 24 000 euros accordés sur les 60 000 demandés. Stéphanie et Grégory se voient allouer respectivement 18 000 et 8 000 euros, là aussi très loin des 100 000 euros que chacun réclamait, ainsi que 3 000 euros pour leur fils. Les oncles – à l'exception de l'un d'eux qui se voit allouer la somme de 5 000 euros pour préjudice affectif – et les tantes sont déboutées. *« Les intéressés n'ont produit aucune pièce (lettres, mail, photos, attestations…) démontrant l'existence d'un réel lien d'affection »*, a souligné le président de la cour d'assises à la lecture de la décision. La famille Fouillot a décidé de faire appel[4]. *« Notamment pour Stéphanie et Grégory »*, précise Isabelle, agacée par la médiatisation de cette audience : *« L'argent ne nous rendra pas Alexia. Nous avons travaillé toute notre vie. Nous ne sommes pas des gens d'argent. Notre fille est décédée sous les coups de son mari. Il ne faut pas oublier l'acte avant tout. »*[5]

S'ajoutent à cela quelques sommes mineures, comme les 3 000 euros pour la CPAM[6].

Quelle que soit la somme, Jonathann Daval devra s'en acquitter. Il a commencé à indemniser les parties civiles dès les premiers mois de son incarcération. Modestement. À raison de dix euros par mois pris sur le pécule envoyé par ses parents. Depuis qu'il travaille en prison (il assemble des bobines de fil électrique), il peut rembourser davantage : la moitié des 300 à 600 euros qu'il gagne par mois, selon sa famille.

La Justice a par ailleurs ordonné la vente aux Fouillot et à leur fille la moitié du pavillon de la rue de Sonjour dont Jonathann était devenu propriétaire à la mort d'Alexia[7]. Le bien, estimé à 170 000 euros, était une source de conflit entre les deux familles depuis le drame. Le premier acte de la discorde est intrigant, voire rocambolesque. Dans la matinée du dimanche 3 mars 2019, un peu plus d'un an après le meurtre d'Alexia, des voisins du 18, rue de Sonjour, aperçoivent la porte d'entrée ouverte. Ils appellent immédiatement les gendarmes. Lorsque ces derniers arrivent, ils constatent que les scellés sont brisés, et que la serrure est fracturée. Et préviennent aussitôt les enquêteurs. Car, chose étrange, les faits se déroulent deux jours avant ce qu'on appelle un « transport sur les lieux » sollicité par la nouvelle juge d'instruction, qui souhaite s'imprégner de l'affaire : Jonathann, assisté de ses avocats et encadré par les magistrats et enquêteurs, doit être amené dans le pavillon… C'est comme si on avait voulu faire quelques vérifications dans la maison avant que tout ce petit monde ne la visite.

Le 5 mars donc, la magistrate ne commence pas le « transport sur les lieux » par des questions autour de la mort d'Alexia, mais par un inventaire de ce qui a pu être dérobé deux jours plus tôt. Dans le salon, Jonathann note que les trousseaux de clés des deux voitures entreposées dans le garage et la carte grise de l'Audi ont disparu. Au cours de son cheminement dans la maison, la magistrate fait noter

que les appareils électroménagers et hi-fi sont toujours en place, tout comme un nombre considérable de bouteilles d'alcool. Le bureau porte, lui, les stigmates d'une visite : un carton intitulé « mariage photo » a manifestement été fouillé et des clichés sont renversés sur le bureau. Des bracelets et des montres de marque appartenant à Alexia et Jonathann ont par ailleurs été dérobés. Un peu plus loin, dans la chambre d'amis, l'album photos du mariage a lui aussi disparu. Plus intrigant encore : dans le dressing, l'alliance d'Alexia, que Jonathann Daval avait cachée derrière une petite étagère, n'est plus là elle non plus. Et enfin, dans la table de chevet du couple, les sextoys de la jeune femme ont été emportés…

Pourquoi avoir ciblé ces objets pour la plupart liés à l'intimité du couple ? Fallait-il cacher, préserver quelque chose ? Les voisins n'ont rien entendu. Des traces de semelles sont relevées à l'intérieur de la maison mais leur exploitation ne donne rien. Tout comme les prélèvements sur les poignées de porte. L'enquête pour « bris de scellés » est classée sans suite et, chose rare dans cette affaire, le cambriolage aura finalement peu de retentissement médiatique. Seulement, l'épisode renforce la défiance, voire l'animosité, entre les deux familles, chacune se renvoyant – sans preuves – la responsabilité de cette intrusion. Pour les Daval, les Fouillot voulaient à tout prix préserver l'image de leur fille, notamment en faisant disparaître les objets à caractère sexuel. Pour les Fouillot, les Daval sont bassement matérialistes et voulaient mettre la main sur les clés des voitures…

Quelques mois après le procès, un autre incident oppose les familles Fouillot et Daval au sujet du pavillon du couple. Les premiers voulaient y faire lever les scellés, notamment pour pouvoir accéder aux affaires personnelles de leur fille ; les seconds s'y sont opposés,

affirmant ne pas avoir été prévenus suffisamment tôt. L'huissier a décidé de les laisser sur la porte, le temps que la situation s'apaise…

*
* *

Une fois condamné définitivement, Jonathann Daval a été transféré à la maison centrale d'Ensisheim, dans le Haut-Rhin, la plus proche de son domicile. Selon sa mère, *« il a repris du poids »*, *« mange bien »*, *« va mieux dans sa tête »*. Il semble content de parler avec des détenus après trois ans d'isolement à la maison d'arrêt de Dijon où il était régulièrement insulté. *« Ils l'ont bien reçu ici. Ils lui ont même fait des cadeaux de bienvenue : une cafetière, une bouilloire, une plaque de cuisson »*, raconte-t-elle. Ses journées ? *« Il va à l'atelier pour travailler, il va à la salle de sport, puis il prend sa douche et ensuite, il prend le café avec des codétenus, parfois en regardant la télévision, le Grand Prix automobile ou autre,* poursuit sa mère. *Il me dit que parfois il n'a plus l'impression d'être en prison… »* Il consulte régulièrement une psychologue et entretient une relation épistolaire avec deux femmes qui l'ont contacté en prison.

Jonathann Daval passera la plupart de ses années de détention dans cette centrale qui a accueilli ou accueille encore quelques prisonniers « célèbres », notamment Michel Fourniret, Francis Heaulme et Guy Georges. Il a eu l'occasion de croiser le « tueur de l'Est parisien » à plusieurs reprises et *« cause avec lui »*, selon sa mère Martine. Dans cet environnement de personnes poursuivies pour des faits graves, parfois monstrueux, chacun s'accommode des crimes commis par l'autre : *« Certains lui ont raconté ce qu'ils ont fait. Il m'a dit qu'il ne préférait pas trop savoir. Ils ne se jugent pas entre eux. À Dijon, c'était beaucoup plus compliqué. »*

La mère de Jonathann et son mari effectuent tous les week-ends les 196 kilomètres qui les séparent de leur fils. Ils lui parlent tous les

jours au téléphone.

Isabelle Fouillot a, elle, retrouvé le calme de son pavillon de Gray. La douleur et la peine n'ont évidemment pas disparu. *« Cette affaire nous préoccupe tous les jours »*, confie-t-elle. Au plus fort de la médiatisation, des centaines de lettres étaient parvenues chez elle. Quelques-unes d'insultes, une large majorité de soutien et d'encouragements. Un concentré de souffrances, de douleurs individuelles qui cherchaient une âme sœur. Une religieuse née dans un camp de concentration raconte son parcours apocalyptique. D'autres femmes ont vécu le même drame, la perte d'un enfant. Enfin, il y a celles et ceux qui la sollicitent pour être aidés, comme cette mère qui lui demande d'appeler sa fille « en danger » à cause d'un compagnon violent. Isabelle et son mari ont aussi appris que des inconnus avaient planté des arbres à Jérusalem pour la mémoire d'Alexia. Le drame a parfois ému au-delà de l'entendement. Un habitant de Gray s'est ainsi pris de passion pour Alexia et son histoire. Cet homme, devenu femme aujourd'hui, s'est totalement identifié à Alexia : Laurent devenu Laura a acheté le même chat de race Maine Coon qu'Alexia et la même voiture qu'Isabelle. Avec son accord et celui de Jean-Pierre, Laura a fait de la tombe de la jeune femme un mausolée qu'elle vient entretenir deux fois par semaine, si bien que le caveau est aujourd'hui facilement identifiable dans l'immense cimetière en pente de Gray. Auréolée d'un tapis de cailloux blancs, la tombe d'Alexia est en permanence fleurie, nettoyée. Décorée aussi : un chat en marbre, des angelots, un cœur, des oiseaux, des fleurs, une bougie allumée. Isabelle s'y rend presque tous les jours, souvent seule. Sur la stèle, cette simple mention : « Alexia Fouillot, 1988-2017 ». Quelques semaines après les aveux de Jonathann Daval, Isabelle et Jean-Pierre ont fait enlever le nom de femme mariée

d'Alexia qui figurait sur une croix. Le patronyme Daval rayé de l'histoire.

Isabelle Fouillot se projette désormais dans l'avenir. *« J'espère que Jonathann n'aura pas le droit de venir ici, dans la région*[8] *»*, souffle-t-elle. Son mari, Jean-Pierre, a fini d'achever deux appartements qu'il a mis en location. Actif de nature, il va consacrer ses prochains mois à *« bricoler pour les autres »*. Stéphanie, la sœur d'Alexia, qui a appelé son ex-beau-frère pendant tout son procès « l'accusé », parle aujourd'hui du « condamné ». Avec son mari, Grégory, elle poursuit son travail de professeure des écoles et s'occupe de ses deux enfants. Le plus jeune, né pendant l'enquête, n'a jamais connu sa tante.

Avec les remises de peine, Jonathann Daval pourrait sortir de prison à partir de 2031. Il aura alors quarante-sept ans.

1. Cour d'assises du département de la Haute-Saône, feuille de motivation, 21 novembre 2020.

2. Entretien avec l'un des auteurs, le 29 juin 2021.

3. Arrêt civil de la cour d'assises de la Haute-Saône du 25 mai 2021.

4. Le 10 juin 2022, la justice a définitivement statué : Jonathann Daval devra verser 130 000 euros à Jean-Pierre et Isabelle Fouillot, 18 000 euros à Stéphanie Gay, 8 000 euros à Grégory Gay, et 3 000 euros à leur fils.

5. Entretien avec l'un des auteurs, le 24 juin 2021.

6. Caisse primaire d'assurance maladie.

7. Jonathann était devenu propriétaire à 50% du bien à la mort d'Alexia, l'autre moitié étant revenue en indivision aux Fouillot. Mais le Code civil empêche Jonathann d'hériter du bien en raison de sa condamnation pour le meurtre de sa femme.

8. Entretien avec les auteurs, le 5 janvier 2021.

REMERCIEMENTS

Merci à Isabelle et Jean-Pierre Fouillot, les parents d'Alexia, de nous avoir fait confiance et de nous avoir ouvert les portes de leur famille, ainsi qu'à Stéphanie et Gregory Gay, sœur et beau-frère d'Alexia.

Merci à Martine et Florent Henry, parents de Jonathann, d'avoir accepté de se confier.

Merci à tous les proches d'Alexia et de Jonathann qui nous ont aidés à mieux comprendre ce drame et qui se reconnaîtront.

Merci à Ornella Spatafora et Randall Schwerdorffer, avocats de Jonathann Daval ;

À Gilles-Jean Portejoie, avocat de la famille d'Alexia ;

Aux gendarmes de la Section de Recherches de Besançon pour leur contribution à cet ouvrage ;

Ainsi qu'au Département des sciences du comportement.

Les auteurs expriment enfin leur gratitude à Margaux Russo, éditrice, à Huguette Maure, directrice littéraire et à Emmanuel Chain pour leur implication.

DES MÊMES AUTEURS

Laurent Briot
(sélection)

La France des faits divers, Flammarion, 2010
Il y avait un monstre en moi (avec Frédéric Matwies), Michalon, 2011
Acquittée : je l'ai tué pour ne pas mourir (avec Alexandra Lange), Éditions Michel Lafon, 2012
Il ne me manque qu'une chose (avec Patrick Dils), Éditions Michel Lafon, 2017

Christophe Dubois
(sélection)

Les islamistes sont déjà là. Enquête sur une guerre secrète (avec Christophe Deloire), Albin Michel, 2006
Sexus politicus (avec Christophe Deloire), Albin Michel, 2006
L'Argent des politiques : les enfants gâtés de la République (avec Marie-Christine Tabet), Albin Michel, 2009
Descente aux enfers. Vie et mort de la SNCF (avec Marie-Christine Tabet), Fayard, 2019
Où sont passés nos espions ? Petits et grands secrets du renseignement français (avec Éric Pelletier), Albin Michel, 2017

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Photo de couverture : © DR

© Éditions Michel Lafon, 2022
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

ISBN : 978-2-7499-5202-4

Ce document numérique a été réalisé par PCA